CONTES POPULAIRES

CONTES POPULAIRES

PAR

PAUL STEVENS

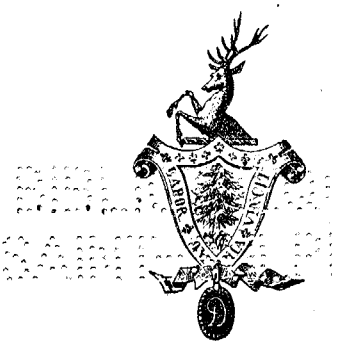
Vous sentez d'ailleurs plus vivement qu'il ne m'est possible de l'exprimer, tout le charme d'une littérature naissante dans un pays nouveau, et si vous l'ignoriez, vous n'auriez qu'à jeter un regard sur les efforts que font les peuples vieillis et blasés pour trouver des sentiers inexplorés, des horizons inconnus.

" Il leur faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde."

Vous avez sous la main ce puissant élément de succès : scènes de la vie sauvage qui s'enfuit et de la civilisation naissante, nature grandiose et peu connue, luttes héroïques de nos pères, mœurs et caractères admirables et charmants à peine esquissés par ceux qui vous ont dévancés; toutes ces choses sont pour vous un héritage intact et qu'il vous faut vous hâter d'exploiter. Tremblez que la main errante et ambitieuse de quelque étranger ne vous le dérobe.

L'honble. P. J. O. Chauveau.

(*Discours d'inauguration de l'Institut Canadien-Français.*)



OTTAWA

G E DESBARATS IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1867

CE LIVRE

EST RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ

AU

PEUPLE CANADIEN

PAR L'AUTEUR

Soulanges 1er Janvier 1867

PREFACE DE L'AUTEUR

Tous ceux qui font plus ou moins un livre, ont coutume de faire plus ou moins une préface servant sinon de justification du moins d'explication—quant au but qu'ils se sont proposés d'atteindre.

Assez souvent cette espèce de vestibule que l'architecte littéraire a construit avec tant de soins, disons même avec tant d'orgueil, ne répond guère aux étroites dimensions de son édifice, et l'on se demande, à bon droit, après avoir lu ces pages préliminaires qui promet-

taient tant, et ont tenu si peu, si l'auteur a voulu mystifier tout le monde sans même excepter sa propre individualité.

Or donc, nous pensions à tout cela, et nous allions—nous aussi,—essayer de chanter notre

« *Arma virumque cano* ».....

lorsque nous nous sommes rappelé, fort à propos, une préface toute faite que nous avions déjà eu l'honneur de lire en public, il y a quelques années, en guise d'introduction à notre premier conte.

Pour couper au plus court, nous ne pourrions mieux faire que la répéter aujourd'hui, car,—quoiqu'elle ne soit pas de nous—elle reproduit de tout point, notre manière de voir, de penser et d'agir.

D'ailleurs, modestie à part, nous ne l'écririons pas mieux.

" Eclairer les esprits, ennoblir les cœurs, tels doivent être les deux buts de la littérature.

" Tous les charmes de l'art d'écrire, toutes les ressources d'une féconde imagination, tous les ornements ingénieux du langage, qui ne voilent nos pensées que pour les faire paraître plus belles, doivent être employés à *rendre les hommes meilleurs.* Abuser de l'éclat du talent

pour embellir le vice et exciter de mauvaises passions, c'est se rendre coupable d'une sorte de sacrilége. Bercer ses lecteurs sans les instruire, leur plaire sans les toucher, c'est profaner le talent qui est un don du Ciel, c'est refuser la noble mission que l'écrivain doit accomplir ici-bas. Sans doute, l'art est un délassement. La littérature peut, comme la peinture et la musique, servir à reposer l'esprit fatigué par des études difficiles, par les soucis de la vie, par les travaux de chaque jour; mais la poésie serait bien frivole si elle se contentait d'amuser, si, tout en récréant, elle ne donnait pas de sages leçons que ses attraits rendent plus aimables. Le précepte d'Horace sera éternellement vrai : " *Le parfait littérateur est celui qui est aussi utile qu'agréable.*"

" La doctrine de l'art pour l'art, fausse et funeste, en tous temps, serait aujourd'hui plus fâcheuse que jamais. Lorsque tant d'esprits sont pleins de rêves absurdes et de chimériques systèmes, lorsque les principes qui forment la base de l'ordre social sont ébranlés, lorsque la Religion perd son influence, la famille sa beauté antique, l'honneur son prestige, l'autorité le respect qu'on lui doit, ceux qui ont reçu de

Dieu les dons de l'intelligence et les talents littéraires, sont coupables s'ils ne travaillent pas de tout leur pouvoir à faire connaître la vérité, à faire aimer la vertu. Quand des barbares armés des sophismes les plus dangereux menacent la société, il faut parler, il faut écrire dans un autre but que celui d'arranger des mots, de pondérer des phrases, de dérouler des images pour caresser l'oreille ou flatter l'imagination. Tout littérateur qui a la conscience de sa dignité, doit se regarder comme un soldat. Son devoir est de combattre le mensonge; qu'importe que ses armes ne soient pas brillantes, pourvu qu'elles soient solides!

" Toute œuvre littéraire peut servir au triomphe des idées morales, la poésie aussi bien que les travaux scientifiques, les fictions aussi bien que les travaux d'histoire. Tel lecteur qu'un livre sérieux épouvante se laissera gagner par une attachante fiction qui saura l'émouvoir. La douce voix des poëtes pourra toucher le cœur de ceux qui ne veulent pas écouter la voix grave des historiens. S'ils se proposaient tous la même fin, les littérateurs, animant d'une commune pensée leurs œuvres diverses, atteindraient toutes les classes, tous les âges et

tous les goûts, et de mille manières exerceraient un magnifique apostolat."

Nous n'avons rien à ajouter à ces nobles et éloquentes paroles, car le but de notre œuvre y est clairement expliqué, mais nous dirons simplement—pour excuser l'audace de l'avoir entreprise,—que Plutarque et César n'ont pas cru indigne d'eux de laisser un recueil d'anecdotes, et qu'un évêque illustre, Saint François de Sales, conseillait jadis à Mgr. de Belley " de " composer un livre de contes attrayants qui " fit moins rechercher de funestes lectures."

S'il faut en croire le savant Rivarol, " les " contes sont l'esprit des vieillards et le charme " des enfants."

Et qui ne se rappelle l'aveu si naïf, si plein de bonhomie de La Fontaine, ce conteur par excellence :

" Si Peau d'âne m'était conté,
" J'y prendrais un plaisir extrême."

En voila assez, croyons-nous, pour nous justifier.

Si maintenant nos humbles récits peuvent fournir une agréable récréation à la jeunesse, et dérider même parfois l'homme le plus grave ; s'ils peuvent contribuer, dans nos campagnes,

à faire s'écouler joyeuses et instructives les longues heures de nos veillées d'hiver, nous n'aurons pas entrepris une œuvre inutile, et notre livre aura sa raison d'être.

Nous n'oserions point cependant nous flatter d'avoir réussi, encore moins de plaire à tout le monde. Peut-être même—le dirons-nous—ces contes, ces pauvres contes si inoffensifs et si timides, serviront-ils de prétexte aux piqûres malveillantes de certains méchants petits frelons aussi mal élevés que très peu littéraires.

N'importe !.... Quel que soit le vent, ouvrez vos ailes, mes pauvres petits ! et partez gaîment. Tenez, pour adoucir les regrets du départ, et pour vous donner bon courage, écoutez bien ces belles strophes d'un frère en poésie de là-bas :

Que le bon Dieu vous guide en votre itinéraire !
Plus d'un cuistre sournois, braconnier littéraire,
Par la neige mouillé,
Mais heureux de pouvoir faire une vilenie,
Derrière son buisson s'embusque en compagnie
De son fusil rouillé.

Plus d'un chasseur aussi guette votre passage,
Plus d'un jeune écolier, plus d'un grimaud peu sage,
Qu'on vient de culotter,

Certain qu'on n'ira pas lui tailler des croupières,
Là-bas sur le chemin, a ramassé des pierres,
Il va vous les jeter.

De tous les jeux cruels l'enfance est affolée.
Tout gamin fait la guerre à toute chose ailée,
Oiseaux ou papillons.
Evitez ces cailloux, petits, dans vos voyages,
Et prenez votre vol, là-haut où les nuages
Ouvrent leurs pavillons.

I

PIERRE CARDON

I

PIERRE CARDON

L'ivrognerie est peut-être le plus grand et le plus méprisable de tous les vices qui deshonnorent l'humanité.

* * *

Je vous le dis en toute vérité : un mauvais compagnon est cent fois plus à craindre que la peste.

* * *

N'est-ce pas, chers lecteurs, que le St. Laurent est un fleuve magnifique et que tout vrai Canadien doit s'énorgueillir d'être né sur ses bords ? Que de fois, pendant les chaleurs de l'été, alors que les rues de nos cités se changent en vastes fournaises, et qu'on y respire une poussière âcre et brûlante, n'avez-vous pas considéré comme une bonne fortune, de mettre le pied sur le pont d'un de nos élégants bateaux-à-vapeur, pour aller jouir à pleins poumons, de l'air pur et embaumé du fleuve ?

Avec quelle franche admiration n'avez-vous pas promené vos regards sur ces rives si peuplées et si sem-

blables que, pendant plusieurs lieues et à mesure que les villages disparaissent derrière lui, l'étranger ravi croit toujours revoir le même village, et la flèche argentée de la même église, qui se mire en tremblant dans le fleuve avec les maisons blanches et rouges qui l'entourent et se balancent dans l'onde autour d'elle ?

Et puis quel spectacle varié et enchanteur que celui de ces campagnes si bien cultivées et d'aspects si divers, avec leurs clôtures aux zigzags fantastiques qui partagent et colorent les cases de ce gigantesque échiquier de la nature ? Ici des pièces de terre, que la charrue vient de déchirer, étendent leur couleur brune et fument gaiement au soleil, en attendant qu'elles se couvrent de moissons dorées ; là des champs d'avoine et de blé naissants, revêtent un vert foncé : près de vous, des prairies d'un vert plus tendre, viennent mêler leur herbe joyeuse aux cailloux poudreux de la grand'route, tandis qu'au loin, aussi loin que vous pouvez étendre la vue, la chaîne ondulée des montagnes qui borde l'horizon, confond dans une même teinte, le ciel bleu et la cime sombre de nos forêts vierges.

Tenez, chers lecteurs, avouez-le franchement, à la vue de cette nature si belle et si tranquille, il ne serait pas impossible que votre enthousiasme débordât et que vous vous prissiez tout-à-coup d'une belle et folle envie pour la campagne et la vie champêtre ?

Ce ne serait pas un mal, et je vous le souhaite ; mais ne perdez pas de vue que nous sommes assis sur le pont d'un *steamer* qui glisse au milieu du plus beau fleuve du monde, et que, par conséquent, nous assistons plutôt à une représentation de la campagne, avec cette seule différence que c'est Dieu qui montre la pièce, et que les acteurs sont cachés derrière les décors ou par les accidents du chemin.

Cependant, une fois sur les lieux, peut-être trouve-

riez-vous la quiétude de ces tableaux moins saisissante. Peut être encore, s'il vous arrivait, voyageur curieux, de pénétrer dans quelqu'une de ces demeures, cachées derrière ces arbres touffus, et qui d'ici nous semble le sanctuaire du bonheur,—si toutefois le bonheur a un sanctuaire en ce monde,—n'y rencontreriez-vous pas toujours cette félicité calme que s'était forgée votre imagination surprise.

Tout cela est probable ; mais que voulez-vous ? les siècles se suivent et ne se ressemblent pas ; et il n'y a certes pas de ma faute si les *Tircis* et les *Tityres* ne figurent plus que pour mémoire dans les pastorales de collége.

Bien plus, nous le demandons les larmes aux yeux : qu'est devenue cette foi naïve et robuste de nos bons ancêtres ? Pourquoi perdons-nous, chaque jour, leurs mœurs austères et la touchante simplicité de leurs goûts ?

Etrange contradition de cette étrange époque ! à mesure que l'éducation semble vouloir élever notre intelligence, le niveau de la morale publique tend à s'abaisser, non seulement dans les villes, mais encore dans les campagnes.

Il y a deux siècles à peine, nos mœurs étaient si pures, la foi si vive, qu'un homme fut cloué au pilori, pendant plusieurs heures, sur la place publique de Québec, pour s'être enivré et avoir blasphémé.

Nos places publiques pourraient-elles contenir aujourd'hui tous les blasphémateurs et les ivrognes ?.....

Hélas ! ce qu'écrivait le bon Horace serait-il donc vrai ?

Damnosa quid non imminuit dies ?
Ætas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

« Que n'altère point le temps destructeur? Nos pères « moins bons que nos ayeux, nous ont fait plus méchants « qu'eux-mêmes; pour laisser bientôt à notre tour des « enfants plus méchants que nous. »

*
* *

Au moment où commence cette histoire, un groupe de curieuses désœuvrées appartenant à la plus basse classe de l'endroit, stationnait devant l'église en face d'une douzaine d'élégantes voitures d'été, attendant leurs maîtres, et échangeait une conversation du plus haut intérêt, s'il faut en juger d'après les fréquents points d'exclamation et d'admiration qui animaient le dialogue.

—Est-elle chanceuse, tout de même? disait une vieille avec une volubilité étonnante et d'une voix aigre et criarde. Quand on pense que j'ai vu venir ça au monde, et qu'au meilleur de ma connaissance ça toujours couru nu-pieds jusqu'à sa première communion, et que maintenant parceque ça a été au couvent et que ça sait jouer de la musique et parler dans les termes, ça va devenir une des plus huppées du village. Va-t-elle faire la dame un peu! Je gagerais *ben* qu'elle ne voudra plus, pour beaucoup, visiter seulement ses voisines. Mais voilà comme ça va aujourd'hui, on ne se reconnaît plus : le pauvre monde vire tout à l'envers. Il y a vraiment de quoi perdre la tête! Pour ma part, je sais *ben* que si la petite Martin eut été ma fille propre, aussi vrai que mon nom est la Sans-Regret, elle n'aurait jamais épousé M. Cardon.

—Mon Dieu! ne dirait-on pas que la Sans-Regret est jalouse, objecta hardiment une des femmes qui l'é-

coutaient pérorer, et dont la langue était aussi bien pendue. On voit bien qu'elle s'est levée de travers ce matin. Le beau dommage, en vérité, que la petite Martin n'ait pas fait comme sa fille qui s'est amourachée d'un pendard, d'un grand bon à rien, qui lui donne plus de coups que de pain, et qui la laisserait crever de faim avec ses pauvres enfants, plutôt que de se passer d'une chopine de rhum.

Ces paroles débitées avec une certaine emphase et d'un air moqueur et insultant, firent sourire la galerie. Seule, la Sans-Regret frappée dans son orgueil de mère et sa dignité de belle-mère, ne trahit aucune émotion sur sa figure anguleuse et parcheminée, mais jetant sur son interlocutrice triomphante un regard menaçant, elle cria d'une voix étranglée par la colère et en gesticulant des mains et de la tête :

C'est bien à toi, Tarlette ! de me parler de mon gendre. Il n'y a pas huit jours que ton beau Baptiste a encore fait maison nette et que tu en portais les marques. Ça serait-il l'eau de rivière, par hasard, qui lui donne une haleine à renverser les mouches, et c'est-y à l'église qu'il a attrappé cette figure rouge et bouffie comme une citrouille d'automne ? Tu ferais bien mieux, trigaude maudite que tu es, de veiller un peu plus à tes torchons et à ton gueux d'homme, que de venir invictimer comme ça, sur le chemin d'roi, une pauvre et honnête vieille qui ne te dit rien et ne doit rien à personne.

—Trigaude maudite vous-même, riposta la Tarlette en élevant la voix, de trigauder ainsi, sans rime ni raison, la meilleure fille du village, et de bien loin. Ma bonne vérité !... c'est bien heureux, la mère, que vous n'ayez plus de dents, car autrement la peau du pauvre monde en verrait des dures avec vous. Je mettrais ma main au feu que Monsieur le Curé n'a

jamais eu à lui reprocher gros comme la tête d'une épingle, et cependant il n'a pas coutume de ménager les gens. Oui, Seigneur ! pour le sûr, qu'elle est une fille rare : c'est dévot et beau comme le jour, et pas fière ; elle a tout pour elle. Mais voilà ce que c'est, quand on a le fond noir, on trouve toujours quelque vice chez les autres. Je vous le demande un peu à vous autres, si vous n'auriez pas fait comme la petite Martin. Les riches ne sont pas déjà si communs, qu'il faille leur donner la pelle quand ils se présentent, et surtout s'ils sont jeunes et bien bâtis. D'ailleurs il me semble qu'on ne doit pas être bien fine pour aimer mieux à se faire servir et à faire la dame, que d'aller en journée et travailler à la sueur de son front chez les étrangers. Le simple bon sens le dit. Quant à mon pauvre mari s'il boit quelquefois, il ne laisse pas pâtir ses enfants, et il ne doit pas dans toutes les auberges comme le traîneur de chemins de la Sans-Regret.

—Bonté divine ! vociféra la vieille, en joignant ses mains décharnées, est-il possible de se voir affrontée de même, à mon âge ?

La discussion menaçait de tourner au tragique, quand le cortége qui en faisait les frais, vint, fort à propos, à sortir de l'église.

A cette vue nos deux mégères se turent tout-à-coup pour se ranger chacune avec ses partisans, de chaque côté de la porte principale.

Un murmure d'admiration parcourut les deux rangs, lorsque les nouveaux mariés sortirent de l'église suivis d'un cortége nombreux et bruyant de parents et d'amis. Chacun des conviés remonta lestement en voiture et bientôt toute la noce gagnant le bas du village, disparut dans un tourbillon de poussière.

Nos curieuses, de leur côté, s'étant divisées en deux

bandes, se séparèrent, non sans s'être jeté un regard de défi, à l'instar des vieux héros du bon Homère. L'une précédée de la Sans-Regret suivit, en babillant, le chemin de la noce ; l'autre guidée par la Tarlette, prit une direction opposée.

*
* *

La petite Martin, ou pour mieux dire Madame Cardon,—car c'est bien elle que nous avons vu sortir de l'église, dans le chapitre précédent, saluée par un murmure d'admiration,—venait à peine d'atteindre sa dix-septième année.

Elle était douée d'un extérieur avantageux ; mais ce qui la distinguait surtout, c'était l'excellence de son cœur, et les précieuses qualités qu'avait développées en elle une bonne éducation puisée au couvent.

Aussi habile à manier l'aiguille que les touches de son piano ; économe, propre à l'excès, industrieuse et ménagère, il fallait voir comme tout était rangé et brillant dans la maison de son père.

Quoiqu'il ne fut pas riche, le père Martin était cependant parvenu à une honnête aisance, et même à passer pour riche, grâce à une économie bien entendue et à son travail de chaque jour. Dans son jeune temps, il avait été voyageur, mais à son retour des pays *d'en haut* dont, soit dit entre parenthèse, il n'était pas revenu plus riche que le jour de son départ, il s'était mis à naviguer sur le fleuve. Trouvant que ça ne payait pas, mais qu'en revanche ça le fatiguait beaucoup, un beau matin, il abandonna la navigation *au long cours* pour se marier.

Les richesses que les deux époux apportèrent dans

la communauté n'étaient pas lourdes ; le magot, en argent dur, ne représentant pas plus de cent piastres ; mais Martin était sobre, plein de santé, actif et travailleur ; de son côté, Catherine avait, au plus haut dégré, l'intelligence du travail et de l'économie.

La première année de leur mariage, ils louèrent une modeste maison sur le bord du fleuve, et comme il importait avant tout, à un homme marié, d'avoir une position sociale, Martin qui avait toujours beaucoup aimé l'aviron et la grand'rivière, et qui de plus, possédait deux canots, se fit traversier.

Le surlendemain de leur installation en ménage, les curieux de l'endroit s'arrêtaient en face de sa demeure, pour lire l'enseigne suivante, tracée en grands caractères jaunes, sur un fond bleu de ciel, dont le milieu était orné d'un magnifique canot rouge, et que quatre clous tenaient en respect au-dessus de la porte d'entrée :

JEAN-BAPTISTE MARTIN, TRAVERSIER.

A TOUTES HEURES DE JOUR ET DE NUIT.

Les passagers ne se firent pas attendre, et la traverse prospéra si bien, que la saison suivante, Martin s'adjoignit un associé, sans toutefois faire changer un *iota* à son enseigne.

Sur ces entrefaites, la petite Martin vint au monde, et sa naissance causa tant de joie aux époux, que le jour même, l'heureux père acheta et paya en bel argent comptant, la belle maisonnette qu'il avait occupée jusqu'alors comme locataire.

—Notre petite Marie ne sera pas toujours sans dot, dit-il à sa femme, en lui donnant l'acte d'achat à serrer.

L'enfant avait atteint sa dixième année, et le bon Dieu ne leur en donnait pas d'autres, lorsque le père

Martin qui travaillait de l'aviron plus fort que jamais et gagnait à l'avenant, voulut remplacer sa maisonnette par une véritable maison à deux étages. Mais avant de se mettre à l'œuvre, il mit sa fille en pension dans le couvent du village voisin, en la recommandant tout particulièrement aux bonnes sœurs.

Elle ne tarda pas à se faire remarquer parmi ses jeunes compagnes; et quand le temps des vacances fut arrivé, le père tout joyeux des succès de sa fille, fut fier de lui dire, en approchant de sa nouvelle demeure; tiens, ma fille, voilà ta maison, es-tu contente?

A mesure que Marie grandissait, il lui ménageait, aussi souvent qu'il le pouvait, quelque nouvelle surprise, qui venait ajouter au confort de la maison. Un sourire, un baiser de sa fille, le payaient amplement de ses plus grands sacrifices, car il ne l'aimait pas seulement, il l'idolâtrait.

— Catherine, dit-il un soir à sa femme, il faut que nous achetions un piano à Marie. On est si content d'elle au couvent, que la voilà devenue maîtresse de musique. J'ai dans l'idée qu'elle fera une fière musicienne, car la Supérieure m'a dit tout-à-l'heure qu'elle avait un talent rare. Avec les économies que nous avons devant nous, et quelques coups d'aviron de plus, nous pourrions en avoir aisément un d'ici à la St. Jean Baptiste. Ça tombera justement quelques jours avant sa sortie du couvent, et ça ne sera pas le plus vilain meuble de son trousseau, quand nous la marierons, qu'en penses-tu?

Catherine avait coutume de penser comme son mari, surtout quand il s'agissait de faire plaisir à leur fille unique; aussi le piano arriva-t-il la veille de la fête.

Le lendemain fut un grand jour dans les annales domestiques de la famille Martin.

Quoiqu'il fût strictement économe, le digne traver-

sier savait se montrer cependant, en certaines occasions, d'une prodigalité qui l'étonnait lui-même. En cette occasion, il se surpassa, car il célébrait trois fêtes à la fois : celle de son glorieux patron d'abord, la sienne ensuite, et enfin l'arrivée du piano.

Il est donc parfaitement inutile de dire qu'il fit préparer un véritable festin ;—quinze couverts, ni plus ni moins,—mais nous ajouterons, pour donner une idée quoiqu'imparfaite de sa splendeur, que la vaisselle des alentours avait été mise en réquisition.

Après la messe, les conviés, voisins pour la plupart, arrivèrent à la file. Bientôt il ne manqua plus que le père Martin et Marie. En attendant leur venue, Catherine qui n'avait pas de temps à perdre, pria les convives de passer dans la grand'chambre, et les y laissa en extase devant le piano fermé. Leur admiration naïve, à la vue de ce magnifique instrument, ne cessa qu'à l'arrivée de Marie et de son père, pour faire place aux compliments d'usage, et aux franches poignées de main.

— Allons, la compagnie, dit le père Martin, dont la bonne et honnête figure rayonnait de contentement, le dîner est *paré*, vive la joie et la St. Jean Baptiste !

Bons lecteurs, avez-vous jamais été assez favorisés du ciel pour faire partie d'un de ces repas joyeux,—à la campagne bien entendu,—car dans les festins de nos villes, on parle plus qu'on ne s'amuse, et vous haïssez comme moi, je n'en doute pas, les discours à table ;—si vous y avez déjà assisté, vous comprendrez facilement que ma plume—j'allais dire la langue, excusez la méprise,—est trop pauvre pour décrire cette verve si franche, cet entrain si plein de charmes et de laisser aller qui animent ces réunions ; dans le cas contraire, je vous souhaite cette bonne fortune de tout mon cœur et en attendant, je vous plains.

Or donc, avec votre permission, les débris du festin vont être enlevés ; et voilà que le père Martin ayant pris le bras de sa fille, la conduit triomphalement devant le piano, suivie de toute la compagnie.

Marie a ouvert le piano et les voisins se sont assis, tandis que le chef de la maison, ravi de l'expression admirative qui illumine leurs physionomies, ne cesse de répéter :

La musique ! Marie, la musique !

Aux premières note d'un chant sacré que la jeune fille jouait par habitude, l'auditoire semblable à la cour de la reine Didon, suspendue aux lèvres du pieux Enée racontant ses infortunes, observa un silence religieux ; mais à peine le morceau fut-il achevé, qu'un concert unanime d'éloges éclata à la fois.

Bientôt l'enthousiasme général ne connut plus de bornes, lorsque la jeune musicienne ayant joué la *Canadienne*, repassa successivement les airs si connus de nos ballades nationales, que personne n'a écrites, et que cependant tout le monde sait par cœur. Il fallut que Marie les recommençat pour accompagner les paroles que chacun murmurait tous bas, et le père Martin, en sa double qualité d'amphytrion et de vieux voyageur, entonna le premier, d'une voix forte et singulièrement cadencée, tout en simulant le maniement de l'aviron :

En roulant ma boule,
ma boule roulant.....

Ce fut là le signal d'ouverture de tout le répertoire. Toutes les voix, belles ou vilaines des heureux convives, eurent l'honneur d'un accompagnement du piano, et quand il n'y eut plus de chansons et que Marie fut lasse de jouer,—on se lasse de tout en ce monde,—la causerie commença.

Après les affaires du prochain, qui occupent je ne sais trop pourquoi, la première place dans les entretiens du village, la conversation vint à tomber sur un sujet plus délicat, et qui va nous donner l'occasion d'apprécier, en peu de lignes, les vues et le caractère du digne traversier.

On en était au chapitre des jeunes personnes à marier, et des bons partis,—chapitre intéressant, qui fournit toujours les plus longs commentaires,—lorsque quelqu'un de la société fit remarquer que Marie était assez grande, et surtout trop bien éduquée, pour ne pas trouver bientôt un Notaire ou un Avocat.

— Ou bien un Docteur, ajouta M. Merlan, le plus proche voisin dont le fils, maître d'école de l'endroit, se préparait à la profession de médecin, en suivant un cours aussi complet que possible, les jours de congé, chez un des *Sangrados* du village.

— J'aimerais mieux un marchand, hasarda timidement une voix, qu'en penses-tu Marie ?

— A la bonne heure, Mame Chaloupin, parlez-moi d'un marchand, se hâta de dire le père Martin, sans donner le temps à sa fille de repondre, ou bien encore, d'un bon habitant. Ceux-là ont du pain cuit dans la hûche, et il n'y a pas de danger que leur femme connaisse la misère. Majs aller donner ma fille à un pauvre diable de Notaire ou à un Avocat sans causes, comme il y en a de tous bords et de tous côtés ! J'aimerais, cent fois mieux, la voir avec un ouvrier sobre et travaillant. Tenez, il n'y a pas si loin à aller. Combien y en a-t-il d'Avocats et de Notaires par chez nous ? Ils sont drus comme les doigts de la main, et ils se mangent les uns les autres. Ne m'en parlez pas de vos hommes de profession, on n'en voit bien que trop, car c'est étonnant comme cette graine-là pousse vite. De mon temps il fallait faire trois ou

quatre lieues pour trouver un Médecin, et on ne s'en portait pas plus mal. Défunt mon grand'père, dont le bon Dieu ait l'âme, a vécu jusqu'à cent ans, vert comme un érable au mois de juillet, et vigoureux comme vous et moi, sans qu'un docteur lui ait jamais tâté le pouls. Aujourd'hui, il y en a partout, il n'y a pas jusqu'aux quatrièmes rangs des concessions qui n'en soient gréés. Il en est de même des Notaires et des Avocats. Je vous le demande un peu, s'il n'y a pas déjà assez de chicane sans eux, et pourtant moins on en manque, plus il en vient. Ma bonne vérité ! ces gens-là ruinent le pays.

Ne vous étonnez pas, chers lecteurs, de cette aversion profonde du père Martin pour les gens de profession en général. Il jugeait des professions en bloc, bien à tort sans doute, d'après ce qu'il voyait chaque jour autour de lui ; et comme il n'avait perdu de vue le clocher de son village que pour voyager sur l'eau, il pouvait fort bien, sans s'en douter, prendre l'exception pour la règle en traduisant des idées aussi hostiles envers des corporations honorées et honorables. Quoiqu'il en soit, ce préjugé était tellement enraciné chez le bonhomme, qu'on lui aurait arraché la langue plutôt que de l'en faire démordre. Les plus beaux arguments échouaient devant sa réponse invariable ; combien y en a-t-il d'avocats, de médecins et de notaires par chez nous ?

Vous voudrez bien encore, chers lecteurs, ne pas perdre de vue que cette scène se passait il y a longues années. A cette époque l'éducation ne marchait pas comme aujourd'hui, à pas de géant ; et le père Martin n'était pas le seul qui confondît dans le même anathème, les hommes de profession en général, et les maîtres d'école en particulier.

*
* *

Deux mois s'étaient écoulés depuis la St. Jean Baptiste, lorsque Marie sortit du couvent pour rentrer dans la maison paternelle dont elle prit la haute direction.

Alors la maison à deux étages, surmontée des quatre batelets, se transforma, pour le père Martin, en véritable palais. Il ne l'eût pas échangée pour le manoir de l'endroit. A toute heure du jour, il pouvait voir sa chère Marie, ça suffisait à son bonheur. Il est vrai de dire que Marie, en fille reconnaissante, lui prodiguait mille petits soins et savait comment le prendre.

Si, durant la journée, il revenait mouillé de sa traverse, ce qui arrivait assez fréquemment, car un canot n'est pas tout-à-fait un bateau à vapeur, Marie était là qui l'attendait avec un bon gilet de flanelle et des chaussons de laine bien chauds. Le soir, après souper, avait-il l'air de trouver les heures longues, vîte, elle lui faisait de la musique, en ayant soin de jouer de préférence les airs qu'il aimait, ou bien elle lui lisait quelque chose d'intéressant. De temps à autre, c'était un voisin qui venait passer la veillée, alors on causait, on jouait au *major* pour des pommes, que le père Martin finissait invariablement par croquer, qu'il gagnât ou qu'il perdît. Bref, il se sentait si heureux, qu'il eût presque consenti à vivre ainsi jusqu'au jugement dernier.

*
* *

Monsieur Cardon, le gendre du père Martin, était un beau et grand garçon de vingt-trois ans, que la mort de son père avait laissé, depuis vingt-sept mois, propriétaire et unique héritier d'un magasin bien garni et encore mieux achalandé. Il gérait lui-même ses affaires, et quoique son séjour aux écoles et même au collége, eut été de courte durée, il avait cependant

assez appris pour maintenir la prospérité de son commerce et se conduire de telle sorte, que les plus mauvaises langues de l'endroit n'avaient jamais eu le moindre petit scandale à amplifier sur son compte. Aussi, passait-il pour le modèle du village, et ne lui reconnaissait-on ni défauts, ni ennemis. Peut-être un examen plus approfondi aurait-il donné tort au fameux adage : " La voix du peuple, c'est la voix de Dieu," en mettant à nu le côté faible de son caractère, une confiance exagérée en autrui doublée d'un naturel débonnaire. Quoiqu'il en soit, quand on parlait de lui, on disait généralement : il n'y a rien de meilleur que Monsieur Cardon, c'est la bonté même. Triste éloge par le temps qui court, puisque, malheureusement, dans ce siècle de fer, de semblables louanges équivalent à une oraison funèbre : car bien souvent, elles ne s'appliquent qu'à des natures faibles, destinées à devenir la dupe et la proie des mauvais. Il lui manquait encore, sans aucun doute, cette précieuse expérience des choses de la vie qui ne s'acquiert jamais qu'à nos dépens, et coûte trop souvent plus cher qu'elle ne vaut une fois qu'on l'a acquise ; mais quand on commence sa carrière avec une fortune toute faite et un crédit solidement établi, on peut heurter, sans danger sérieux, certains écueils qui briseraient la barque de gens moins bien pourvus.

Comme tous ceux doués d'une âme pure et aimante, Monsieur Cardon avait voulu se marier jeune, et ne point faire du mariage une honteuse spéculation. En choisissant Mademoiselle Martin, dont la position sociale, aux yeux du monde, n'égalait pas la sienne, il s'était rappelé la douce figure de sa mère, de cette bonne et excellente mère qui l'avait tant aimé ; et quoique certaines personnes intéressées ou curieuses, criassent bien haut à la mésalliance, plus le jeune

homme avait été à même d'apprécier les vertus solides de sa future compagne, plus sa détermination de lui confier son bonheur était devenue inébranlable. En la voyant, sa pensée se reportait avec complaisance vers cet heureux foyer qui avait vu grandir son enfance, et il le reconstruisait, pièce à pièce, avec sa chère Marie.

Cette touchante confiance ne devait pas être trompée. Les fêtes de noces une fois finies, il suffit à la jeune femme, de quelques semaines, pour rendre à la maison de son époux, l'aspect de ses meilleurs jours. Tout devint propre, rangé, luisant, depuis la cave jusqu'au grenier, de la cuisine au coin le plus obscur du magasin, car l'œil exercé de Marie se promenait partout, et aucun détail, si minime qu'il fût, n'échappait à sa vigilance.

Au besoin, elle ne dédaignait pas de prendre le balai ou le plumeau, et montrait l'exemple, plutôt que de gourmander un serviteur maladroit. Commandant d'ailleurs avec fermeté, mais toujours poliment, ses ordres étaient exécutés à la lettre, et les engagés qui d'abord murmuraient tout bas contre cette surveillance continuelle, avaient fini par la trouver naturelle, et n'en aimaient que davantage leur jeune maîtresse, parce qu'il y avait toujours entre eux respect réciproque. L'activité qu'elle déployait, redoublait celle de ses serviteurs, et créait entre eux cet esprit d'émulation qui contribue si puissamment à assurer la prospérité d'une maison.

A la vue de l'étonnante transformation qu'avait subie son intérieur, si négligé depuis la mort de son père, le jeune Cardon se sentit pris d'admiration pour sa femme. L'extérieur n'avait pas été oublié non plus. Sur le devant, du côté regardant la rivière et la grand'-route, une couche de peinture jaunâtre avait rajeuni

la vieille demeure, et les volets verts, mais primitivement gris, qui garnissaient les fenêtres aux vitres étroites, contribuaient encore à lui donner un air tout-à-fait jeune, riant et coquet.

Tout en face, sur le rebors du chemin, la grève descendant en pente douce, offrait un terrain planté d'arbres et d'arbustes, que Madame Cardon avait fait entourer d'une clôture, pour y établir son jardin.

C'était elle-même qui en avait tracé le plan, et chaque soir, pendant les longues soirées d'été, on la voyait joyeusement affairée, trottant d'un pas léger parmi ses petits sentiers et dirigeant les travaux horticoles de son mari, qui avait voulu être son élève et son très-humble et obéissant jardinier. Les heures s'envolaient joyeuses au milieu de ces douces et innocentes occupations. Souvent le père Martin venait à la nuit tombante, surprendre ses enfants—il ne les appelait pas autrement—et ce n'était pas chose fort difficile, puisque le jardin se trouvait penché sur la rivière. Il n'avait qu'à ne pas chanter sa chanson favorite, en guidant silencieusement son canot, le long de la rive, pour être sûr de les voir sans être vu. Plus d'une fois, le bonhomme s'était oublié, dans une muette extase, à les contempler se promenant sous un berceau de feuillage que leurs mains avaient élevé. A la vue de sa chère Marie si heureuse, et d'un gendre dont il était fier à si juste titre, des larmes de joie venaient mouiller sa paupière, mais l'heureux père les essuyait bien vite et entonnait de sa voix la plus retentissante :

En roulant ma boule,
ma boule roulant.

A ces paroles aimées et connues, répondaient deux cris joyeux: voilà papa! et Pierre et Marie s'élançaient au-devant du vieillard attendri.

— Allons ! mes enfants ! la rivière est belle, un petit tour sur l'eau ne vous fera pas de mal.

Bientôt le canot s'éloignait, bercé mollement sur la face tranquille du grand fleuve, et le bonhomme recommençait sa ballade, dont Pierre et Marie répétaient le refrain. Leurs voix se mariaient à la voix de la brise, au murmure du fleuve, et à ces milliers de soupirs vagues et indéfinis que l'oreille attentive perçoit dans le calme de nos belles nuits, et qui semblent, aux cœurs pieux, l'hymne du soir de la terre s'élevant vers le ciel.

Si le silence venait à régner dans le canot, soit que les heureux enfants s'oubliassent à regarder la lune et les myriades d'étoiles, soit que le rossignol fît entendre sa voix du haut des arbres qui miraient leur feuillage assombri dans la glace transparente des eaux, le bonhomme se plaisait à leur faire quelqu'une de ses niches qui ne manquaient jamais leur effet. Tantôt il frappait avec bruit, du plat de son aviron, la surface de l'eau, et faisait pleuvoir traîtreusement sur ses compagnons silencieux, une averse de perles liquides. Quelquefois aussi, lorsqu'ils étaient au beau milieu de la rivière, il sautait lourdement sur son siège, et imprimait ainsi au canot des mouvements d'oscillation si imprévus et saccadés, que Marie en poussait des cris de terreur folle. La peur une fois passée, de joyeux éclats de rire, partant comme des fusées, allaient réveiller les échos d'alentour, et les chansons recommençaient de plus belle.

*
* *

L'été ne dure pas toujours. C'est très fâcheux pour les pauvres gens et un peu pour tout le monde ; car en

vérité, lecteur, il est magnifique dans notre chère patrie ; mais le bon Dieu l'a voulu ainsi, et il sait bien ce qu'il fait, comme dit le *bon Garo du bon Lafontaine*. L'automne arriva donc à pas de loup, et les feuilles commencèrent à se faire jaunes, rouges, de toutes couleurs ; puis, vint le vent qui les fit tomber une à une, et, un beau matin, ou plutot un triste matin, il n'y en eut plus. Chaque jour le soleil se levait plus tard et plus triste. On eut dit qu'il semblait réserver l'ardeur de ses rayons bienfaisants pour des climats plus favorisés, comme s'il eut eu regret de réchauffer des arbres dépouillés et des terres presque nues ne montrant plus çà et là qu'une herbe flétrie et mourante.

Adieu les belles et fraiches nuits d'été ! Adieu les beaux clairs de lune et les douces brises faisant trembler la surface étincelante du fleuve, où se bercaient les étoiles ! Mais Madame Cardon regretta peu l'été et ses charmes. Une occupation bien plus sérieuse s'était emparée de son esprit et avait donné une autre direction à ses idées : elle allait devenir mère.

*
* *

Un jour Madame Cardon, que les pauvres du village appelaient, depuis son mariage, leur chère petite Dame du bon Dieu, car elle savait consoler et soulager leur détresse avec ce tact merveilleux qu'ont seuls la femme et le Prêtre, se rendit jusqu'à la demeure de la Sans-Regret, dont elle avait appris le profond dénuement. Cette maison était située dans la plus pauvre rue du village, et offrait l'aspect le plus pitoyable. On eut dit, à la voir, que ses propriétaires avaient pris à cœur de la laisser tomber en ruines. Des pierres manquaient

au faîte de la cheminée lézardée, des bardeaux à la toiture recouverte d'une mousse sale, et des trois fenêtres qui ornaient la façade, l'une avait été condamnée, et les deux autres présentaient, à divers endroits, en guise de vitres, un papier sale et épais, ou de vieux torchons. Le perron qui possédait autrefois trois marches, avait perdu celle du milieu, ce qui rendait l'accès de la maison assez difficile, et même périlleux pour tout autre que pour ses locataires, et la contre-porte qui se balançait sur un seul gond, attendait patiemment qu'elle tombât tout-à-fait.

En entrant, Madame Cardon vit une vaste pièce, qui occupait toute l'étendue de la maison. Un feu de branches brûlait tristement dans la cheminée, encombrée de souches et de bois de rebut, autour duquel jouaient trois petits enfants, à moitié vêtus, dont l'aîné pouvait avoir huit ans. Les quelques meubles qui dissimulaient mal la nudité de la chambre, accusaient tous les actes de brutalité et de vandalisme auxquels s'était livré le gendre de la Sans-Regret, dans ses accès de frénésie, causés par la boisson. Le malheureux ivrogne n'avait respecté que deux objets, le lit au couvre-pied barriolé, d'une properté remarquable, et le violon traditionnel, accroché à la muraille, au-dessus d'un Christ qu'entourait un rameau bénit. Un banc, grossièrement fait, sur lequel se tenaient en équilibre deux seaux si fracassés, que l'eau en suintait et simulait, en petit, sur le plancher mal joint, le cours tortueux d'une rivière ; quelques chaises boiteuses et défoncées, un vieux buffet peint en rouge et une grande table, couverte de bled-d'Inde, adossée à l'unique fenêtre donnant sur la cour, formaient tout le mobilier.

La Sans-Regret avait quitté son rouet, pour recevoir Madame Cardon, que les pauvres enfants regar-

daient avec une admiration craintive. Aussitôt que la jeune femme se fut assise, la vieille rajusta ses lunettes et reprit sa tâche interrompue.

— Eh bien ! la mère, vous filez donc toujours ? à votre âge, ça doit vous fatiguer la vue, lui dit familièrement Madame Cardon, de sa voix douce et sympathique.

— Que voulez-vous ? chère petite Dame, je le sais bien, mes pauvres yeux s'en vont. On ne peut pas toujours avoir quinze ans, mais je suis bien fière de ne pas demeurer les bras croisés, quand l'ouvrage vient me trouver. Ma fille travaille autant comme autant, mais les journées manquent quelquefois, et le gagne n'est pas gros. A nous deux, nous avons grand peine à nourrir ces pauvres innocents, continua la vieille, en désignant de la main les trois petits malheureux, dont les figures insouciantes et rieuses offraient un contraste douloureux avec l'expression profondément affligée de son geste et de toute sa personne.

— Mais le mari de votre fille ?.....

— Oh ! mon gendre, mon pauvre gendre ! soupira la vieille en étouffant ses sanglots. Il chauffe à bord de la *Queen*, depuis six semaines. C'est Jacquinet le navigateur qui a dégréé avant-hier, qui nous l'a rapporté, sans quoi nous ne le saurions pas encore.

— La navigation va être bientôt fermée, et il reviendra avec ce qu'il aura gagné, fit madame Cardon, émue jusqu'aux larmes.

— Que le bon Dieu le veuille, murmura la Sans-Regret en hochant la tête, d'un air désespéré et comme se parlant à elle-même, mais il ne fera pas ce miracle. Oh ! chère dame, vous ne sauriez jamais imaginer tout ce que j'ai souffert, depuis trois ans que le malheureux garçon s'est jeté à la boisson. Il y a long-

temps que je devrais avoir pleuré toutes mes larmes, mais je ne sais comment ça se fait, toutes les fois que j'y pense, j'en retrouve encore. Lui, qui était si bon, si travaillant, si dévot ! Il ne m'aurait pas laissé enfiler une aiguille à la chandelle avant ce temps-là ! Et aujourd'hui, nous voir aller à rien, après avoir été si heureux ! Tenez, il y a des moments où je deviens folle, et je crois que j'ai fait un mauvais rêve. Oh ! oui, madame, ce que c'est cependant que la mauvaise compagnie et ces auberges d'enfer. Voilà ce qui a perdu mon malheureux gendre, et causé la ruine de la maison. Si j'étais maître, les aubergistes baiseraient tous le pénitencier, car ce sont eux qui mettent le divorce dans les ménages en arrachant le pain de la bouche du pauvre monde. Les auberges ressemblent sans comparaison aux toiles d'araignées, quand un homme y rentre une fois, il ne peut plus en sortir.....

En ce moment, un coup violent ébranla la fenêtre de derrière, et fit sauter la Sans-Regret sur sa chaise. Avant qu'elle fut revenue de son émotion, un autre coup l'avait ouverte, et la tête pelée et osseuse d'un cheval, affreusement maigre et laid, plongeait dans l'intérieur et emportait un épi de blé-d'inde, avec un grincement de mâchoires qui dut faire trembler tous les autres.

Oh ! Hé ! Oh ! Dia ! arrête méchant rosson ! se mit à crier la vieille en retirant la table avec précipitation. Maxime ! dit-elle en s'adressant à l'aîné des enfants, vas donc le rentrer à l'écurie, cet écœurrant-là ! cours vite, mon vieux !

Mais Maxime eut beau tirer le soupçon de queue de l'animal affamé, ce dernier s'obstinait à ne pas vouloir reculer. La Sans-Regret sortit à son tour, tandis que Madame Cardon s'était levée pour refermer la fenêtre, et contemplait avec un sourire mêlé de tristesse la

lutte désespérée qui s'était engagée entre la Sans-Regret aidée de son petit-fils et leur misérable bourrique.

— Oh ! Madame, dit la vieille en rentrant essoufflée, on a bien raison de dire qu'une croix ne vient jamais sans l'autre. Figurez-vous que mon gendre avait une jument, qui valait cinquante piastres comme une cope et qui nous aurait hivernés comme des rois. Cette bête était si bonne et si aisée à mener qu'une créature aurait pu la conduire jusqu'au bout du monde. Mais le jour des courses, apparemment qu'il était en train, ne s'est-il pas avisé de l'échanger pour un grand mal dompté, qui avait mal aux pattes ! Il en eut tant de chagrin, quand il s'en aperçut le lendemain, qu'il fêta pendant huit jours, et le neuvième, à la brunante, il revint avec celui que vous venez de voir. Ce n'est pas tout. Ce malheureux bétail le fit devenir la risée du village. Il ne pouvait pas descendre un Américain sans que quelque malintentionné ne l'envoyât chez nous. Quelquefois, ils se tenaient quatre ou cinq pour le voir passer, et aussitôt que mon gendre montrait le bout du nez, ils se mettaient à se crier l'un à l'autre pour le faire étriver :

— Je gage qu'il n'a pas vendu le trotteur moins de 100 louis !

— *Sans pareil* vaut mille piastres !

— Un poulain de trente ans, qui a la queue comme un radis, et des yeux de ferblanc. Rien que pour le voir ça vaut de quoi. Hé ! l'Américain, donnez lui donc une piastre, il n'y en a plus dans le pays comme celui-là.

Je vous laisse à penser si ces risées le mortifiaient. Avec ça qu'il n'est pas bien endurant de son naturel, ça le mettait dans des rages abominables, et comme il ne pouvait pas se " revenger " sur eux autres, sa colère

retombait sur nous. Le jour qu'il s'est sauvé, il avait tout jeté dehors, et battu ma pauvre fille sans bon sens.

Mon Dieu! mon Dieu! tout cela est-il possible, murmurait Madame Cardon, dont les yeux pleins de larmes regardaient avec une touchante commisération, la figure résignée de la pauvre vieille femme.

— Eh oui! madame, ça n'est que trop possible! un homme qui se met à boire, est un homme perdu, et il y en a bien comme ça dans le village, surtout depuis que tout le monde se mêle de vendre du rhum! Ils se passent de licence maintenant, et quand la Couronne les poursuit, le juge qui boit avec eux trouve toujours quelque moyen pour les " clairer."

Madame Cardon comprit alors, pourquoi le nombre des auberges au lieu de diminuer, ne faisait que s'accroître, en augmentant la misère de bien de pauvres familles. Elle frémit à l'idée de ces misérables fainéants, qui, au lieu de demander à un travail honnête leur pain quotidien, préfèrent spéculer sur la passion la plus dégradante de l'humanité, surtout lorsqu'ils peuvent le faire avec impunité.

Qu'importe à ces gens sans entrailles, que l'argent qu'ils reçoivent pour le poison qu'ils donnent, tue leur victime à coups d'épingle, et laisse peut être, sans pain et sans feu, son innocente et malheureuse famille. Ont-ils une conscience? Et d'ailleurs, pour la mettre en repos ne leur suffit-il pas de se dire qu'ils n'appellent personne, et qu'en définitive, leur industrie n'est pas si condamnable, si odieuse, puisqu'il se rencontre parfois des magistrats, chargés par la loi et leur serment de les punir, qui ne rougissent pas de trinquer avec eux et de les couvrir de leur estime!

*
* *

Trois années se sont écoulées depuis ce dernier chapitre. Au cadran de l'éternité, trois années ne sont pas plus que la goutte d'eau, qui se perd dans l'Océan, ou le grain de sable dans l'immensité du désert ; mais dans la vie de l'homme, dont le berceau et la tombe sont si voisins l'un de l'autre, trois années font époque. Elles pourront bien, à la vérité, paraître courtes aux uns, longues, biens longues à d'autres ; mais, sans m'arrêter davantage à des réflexions philosophiques qui m'entraîneraient loin de mon sujet, je vais, chers lecteurs, vous introduire de nouveau dans ce jardin que vous connaissez déjà, en ayant soin de vous prévenir, pour l'intelligence du récit, que nous sommes en été et qu'il fait très-chaud.

Pierre et Marie sont assis tous deux à l'ombre de leur berceau dont la végétation est devenue luxuriante. Les arbustes qu'ils ont plantés et les arbres qui les entourent ont formé une espèce de massif verdoyant, de riante oasis impénétrable à la poussière de la grand'route, dans lequel la brise du fleuve entretient une fraîcheur agréable.

Un tout jeune enfant à tête blonde, dont les cheveux fins comme de la soie, retombaient en boucles gracieuses sur son petit cou blanc, était assis près d'eux sur le gazon, et effeuillait, en poussant des petits cris de joie, des œillets au panage rouge et des marguerites aux feuilles blanches.

Les rayons du soleil couchant, perçant l'ombrage épais des arbres, jouaient avec sa chevelure dorée et jetaient sur ce tableau de famille, une douce clarté.

A leurs pieds, coulait, avec son doux murmure, la rivière profonde, réflétant dans son eau tiède et parfumée, les nuances éblouissantes du jour qui s'en va.

Marie cousait ; comme la femme forte de l'Ecriture, elle travaillait aux vêtements de son enfant, et son

regard inquiet et heureux allait et revenait de son mari à son cher nourrisson.

Pierre paraissait soucieux. Un observateur plus pénétrant que sa femme eut vu tout de suite qu'il était sous l'empire d'une pénible contrainte. En effet la crise commerciale qui pesait sur le pays, avait compromis gravement ses affaires, et la ruine de plusieurs de ses confrères se balançait au-dessus de sa tête comme une autre épée de Damoclès.

Cependant la fraîcheur du soir commençait à se faire sentir, quoique pendant toute la journée l'atmosphère eût été brûlante et poudreuse. Marie déposa son ouvrage, releva son enfant et le prit dans ses bras. De ses petites mains qui tenaient encore des fleurs, il caressait tour-à-tour, en souriant à tous deux, le visage de sa mère et le front paternel, lorsqu'une apparition aussi soudaine qu'inattendue changea les rires de l'enfant en pleurs convulsifs.

Un étranger à l'air grossier et cynique, la tête ornée d'un sombrero ou panama déplorablement fracassé et planté audacieusement sur le côté gauche, se tenait debout devant eux, les regardant d'un air railleur, tandisque sa main gauche remuait avec complaisance les anneaux d'une grosse chaîne d'or pendue à son gilet, et que la droite se perdait dans la poche de son pantalon.

Il avait le teint hâlé par le soleil, et la pommette de ses joues accusait ce coloris pourpré dont le démon du vice marque impitoyablement ses victimes. Les rides précoces qui sillonnaient son front et le sang dont ses yeux étaient injectés, achevaient d'imprimer à toute sa physionomie le sceau du vice et de la débauche.

Aux cris d'effroi de son enfant, M. Cardon s'était retourné précipitamment et ne reconnaissant pas l'im-

portun visiteur, il lui avait demandé machinalement, mais d'un ton colère : qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur ?

Marie, de son côté, regardait cet homme avec un vague effroi, et l'enfant pleurait toujours, tandis que l'étranger tourmentant sa moustache, semblait plutôt disposé à rire qu'à répondre.

— Ah ça ! tu ne me reconnais donc plus, Pierre, dit-il enfin, en arrachant son feutre qu'il jeta sur l'herbe ; on voit bien que le mariage t'a enlevé la mémoire, continua-t-il, en montrant du doigt madame Cardon, qui prenait le chemin de la maison en couvrant son fils de baisers pour calmer sa frayeur. On dit que les morts vont vite, mais il paraît que les absents vont encore plus grand train ; voyons, regarde-moi bien de la tête aux pieds, et tâche de rappeler tes souvenirs, si tu ne les as pas enterrés avec ta jeunesse ?

Ce langage plus que familier, et qui frisait l'insolence, avait plongé M. Cardon dans un embarras d'autant plus profond, qu'il ne pouvait parvenir à reconnaître son étrange interlocuteur.

— Allons, fit ce dernier après une pause de quelques minutes, je vois bien que tu n'as pas plus de mémoire qu'un poulet. Tu ne te rappelles donc plus Ephrem Malandrin, ton meilleur compagnon de classe !

— Comment ?..... c'est toi Ephrem !..... reprit M. Cardon. Je te jure bien ma parole que je ne t'aurais jamais reconnu, changé comme te voilà !

— Eh oui ! c'est moi, en chair et en os, et au complet, répliqua d'un ton protecteur et évidemment satisfait de sa personne, M. Ephrem Malandrin ; si tu avais battu la Californie pendant six ans et doublé deux fois le Cap Horn, tu n'aurais pas aujourd'hui si bonne mine. Mais à propos, sais-tu bien qu'il a fait aujourd'hui une chaleur écrasante. J'ai le gosier sec

comme une allumette. Nous ferions mieux d'entrer au logis.

Les deux amis sortirent du jardin, bras dessus, bras dessous, Malandrin s'étant emparé de M. Cardon, comme s'il eût eu à lui faire les honneurs de sa propre maison.

A leur entrée dans la pièce où se tenait madame Cardon, Pierre présenta à sa femme son ami Ephrem, et les civilités d'usage une fois échangées, ce dernier alla plutôt s'étendre que s'asseoir sur un sopha.

Ah ça ! mon cher ami, j'ai des compliments à te faire sur ton héritier. Il est aussi gentil que sa mère. Viens donc ici, mon gros, viens donc, se mit à crier M. Malandrin, en agitant sa chaîne de montre pour attirer l'enfant.

Et comme l'enfant ne venait pas, M. Malandrin se décida à aller le prendre, ayant soin toutefois pour l'empêcher de pleurer, de lui donner sa montre et de le faire sauter sur ses genoux tout en sifflant le *Yankee doodle do*, avec une telle perfection que le meilleur *cabdriver* de l'Union en eût été émerveillé.

Ces manières ignobles, ce sans-gêne grossier, humiliaient profondément madame Cardon. Elle éprouvait pour cet homme qu'elle voyait pour la première fois et qui s'intitulait le meilleur ami de son mari, une répulsion secrète, une aversion instinctive. Ce fut bien pis, quand M. Ephrem ayant pris coup sur coup deux verres de rhum à moitié pleins, eut commencé la narration de sa déplorable et folle odyssée.

A mesure qu'il avançait dans son récit, il avait recours au verre pour rafraîchir sa mémoire. Les fables les plus impossibles, les merveilles les plus incroyables, sur la richesse et l'excellence de la Grande République, les chances invraisemblables de succès qu'avaient eues la plupart des Canadiens qui s'y étaient rendus, au lieu

de manger chez eux de la vache enragée et de boire l'eau claire du St. Laurent, émaillaient la conversation dont il faisait seul tous les frais.

Pierre Cardon l'écoutait avec une curiosité avide ; il subissait déjà, sans s'en douter, cet ascendant moral qu'exercent les natures dépravées, sur des caractères confiants et débonnaires ; quant à Marie elle avait eu peine à cacher son dégoût. Les paroles de la Sans-Regret, paroles prophétiques, bourdonnaient à son oreille, et un pressentiment dont elle ne pouvait se défendre, lui disait que cet individu au visage cynique, allait devenir le mauvais génie de sa maison.

Dix heures venaient de sonner et M. Malandrin ne paraissait guères disposé à arriver à la péroraison de son discours. Madame Cardon se leva, comme pour se retirer, et le narrateur en fit autant après avoir laché, entre deux hoquets, quelques remarques banales sur la rapidité des heures passées au milieu d'anciens amis.

— Allons Pierre, le bonnet de nuit ! dit Ephrem, en tirant à lui le carafon presque vide ; on se reverra encore, et je t'en conterai bien d'autres.....

*
* *

A partir de ce jour, M. Malandrin continua ses visites, malgré la répugnance qu'il inspirait à madame Cardon et que celle-ci ne cherchait nullement à lui dissimuler. Elle avait même essayé, à ce sujet, quelques remontrances amicales à son mari ; mais ce dernier s'était contenté de répondre qu'Ephrem était le meilleur garçon du monde et qu'il ne fallait pas juger des gens sur la mine.

Marie se résigna.

En attendant, le magasin souffrait ; déjà les billets avaient été protestés ; la banqueroute approchait.

Et cependant, chose horrible et qui montre combien l'intempérance rend l'homme criminel et stupide, plus le danger devenait imminent, plus le malheureux cherchait à s'étourdir.

Il est vrai de dire qu'il avait un excellent maître. Tous deux étaient devenus inséparables, et comme la maison avait fini par déplaire à M. Malandrin, M. Cardon le suivait à l'auberge et dans les tavernes.

Quand on y voyait l'un, on était sûr d'y trouver l'autre.

Pendant ce temps, les mauvaises langues de l'endroit déchiquetaient impitoyablement la conduite du pauvre marchand, et comme la médisance a plutôt coutume de grossir que de diminuer les scandales, bientôt les bruits les plus injurieux, les plus déshonnorants, commencèrent à courir sur son compte.

Le père Martin ne tarda pas à être instruit de tout.

Le bonhomme qui croyait sa fille si heureuse, tomba de son haut, en apprenant cette funeste nouvelle qui courait déjà toutes les portes du village.

Il alla chez son gendre, sa fille seule le reçut en pleurant, et les pleurs de Marie ne firent que lui confirmer l'affreuse vérité !

Bien décidé à voir son gendre et à lui reprocher l'indignité de sa conduite, le père Martin se mit à battre les auberges ; mais dans l'une on ne l'avait pas vu depuis la veille, dans l'autre MM. Malandrin et Cardon n'avait fait qu'entrer et sortir. Enfin le pauvre père finit par les découvrir, assis tous deux dans une chambre retirée, dont la porte était close au vulgaire, en compagnie d'un jeu de cartes et d'une couple de bouteilles.

Le bonhomme voulut avoir une explication sur le

champ, que M. Malandrin réussit bientôt à faire dégénérer en querelle, et M. Cardon envoya paître son beau-père.

Le soir même les deux inséparables partirent pour la ville. Leur absence dura huit jours. Quand Pierre revint, son unique enfant avait été enterré la veille. C'était le père Martin qui l'avait porté à l'église, en pleurant tout le long du chemin comme un enfant. Quoique la nuit fut avancée, M. Cardon remarqua de la lumière dans la chambre de sa femme.

Marie veillait et priait en sanglottant.

Elle entendit ouvrir avec bruit la porte donnant sur le grand chemin et prêta l'oreille ; puis un pas lourd retentit dans l'escalier.

Arrivé sur le palier, celui qui venait de monter sembla s'arrêter un instant comme s'il eut hésité à entrer.

Enfin la porte s'ouvrit, et M. Cardon, les cheveux en désordre, entra en chancelant, l'air hébété et stupide.

A cette vue, Marie déjà si affreusement éprouvée dans son amour de mère, et maintenant dans sa dignité de femme, se leva comme poussée par un ressort, et se dirigeant vers le berceau vide de son enfant :

Tiens, Pierre, lui dit-elle, l'œil en pleurs et d'une voix convulsive, en désignant le berceau d'une main tremblante, regarde, tu n'as plus d'enfant ;.....bientôt aussi, je le sens bien, tu n'auras plus de femme ; prends garde que le bon Dieu ne te punisse !

*
* *

Le lendemain, de grand matin, Ephrem avait rejoint Pierre. Ce dernier paraissait abattu, et ses yeux

rougis pouvaient laisser soupçonner qu'il avait pleuré. Le digne Malandrin, qui avait appris la mort de l'enfant, se douta tout de suite que ces larmes provenaient des remords, qui dûrent bourreler la conscience de son misérable ami, à la vue du désespoir de sa femme. Sans lui donner le temps de réfléchir, il lui persuada aisément que sa position était très-grave, que le monde allait gloser, que le beau-père reviendrait à la charge, et que par conséquent il valait infiniment mieux pour lui et tout le monde, laisser passer l'orage et se tenir à l'écart.

Ce reste de pudeur qui survit dans les cœurs même les plus avilis, les plus dégradés, criait bien hautement au pauvre Pierre que sa conduite était infâme ; mais malheureusement, au lieu de rompre à jamais avec celui qui l'avait entraîné dans le vice, il se laissa encore gagner et le suivit de nouveau à la ville, oubliant ainsi ses plus saints engagements.

*
* *

Il est bien rare qu'un malheur vienne seul. Trois semaines environ après la fuite de son mari, Madame Cardon vit arriver chez elle les gens de loi qui firent main-basse sur le magasin et le mobilier de la maison.

La pauvre jeune femme ne put résister à tant de secousses. Elle rentra brisée, malade de corps et d'esprit, sous le toit paternel, et mourut aux dernières feuilles en priant Dieu de pardonner à son époux absent.

*
* *

Plusieurs semaines s'étaient déjà écoulées depuis la mort de Madame Cardon, quand son mari tombé au dernier degré de l'avilissement, apprit cette foudroyante nouvelle de la bouche d'un charretier de son endroit qui l'avait rencontré, par hasard, dans la rue, et qui certes ne l'aurait pas reconnu, tant son extérieur était délabré.

La raison déjà chancelante du malheureux, l'abandonna alors tout-à-fait. Il devint fou ; et quittant brusquement l'homme qui lui parlait, il continua à marcher devant lui, se dirigeant, sans le savoir, vers le village natal.

La nuit commençait à tomber, mais il faisait un clair de lune magnifique.

Après une course de plusieurs milles, Pierre s'arrêta devant une auberge, et soit qu'il l'eût reconnue, soit que l'intempérance survive, même après le naufrage de la raison, il entra et but.

*
* *

Quand Pierre Cardon sortit de l'auberge, la lune avait disparu. A peine voyait-on encore, entre les éclaircies des nuages, quelques rares étoiles. La nuit était bien différente de ce qu'avait été la soirée. Le froid qui tantôt faisait craquer la glace et les toits comme autant de coups de fusil, était tombé tout-à-coup, et chose qui n'est pas rare dans ce pays, où les changements de température sont si brusques et quelquefois si étonnants, un vent chaud soufflait avec violence, et semblait faire pousser des gémissements plaintifs aux fils de fer télégraphiques tremblants sur leurs poteaux élevés, que l'Industrie plaça le long de nos grand'routes comme autant de sentinelles.

La neige se mit à tomber, fine d'abord, puis large comme des écus.

Peu à peu la route tracée par les voitures s'effaça.

Il faisait un de ces temps affreux où, pour me servir de l'expression populaire, l'on ne mettrait pas un chien dehors : nuit terrible où le misérable qui n'a ni feu ni lieu erre seul à l'aventure, poussé par le désespoir et la faim.

Malgré cette tempête de neige qu'une profonde obscurité rendait encore plus effrayante, une forme humaine, semblable à un spectre nocturne, marchait en chancellant sur cette nappe éblouissante.

La neige craquait sous ses pas d'une manière sinistre.

De temps à autre, on l'entendait prononcer des mots incohérents et sans suite. Quelquefois il poussait des éclats de rire, de ce rire strident et saccadé qui fait mal au cœur, comme rient les fous.

Cependant Pierre Cardon, marchait, marchait toujours. Ses habits étaient couverts de givre, et la neige qui lui fouettait le visage, l'avait rendu presqu'aveugle.

Bientôt la couche de neige qui couvrait la terre devint si épaisse que le malheureux n'avançait plus qu'à grand peine, et soit lassitude, soit qu'il eût marché trop près du rebors du chemin, il trébucha et tomba lourdement dans le fossé.

Il essaya de se relever, mais en vain.

Peu à peu ses membres devinrent inertes, le froid commençait à le gagner. La neige continuait à tomber.

Alors Pierre Cardon, couché vivant dans sa tombe, eut une vision étrange, terrible.

Sa mémoire lui retraça, avec une fidélité saisissante et implacable, tous les évènements de sa vie, depuis son enfance.

Il revit sa mère, sa mère qui l'avait tant aimé et qu'il aimait tant, et il lui sembla qu'elle pleurait.

Il crut sentir l'haleine de son enfant, de son cher enfant dont il embrassait, avec tant de joie, le petit cou parfumé, et dont il caressait les cheveux blonds et bouclés.

Marie, sa pauvre Marie, qu'il avait laissé mourir toute seule, jetait sur lui des regards profondément tristes.

Pièce à pièce, il reconstruisait ainsi tout l'échafaudage de son bonheur évanoui. Puis ses oreilles commencèrent à tinter. Il s'imagina entendre sonner les cloches. Ce furent là ses glas funèbres. La neige avait achevé de le couvrir.

*
* *

Le printemps suivant, quand les pluies eurent fait disparaître la neige, on retrouva son cadavre.

Personne de l'endroit ne put le reconnaître.

Après une enquête tenue par le *Coroner* le corps des jurés rendit le verdict suivant :

Que le cadavre d'un inconnu, paraissant âgé de trente ans, et porteur d'un costume dont suivait le signalement, avait été découvert sur le grand chemin, le..... qu'aucune blessure ne pouvait laisser supposer l'existence d'un crime ; que de plus on n'avait trouvé sur sa personne aucun papier ou marque qui pût servir à le faire identifier, et que c'était l'opinion du dit jury que le susdit inconnu était mort accidentellement, et par la volonté de Dieu.

Jamais verdict ne fut plus vrai : c'était bien là le doigt de Dieu !

II

JOSÉ LE BROCANTEUR

II

JOSÉ LE BROCANTEUR

Quand on n'a pas ce que l'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Qui de vous, chers lecteurs, n'a déjà pu observer à la campagne, les jours de marché, des rassemblements de bons habitants, se livrant aux improvisations les plus invraisemblables, pour établir les qualités ou les défauts d'une bête quelconque qu'ils voudraient échanger. Le plus ordinairement il s'agit d'un cheval. A peine l'échange a-t-il eu lieu, qu'on en recommence un autre, puis un troisième, et puis ça ne finit plus.

Dieu sait combien cette passion de brocanter a déjà causé de chicanes, de *proçaillons* et de misères. Si nos bons habitants avaient profondement gravé dans la mémoire : " il faut aimer ce que l'on a," ils se garde-

raient d'un brocanteur comme de la peste. Ce sera donc, sur ce sujet, chers lecteurs, que roulera mon conte, et voici les mélancoliques aventures de mon héros :

Il s'appelait José, tout court, sans autre nom.
Son âge, il l'ignorait, ou bien n'y pensait guère
Quoiqu'il eût, dès longtemps, de la barbe au menton.
C'était, au demeurant, un excellent garçon,
Bon cœur, bon pied, bon œil, ne songeant à mal faire ;
Sans esprit, par malheur, car d'aucune façon,
Il n'aurait, comme on dit, pu découvrir la poudre.
Bien plus, ce n'eût été très facile à résoudre
Quand José, dans le champ, menait paître les bœufs
Quel était le plus bœuf d'entre eux.

Or donc, depuis dix ans, José servait son maître
De la manière que j'ai dit,
Lorsqu'un jour de printemps il lui vint à l'esprit
D'avoir femme à son tour. C'était erreur peut-être,
Mais n'importe ; à tout âge on se trompe après tout,
A la ville, au village, et quelque peu partout.
Il alla chez son maître et lui dit : s'il vous plaît,
Payez-moi, je ne veux plus demeurer valet ;
J'ai maintenant toute autre idée,
Je retourne au pays prendre ma fiancée.

—Fort bien, mon gars, voici cinquante écus tout neufs,
Que le Ciel te bénisse et qu'il te rende heureux !

Sur ce, José plia bagage
Et tout en frédonnant un chant vif et joyeux
Prit la route de son village.

Un soleil radieux brillait au firmament
Et les oiseaux chantaient cachés sous la feuillée ;
Partout la nature éveillée
Montrait à l'œil charmé sont rajeunissement.
José marchait le nez au vent,
Un pied derrière, un pied devant,

Quand il vit arriver, au trot, dans la poussière,
Un cavalier campé sur un fier étalon.
Ce cavalier était un maquignon.
Dès qu'il fut à portée :

—Ah ! Ah ! mon beau compère,
Cria José, vous n'êtes pas trop mal
Pour voyager, sur ce fringant cheval ?....
Je vous garantis bien qu'il ferait mon affaire....

—Hé ! l'ami, vous pouvez l'avoir cet animal.....
Mon cheval est à vendre à vous comme à tout autre.
Vous m'avez l'air d'un bon apôtre,
Et si votre gousset logeait cinquante écus,
Vous n'auriez qu'à grimper dessus.

— Cinquante écus ! topez, au mot je vous arrête,
Voici l'argent. C'est fait, et puis n'en parlons plus.

Voilà donc mon José qui grimpe sur la bête
Et d'un coup de talon lui laboure le flanc.
L'animal indigné part comme une fusée
Faisant sauter son maître, en sa course insensée,
Comme le rapide volant
Sous la raquette d'un enfant.
Jamais on n'endura de tortures pareilles,
Le bon José, fermant les yeux,
Se cramponnait, de ses bras vigoureux
A la crinière, aux deux oreilles,
Avec le désespoir d'un héros malheureux ;
Ce qui n'empêcha pas qu'il ne fit la culbute
Au milieu d'un ruisseau peu profond, mais fangeux.

José se relevait tout meurtri de sa chute,
Pestant contre lui-même et contre l'animal,
Lorsqu'il vît un quidam ramenant le cheval
Et gourmandant en sus, d'une voix enrouée,
Le pas lent et craintif d'une vache efflanquée.

Je suis toujours chanceux de n'être estropié,
Bateau ! disait José, s'essuyant le visage,

A-t-on jamais monté d'animal plus sauvage !....
Ce cheval-là m'allait comme une tuque au pied !....
Je l'aimais trop tantôt, maintenant il m'écœurre.

Parlez- moi d'une vache, au moins
Ça vous fournit du lait, du fromage et du beurre,
Et ça peut se garder sans qu'il faille grands soins.
Je ne ferais pas mal de l'échanger sur l'heure,
Ça me semble un marché fort beau,
Sans compter qu'au printemps la vache donne un veau
Dont on mange la viande et dont on vend la peau....
Mon ami, voudrais-tu mon cheval pour ta vache?
Tu n'y perdrais pas, que je sache,
Voyons, qu'en penses-tu ?....
— Mon bon Monsieur, pardi !
Si cela vous va bien, ça me va bien aussi.

Voila le marché fait, et chacun continue
Sa route; le quidam à cheval, et José
Pourchassant devant lui cette vache fourbue.

Lorsqu'on voyage à pied, l'on est vite lassé,
Surtout quand il fait chaud. Bientôt le pauvre hère
Sentit sa langue en feu se coller au gosier.
Nous avons une vache, il s'agit de la traire,
Pensa-t-il. Aussitôt, au tronc d'un mérisier,
Il attache la bête et s'accroupit derrière ;
Mais comme il n'avait pas de sceau
Nécessité l'ingénieuse
Lui suggéra soudain d'employer son chapeau.
Puis de ses larges mains à la paume calleuse
Il se met à presser les pis avec fureur.
Mais hélas ! point de lait!....Pour comble de malheur,
L'animal irrité détache une ruade
Qui flanque mon José quasi mort sur le dos
Et la figure en marmelade.

C'en était fait de notre héros,
Sans un boucher témoin de sa déconfiture
Et qui par là passait, emportant sous le bras

Un goret de deux mois, au poil lisse et bien gras.
Il releva José, lui lava la figure
Tandis que celui-ci contait son aventure.

— Eh ! Parbleu ! mon ami, vous étiez dans l'erreur . . . . .
Cette vache est vieille et tarie,
Bonne, au plus, pour la boucherie.

Qui le croirait jamais ? . . En ce moment, lecteur,
Le bon José se mit à brailler de douleur :
On le sait bien. . . . . Eh oui ! beuglait-il, à tue-tête,
Ça fera de la viande à qui tûra la bête,
Pourvu qu'elle soit tendre, il mangera le tout.
Mais moi je n'ai jamais éprouvé que dégoût
Pour cette viande-là, je la trouve insipide.
A la bonne heure, un beau petit cochon !
Le vôtre par exemple. . . . . Oh ! bateau ! ça c'est bon ! . . .
Puis on a le boudin. . . . . .
José, d'un œil avide
Lorgnait complaisamment l'embonpoint du goret.

Et le boucher reprit : écoutez, camarade,
A vous égosiller ne vous rendez malade ;
Je puis bien, si cela vous plait,
Troquer ma bête pour la vôtre,
Car, à mes yeux, l'une vaut l'autre.

Le marché fut fait vite, et José s'en alla
Embrassant le goret sur sa mâle poitrine.
La reine, en ce moment, n'était pas sa cousine.
A quelques dix arpents de là,
José, dont le bon cœur était gonflé de joie,
Fit la rencontre d'un manant
Qui trottinait avec une oie.
Ces deux messieurs s'étant salués poliment,
Comme aux champs c'est d'ailleurs la coutume ordinaire,
Chacun se raconta ce qu'il avait à faire.

Moi, disait l'homme à l'oie en vous la soupesant
Je m'en vais, de ce pas, au marché de la ville
Vendre mon jars son poids d'argent.

C'est bien le moins pour un tel volatile,
Et je vous garantis, que celui qui mordra
Dans ce rôti quand on le servira
Ne fera pas la fine bouche.

— Oui, répliquait José, la pesant à son tour,
Votre oie a bien son prix, c'est clair comme le jour,
Cela se sent quand on la touche;
Mais mon goret, à moi vaut au moins tout autant.

— Sans doute, mon ami, mais votre affaire est louche;
Tenez, à parler franchement,
On a volé tantôt dans l'étable du Maire
Un goret qui ressemble au vôtre exactement.
Si c'était celui-ci qu'on cherche maintenant,
Aussi vrai que tous deux le soleil nous éclaire
Votre procès serait tôt fait.

José crut, à ces mots, entrevoir le gibet.
Je ne vois qu'une chose à faire
Dit-il, donnez-moi l'oie et prenez le goret.

— Soit, fit l'autre en riant, merci, cher petit frère.

Voila donc José le benet
Marchant avec son oie, au bord de la rivière.
La nuit tombait. Au bout de l'horizon
On voyait, ainsi qu'un tison,
Se lever lentement la lune;
Et les étoiles, une à une,
S'allumaient dans le ciel profond.
Sur le grand fleuve erraient des voiles,
Et les chants des gais matelots
Glissant sur la face des flots
Où se balançaient les étoiles
Faisaient résonner les échos.
José s'assit alors sur le bord de la grève,
Et comme il avait faim, il se prit à songer;
Mais l'oie, en s'éloignant, coupa court à son rêve
Car l'oiseau libre et fier commençait à nager.

Avec lui s'envolaient la femme et le ménage
Lorsque, fort à propos, passa dans ce moment,
Un remouleur avec son instrument ;
Et ce remouleur-là se jetant à la nage
Ramena l'oie en un instant.

José le mit bien vite au fait de son histoire.

—Ecoutez, mon ami, vous avez un bon cœur,
Dit le nouveau venu, d'un ton vif et moqueur,
Et nul, autant que moi, ne veut votre bonheur.
Tenez, si vous voulez m'en croire
Vous allez faire un remouleur.
En moins d'un an, ah oui ! grâce à votre énergie
Vous gagneriez cinquante écus
Et plus.

—Mille noms d'un bateau ! J'en aurais bien envie,
Je suis grand, je suis fort, je veux gagner ma vie....
Mais il me faudrait un moulin ?....

—Un moulin, dites-vous, je puis vous satisfaire,
Donnez-moi cet oiseau, je vous donne ma pierre
Et vous commencerez le métier dès demain.

—Topez-là, dit José, ceci fait mon affaire,
Et le brave garçon se remit en chemin.

Bientôt la soif le prit. Au bord de la rivière
José déposa son fardeau
Et se mit, à plat ventre, au niveau de l'eau claire :
Mais la meule, en glissant, gagna le fond de l'eau.
Le fleuve était profond.... que faire ?....
Eh parbleu ! ne plus y songer.
C'est ce que fit José. Sans se décourager,
Il renonça, dès lors, aux lois du mariage,
Et l'Histoire inflexible apprendra, d'âge en âge,
A nos enfants, à nos neveux,
Qu'il revint chez son maître et fit paître ses bœufs.

III

LES TROIS DIABLES

III

LES TROIS DIABLES

Tout est bien qui finit bien.

Il y avait une fois un cordonnier qui s'appelait Richard, quoiqu'il ne fût pas riche, tant s'en faut. Il est probable que s'il eut eu à se baptiser lui-même, il se serait donné un autre nom ; mais, comme vous le savez, chers lecteurs, on n'est pas plus maître de son nom que de l'avenir. Pour peu que l'on soit sage, on les accepte tous deux comme il tombent, et l'on vit content.

Il n'en est pas moins vrai, soit dit en passant, que le nom et la personne ne s'accordent pas toujours. Je me rappelle avoir connu dans le temps un Monsieur qui répondait au nom de Beaufils et qui, sans contredit,

était bien le plus affreux petit bonhomme que la terre eut jamais porté ; et je vois passer presque tous les jours un autre Monsieur nommé Courtbras qui possède cependant une paire de bras qui remplaceraient très-avantageusement les ailes d'un moulin à vent.

Mais revenons à Richard. Si c'était absolument nécessaire, je vous tracerais bien son portrait, mais comme ça pourrait traîner mon histoire en longueur, je me contenterai de vous dire qu'il n'était ni trop grand, ni trop petit de taille ; ni gras, ni maigre, entre les deux ; ni beau, ni laid. C'était, en un mot, un homme comme il y en a beaucoup. Son âge, il ne le savait pas au juste, cependant il aurait pu vous le dire à dix ans près, et, au moment où commence notre récit, le brave Richard tirait sur cinquante.

Il n'y avait pas, à dix lieues à la ronde, un ouvrier qui travaillât plus rudement et qui fît de meilleur ouvrage que le bonhomme Richard : levé au petit jour et battant la semelle ou tirant ses points jusqu'au coucher du soleil, à peine se donnait-il le temps de prendre ses repas ; malgré cela, il demeurait pauvre, et pauvre comme Job.

Ça vous étonne, n'est-ce pas ? lecteurs ; un peu de patience, s'il vous plaît, ça ne vous étonnera plus tout-à-l'heure.

Il faut savoir que le bonhomme Richard avait une femme. Il n'y a là rien de bien extraordinaire, allez-vous dire, sans doute. Un cordonnier qui tire sur cinquante a très-certainement le droit d'avoir une femme ; et ceci n'explique pas du tout pourquoi le bonhomme Richard demeure pauvre comme Job.

— Peut-être avait-il sa maison pleine d'enfants et de petits-enfants ?

— Il n'en avait jamais eu.

— Alors, c'est que ses pratiques ne le payaient point !

— Pas le moins du monde, tous ceux qui se faisaient chausser par le père Richard le payaient comme le roi.

— Mais s'il n'avait pas d'enfants, et si tout le monde le payait comme le roi, le bonhomme devait vivre à l'aise, ou bien il faut qu'il n'eut point d'ouvrage, les trois quarts du temps ?

— Pardon, j'ai dit tout à l'heure qu'il travaillait tous les jours, les dimanches et fêtes exceptés, depuis le matin jusqu'au soir,—huit heures l'hiver, treize et quatorze pendant l'été ;—mais quand bien même il aurait travaillé et gagné dix fois plus, le pauvre Richard serait toujours resté sans le sou, car il avait le malheur d'avoir une femme qui buvait.

S'il gagnait une piastre, sa femme avait soif pour deux. Elle buvait comme un trou, comme plusieurs éponges, cette malheureuse créature ;—aussi n'était-elle connue dans l'endroit que sous le sobriquet peu flatteur de « l'ivrognesse. »

Richard avait beau cacher son argent quand il en recevait, sa femme furetait si bien les moindres recoins de la maison qu'elle finissait toujours par trouver la cachette, et je n'ai pas besoin de vous dire que les écus du bonhomme ne prenaient pas alors le chemin de l'église.

Il arriva cependant que ça finit par tanner la vieille d'avoir toujours à chercher l'argent que son mari s'obstinait à cacher, et il lui passa un jour dans l'esprit une effroyable idée,—c'est étonnant comme les ivrognes ont toujours de mauvais desseins,—elle s'avisa d'invoquer le diable !.....

Lecteurs, il y a un proverbe qui dit : « lorsqu'on parle du diable, il montre les cornes," rien n'est plus vrai. A peine la Richard l'eut-il appelé, que le diable apparut.

— Que me voulez-vous ? bonne femme, lui dit-il de sa voix la plus douce ; pour avoir votre âme, il n'y a rien que je ne fasse.

— Eh bien ! répondit l'ivrognesse entre deux hoquets, si tu veux me donner assez d'argent pour que je puisse boire tous les jours, pendant un an, autant de rhum que je voudrai, je te donnerai mon âme.

— A la bonne heure, voilà qui est bien parler ! reprit le diable en ricanant et en tirant de sa poche une bourse pleine d'or ; tenez, brave femme, prenez et buvez comme il faut, et du meilleur..... mais rappelez-vous que dans un an et un jour, vous m'appartenez ; bonsoir !.....

Et le diable disparut.

*
* *

Deux jours après que l'ivrognesse s'était vendue de la sorte, corps et âme,—un pauvre vint à passer devant la porte de Richard et s'arrêta demandant la charité.

Assis sur son banc et martelant des empeignes à coups redoublés, le père Richard ne remarquait pas sa présence.

— La charité, s'il vous plaît, mon petit frère !..... répéta le mendiant.

— Je n'ai rien à vous donner, pauvre homme, et je vous assure que ça me fait bien de la peine de ne pouvoir vous soulager, dit Richard en essuyant une larme avec le coin de son tablier de cuir. Le bon Dieu m'est témoin que je ne demanderais pas mieux que de pouvoir venir au secours des pauvres, mais par malheur je n'ai jamais un sou par devers moi, ma femme boit tout mon gagne. Voilà trente ans que ce commerce-là dure, et le diable seul sait quand ça finira, car je crois bien qu'elle a été ensorcelée.

A ces mots, il s'opéra quelque chose d'étrange dans le maintien du pauvre qui se transfigura pour ainsi dire.

— Vous avez bon cœur, dit-il au père Richard, en jetant sur le cordonnier un regard de profonde commisération ; eh bien ! je veux vous récompenser de vos excellentes intentions à mon égard. Que puis-je faire pour vous ? Que voulez-vous ?.....Que souhaitez-vous ?.....parlez, ce que vous demanderez vous sera accordé, je vous le promets.

Le père Richard, étonné de ce langage, regardait son interlocuteur avec une sorte de stupéfaction mêlée de respect et ne savait que penser.

— Voyons, parlez, brave homme ; tenez, pour vous mettre plus à l'aise, je vous accorde d'avance trois souhaits, vous n'avez que l'embarras du choix.

Cependant le cordonnier continuait à garder le silence et semblait n'accepter qu'avec défiance cette étonnante proposition. Evidemment il croyait voir devant lui quelque jeteur de sorts, comme il en passe de temps à autre dans les campagnes.

— Ce que vous me dites là est-il bien sûr, dit enfin le père Richard en accentuant chaque syllabe et en regardant fixement le mendiant, comme s'il eût voulu lire jusqu'au fond de son cœur.

— Aussi sûr qu'il y a un Dieu dans le ciel et que vous êtes là sur votre banc, père Richard.

— Eh bien ! reprit le bonhomme d'un ton décidé, puisque vous voulez être si bon pour moi,—quoique je ne vous aie jamais vu ni connu,—je souhaite d'avoir un banc sur lequel tous ceux qui viendront s'asseoir ne pourront se lever que par ma volonté.

— Et d'un, dit le mendiant, voici le banc.

— Je voudrais aussi un violon, et tant que je jouerais sur ce violon, tous ceux qui l'entendraient, danseraient bon gré, mal gré.

— Et de deux, fit le mendiant ; voici le violon, père Richard, avec son archet et des cordes de rechange.

— Je voudrais encore un sac, et tout ce qui entrerait dans ce sac n'en sortirait que par mon bon plaisir.

— Et de trois, dit le mendiant, voici le sac. Maintenant que le bon Dieu vous bénisse, et au revoir, père Richard.

*
* *

Il n'y a rien au monde dont on semble faire moins de cas que du temps, et cependant rien ne s'écoule plus vite.

Au bout d'un an et un jour, le diable qui n'avait point oublié la femme du cordonnier, s'en vint tout droit chez Richard.

Tiens, pensa le bonhomme en le voyant, voilà un visage nouveau.

— Qui es-tu?..... demanda-t-il d'un ton un peu brusque au visiteur qui arpentait, sans façon, la chambre de long en large, comme s'il fût devenu tout d'un coup maître de la maison.

— Je suis le diable, répondit celui-ci, sans cesser sa promenade.

— Et que viens-tu faire ?.....

— Je viens quérir ta femme.

— Oh ! tu viens quérir ma femme ; prends-là..... tu me rends un fameux service, va !...Elle est couchée pour le moment ; elle n'en peut plus, la malheureuse !..... Depuis un an, elle n'a pas été à jeun une pauvre petite heure,..... mais assieds-toi donc un instant.

Le diable, sans se faire prier, s'assit sur le banc dont j'ai parlé.

Dès qu'il fut assis comme il faut, Richard dit au diable :

Tiens,..... voilà ma femme qui tousse, elle ne tardera pas à se lever, va donc la prendre.....

Mais le diable eut beau faire des efforts inouïs pour se remettre debout, il eut beau se démener et te démèneras-tu, comme s'il eut été au fond d'un bénitier, il demeurait cloué sur le banc.

Richard, en voyant les contorsions et les affreuses grimaces du maudit, riait dans sa barbe, tandis que sa femme tenant la porte de sa chambre entre-baillée, criait à son mari d'une voix éraillée et pleine de larmes :

— Tiens-le bien, Richard ! tiens-le bien, mon homme ! tiens le comme il faut..... ne le lâche pas, mon cher petit mari !..... Je t'assure que je ne boirai plus.

Richard tint le diable assis de la sorte pendant neuf jours.

Au bout de ce temps, le malheureux s'était tellement secoué qu'il n'avait plus de fesses.

Vaincu par la douleur, il dit à Richard :

— Ecoute, si tu veux me lâcher, je te laisserai encore ta femme pour un an et un jour.

— C'est bien, dit Richard, lève-toi. Bon voyage et au plaisir de ne plus te revoir.

*
* *

Il faut savoir, chers lecteurs, que ce diable qui avait acheté l'âme de la Richard avait deux frères. Ses deux frères et lui faisaient trois : trois frères ou trois diables, comme vous voudrez.

Dès qu'il revint en enfer, tout en boitant, tant il souffrait à l'endroit que vous savez, ses deux frères n'eurent rien de plus pressé que de lui demander ce qu'il avait fait pendant cette longue absence.

— Ce que j'ai fait,..... répondit piteusement le diable, depuis que je suis parti, j'ai demeuré assis sur un banc, et il se mit à raconter, de point en point, sa pitoyable tournée.

— Ce n'est rien, petit frère, dit alors l'un des deux diables, va te faire soigner. Il ne manque pas de médecins chez-nous. La prochaine fois, ce sera moi qui irai chercher la Richard, et foi de bon diable ! je te garantis bien qu'elle ne m'échappera pas.

*
* *

Au bout d'un an et un jour, voilà donc le diable qui avait ainsi parlé qui se présente chez le cordonnier. Notez bien, lecteurs, que sa femme buvait de plus belle, car, comme dit le proverbe : « qui a bu, boira. » Il y aurait eu, d'ailleurs, grandement à s'étonner qu'elle fût devenue tempérante. Est-ce qu'on peut pratiquer la tempérance quand on a le diable dans le corps ?

— Tiens, voilà encore un visage nouveau, dit Richard en voyant le diable qui se tenait debout d'un air de défiance.

— Qui es-tu ? demanda le cordonnier.

— Je suis le diable.

— Que veux-tu ?

— Je viens quérir ta femme ?.....

— Je t'en serai bien reconnaissant, ce sera un bon débarras..... mais assieds-toi donc un peu, tu m'as l'air fatigué.

— M'asseoir !..... Hé ! Hé !..... pas si fou, mon frère n'est pas encore guéri.....

— Tu ne veux pas t'asseoir, tant pis,..... reste debout comme un cheval.

En disant ces mots, le père Richard alla décrocher

son violon, se l'ajusta délicatement sous le menton et prit son archet de la main droite.

Le diable le regardait faire sans souffler mot, immobile et raide comme un piquet.

Allons, pensait le cordonnier, en examinant son étrange vis-à-vis sous cape, tu ne veux pas t'asseoir, tu ne veux pas marcher,.....Eh bien ! tu danseras, maudit ! et je te promets que tu sauteras comme tu n'as pas encore sauté de ta vie.

Et Richard hasarda une note sur son violon.

Aussitôt le diable leva la jambe, la pointe de son pied gauche tournée en dedans.

Puis vint une seconde note, et le diable fit un pas en cadence.

Puis le cordonnier attaqua résolûment un air animé, et le diable se mit à danser, à tourner, et à voltiger, se livrant à une polka désordonnée, furieuse,—car il est bon de noter, en passant, que la polka est une des danses favorites du diable.

Richard le fit sauter de la sorte pendant douze jours.

Le douzième jour, sur le soir, comme le soleil allait se coucher, le pauvre diable était tellement échauffé qu'il en avait le poil rouge. Les yeux lui sortaient de la tête, et sa langue était sèche comme un charbon.

— Arrête, Richard ! s'écriait-il de temps à autre, d'une voix étouffée, arrête !..... Je suis éreinté.....

Mais Richard jouait de plus belle, et le diable valsait malgré lui.

A la fin, n'en pouvant plus, le diable dit à Richard :

— Si tu veux ne plus jouer, je te laisserai encore ta femme un an et un jour.

— C'est bien, dit le cordonnier, et il raccrocha son violon, tandis que le diable, hors d'haleine, s'essuyait les babines.

*
* *

Quand il s'en revint vers ses frères, du plus loin que ceux-ci l'aperçurent, celui qui avait mal aux fesses se mit à crier de toutes ses forces :

— Je gage que tu t'es assis, hein ?.....

— Pas du tout.....

— Mais qu'as-tu fait alors pendant douze jours ? dit l'aîné.

— Ne m'en parlez pas; voilà douze jours que je danse !.....ce Richard là est un diable d'homme.

Ouaiche !.....vous êtes deux poules mouillées, s'écria alors le plus vieux en faisant un geste de mépris; la prochaine fois ce sera moi qui irai quérir la Richard, et nous verrons si un méchant cordonnier me fera la loi.

*
* *

Au bout d'un an et un jour, l'aîné des diables arrive à son tour chez le cordonnier.

— Tiens.....encore un visage nouveau, fit Richard ; qui es-tu ?

— Je suis le diable.

— Que veux-tu ?

— Je viens quérir ta femme.

— J'en suis bien fier, elle est allée boire dans le fort ; tout à l'heure quand elle rentrera, tu n'auras que la peine de l'emmener. Mais assieds-toi donc un instant.

— Non, je ne m'asseois pas.

— Aimes-tu la musique ? Veux-tu que je te joue un petit air de violon ?.....

— Je te le défends bien. Va me chercher ta femme, c'est tout ce que je te demande.

— Un instant, dit Richard en prenant le sac que

vous connaissez, je vous l'apporterai dans cette poche si vous voulez bien me faire un plaisir.

— Quoi ! quel plaisir ?.....fit le diable.

— Eh bien ! reprit Richard, on dit que le diable est fin ?...

— Et puis ?

— On dit qu'il peut se métamorphoser comme il veut,.....et quand il veut ?.....

— Ça, c'est vrai, affirma le diable en se rengorgeant.

— Moi, je n'en crois rien, continua Richard, et je serais curieux de le voir.

— Métamorphose-toi donc un peu en quelque chose ?...

— En lion ?...

— Non.....tu pourrais m'étrangler : change-toi en petit animal afin que je puisse te caresser ; fais-toi rat, par exemple ?

— Tiens, regarde bien, m'y voici .....le diable s'était déguisé en rat ; mais en un clin d'œil, Richard l'empoigne, le jette dans son sac qu'il lie comme il faut, se le met sur le dos et passe la porte.

Ainsi équipé il va tout droit chez le forgeron.

— As-tu de l'ouvrage, compère ?

— Non.

— Et ton apprenti en a-t-il ?

— Non.

Ça " s'adonne " bien, je vous en apporte pour une quinzaine, dit Richard, en déposant son sac sur l'enclume dans lequel le diable gigotait de son mieux. Vous allez prendre tous les deux vos marteaux les plus lourds et vous me battrez ce sac jusqu'à ce qu'il soit aussi aplati qu'une feuille de papier. Surtout tapez dur.

Voilà donc le forgeron et son apprenti qui se mettent en face l'un de l'autre, à battre sur l'enclume, de toutes leurs forces.

Bim ! bam ! boum ! le diable en sautait, et les marteaux faisaient du feu.

Les deux hommes martelèrent de la sorte pendant quinze jours.

Sur la fin du quinzième jour, à la nuit tombante, le diable qui avait tous les os rompus dit à Richard :

— Si tu veux me lâcher, je t'abandonne tous mes droits sur ta femme. Si elle est damnée, nous l'aurons toujours ; si elle fait son salut, tant mieux pour elle.

—Ça me va, répondit Richard en ouvrant le sac, et le diable disparut comme un feu follet.

*
* *

Quelque temps après, il arriva que la femme de Richard mourut.

Comme elle avait vécu en ivrognesse et qu'elle était morte ivrognesse, aussitôt qu'elle arriva à la porte du paradis, elle dut faire demi-tour, et tomba en enfer où les diables la chauffèrent comme il faut.

Quand Richard mourut à son tour, il alla cogner à la porte du paradis.

St. Pierre voyant arriver le cordonnier, lui dit :

— N'es-tu pas Richard ?

— Oui.

— N'est-ce pas toi qui avais une femme qui buvait tout ton gagne ?

— Oui.

— Te rappelles-tu ce mendiant qui t'accorda trois souhaits à ton choix ?...

— Je m'en souviens comme si c'était arrivé hier, quoiqu'il ait coulé bien de l'eau dans le St. Laurent depuis ce temps-là.

— Eh bien ! continua St. Pierre, ce mendiant c'était moi, et puisque tu n'as pas eu le bon esprit de souhaiter le paradis, va te promener en enfer.

— Comme il vous plaira, dit le cordonnier en tirant sa révérence.

Arrivé à la porte de l'enfer, Richard cogna.

— Qui est là ?.....

— C'est Richard.

— Richard le cordonnier !.....exclamèrent les diables qui faisaient chauffer sa femme à blanc.

— Oui,..... Richard le cordonnier.....

— As-tu ton banc ? demanda le premier diable.

— As-tu ton violon ?..... As-tu ton sac ?..... demandèrent les deux autres.

— Oui, j'ai mon sac, mon violon et mon banc répondit Richard d'une grosse voix.

— Va-t-en alors, maudit ! va-t-en !..... hurlèrent les trois diables, et Richard reprit la route du paradis.

Mais St. Pierre qui voulait apparemment éprouver le cordonnier ne le reçut pas davantage, et Richard s'en retourna cogner à la porte de l'enfer.

— Qui cogne-la ! demandèrent les diables.

— C'est Richard.

— On ne te veut pas..... va-t-en !.....

— Que vous me vouliez ou que vous ne me vouliez pas, cria Richard, vous allez toujours m'ouvrir la porte. Croyez-vous que j'aie l'envie de passer l'éternité dans le chemin ? Ouvrez !.....vous dis-je, et tout de suite, ou j'enfonce la boutique, et je mets l'un de vous sur mon banc, je fais danser l'autre, et je martelle le troisième dans mon sac jusqu'à la fin des siècles.

Les trois diables qui connaissaient Richard ouvrirent alors le guichet et se mirent à parlementer.

— Que veux-tu pour nous laisser tranquilles ? dirent-ils ensemble au cordonnier.

— Je veux l'âme de ma femme, répondit Richard.

— L'âme de ta femme ?..... Tu ne l'auras pas ; elle est morte ivrogresse ; toute sa vie elle nous a appartenu et elle nous appartiendra de toute éternité. Il n'y a pas plus de pardon au Ciel qu'en Enfer pour les ivrognes. Nous allons te donner en échange cent âmes. Ouvre ton sac : tiens, voici les âmes d'une douzaine de marchands qui ont vendu à *faux poids*.

— Merci, fit Richard en secouant son sac pour faire descendre jusqu'au fond ces douze âmes.

— Voici maintenant les âmes de deux douzaines d'avocats et de médecins qui ont tué leurs malades et mangé les veuves et les orphelins par dessus le marché. Voici une brassée d'âmes qui ont appartenu à des usuriers et à des gens morts sans payer leurs dettes, combien y en a-t-il ?

— Trente, dit Richard. Ça m'en fait soixante-et-cinq. Donnez-en encore.

— Attrappe celles-ci, firent les diables en jetant dans le sac une autre douzaine. Ce sont les âmes de douze aubergistes licenciés. Combien t'en manque-t-il pour un cent ?

— Vingt-trois, reprit Richard.

— Eh bien ! voici ton compte, grommelèrent les diables en amenant une nouvelle fournée. Ce sont les âmes de vingt-trois charretiers qui avaient toujours leurs poches pleines de « *sacres*, » va-t-en !..... et ne reviens plus.

— Maintenant il me faut l'âme de ma femme, insista Richard.

— On te l'a dit, tu ne l'auras pas.

— Ah ! vous ne voulez pas me la donner ?..... Eh bien ! vous allez la danser, comme de vrais diables que vous êtes ..... Et Richard fit mine de prendre son violon.

— Arrête ! ..... Richard ! ..... Arrête ! ..... crièrent ensemble les trois diables ; la voilà, ta femme !..... la voilà ! .....

Et Richard se jetant le sac sur l'épaule, décampa comme s'il eut eu tout l'enfer à ses trousses.

Arrivé à la porte du paradis qui se trouvait entr'ouverte, Richard ne se donna pas la peine de parler au portier. D'un bond il se précipita dans l'intérieur du paradis où il fit une culbute avec sa charge.

Si nous vivons bien, chers et bons lecteurs, nous aurons un jour l'avantage et le bonheur de faire connaissance là-haut avec le brave Richard, et j'ai l'intime conviction qu'il vous garantira de point en point l'exactitude de cette étonnante et véridique histoire que j'aurais voulu pouvoir vous raconter mieux, et surtout avec ces gestes inimitables dont mon ami Blanchard semble avoir seul le secret.

IV

LES DEUX VOISINS

IV

LES DEUX VOISINS

Crains la sotte économie comme la sotte dépense.

* * *

L'économie est utile au riche et nécessaire au pauvre.

* * *

. Il y avait une fois, à proximité d'une ville que je ne crois pas nécessaire de nommer, deux braves pères de famille qui étaient proches voisins. Quand je dis proches voisins, cela ne signifie pas précisément qu'ils demeuraient porte à porte ; non, leurs perrons respectifs étaient séparés par une distance d'au moins deux longs arpents sur lesquels poussaient toutes espèces d'arbres et de légumes,—séparation précieuse que l'on rencontre très rarement à la ville, et qu'il serait cependant si désirable d'y rencontrer, dans l'intérêt de la santé, de la paix, de l'harmonie, des bonnes mœurs. Car Dieu sait combien, dans nos grands centres, le rap-

prochement excessif des maisons qui tendent de plus en plus à s'accaparer mutuellement l'air et le soleil,—ce qui permet parfois presqu'à tout un quartier de faire la "causette" sans quitter sa fenêtre ou sa galerie,—Dieu sait combien ce rapprochement engendre de petites et de grosses médisances, de laids et méchants petits cancans, de vilaines querelles, et partant des proçaillons, des procès, de grosses inimitiés qui finiraient par se transmettre de génération en génération et rappeler celles des Guelfes des Gibelins, s'il n'y avait pas fort heureusement dans le cours de l'année deux époques que l'on observe à l'instar des plus grandes fêtes, auxquelles il est permis de déménager ses meubles et ses rancunes.

Mais il est temps de revenir à nos moutons, ou plutôt à nos deux voisins, à nos deux braves pères de famille avec lesquels nous allons lier connaissance, en commençant par dire un mot de leurs maisons.

Celui que demeurait le plus près de la ville, et que nous appelerons le voisin Pierre, s'était fait bâtir, dès son entrée en ménage, une grand maison de pierre à trois étages, quelque chose de bien régulier, bien aligné et bien froid, parlant à l'œil par la symétrie et très-peu au cœur par l'ensemble ;—avec écurie, remise et autres dépendances. Du reste pas un arbuste, pas une fleur, pas même un brin d'herbe dans la cour assez spacieuse que l'on aurait pu transformer aisément en jardin.

Celui qui demeurait à deux arpents de là, et que nous appelerons le voisin Jean-Baptiste, occupait une de ces bonnes vieilles maisons comme savaient si bien en bâtir nos ancêtres. Il n'y avait rien de prétentieux dans cette demeure au toit moussu, beaucoup plus longue que haute et presqu'enfouie dans une véritable forêt d'arbustes odorants et de plantes grimpantes allant enrouler leurs bras capricieux jusqu'au sommet des

cheminées. On ne saurait se figurer de jardin mieux entretenu, plus champêtre et plus agréable que celui qui s'étendait devant la maison et la protégeait ainsi tout à la fois contre les ardeurs du soleil, le tapage et la poussière de la grande route.

A voir cette demeure rustique, l'ordre et l'admirable propreté qui régnaient à l'intérieur, et la culture savante des quelques arpents de terre qui étalaient, par derrière, les riches et splendides couleurs de leurs produits variés, on sentait tout de suite que les habitants de céans étaient d'heureuses gens, de ces gens privilégiés aimant le travail et la vie de famille où l'on respire une atmosphère si calme et si pure, et qui développe si largement tout ce que Dieu a mis de bon, de noble, et de vraiment grand dans le cœur humain.

C'était en effet une nature d'élite que celle du voisin Jean-Baptiste, ou plutôt c'était une famille d'élite la famille Jean-Baptiste. Quoiqu'il eut un revenu assez modique, ne dépassant guère deux cents louis, il trouvait encore moyen de mettre de côté, bon an mal an, la somme assez rondelette de deux cents piastres. Il est vrai de dire qu'il se trouvait admirablement secondé par Madame Jean-Baptiste, femme d'ordre et de ménage s'il en fût, qui s'entendait parfaitement à pratiquer les principes d'économie prêchés par monsieur son mari.

Suivant le voisin Jean-Baptiste, qui, assez semblable à Sancha Pança, aimait beaucoup le langage sentencieux :

Il faut toujours aimer ce que l'on a.

Contentement passe richesse.

C'est ce qu'il avait coutume de répéter toutes les fois qu'il se prenait à contempler sa table frugale et son modeste intérieur.

Voyait-il passer ses voisines en *full dress*, on l'entendait s'écrier :

Tout ce qui brille n'est pas or.

Le voisin Pierre venait-il à passer à son tour nonchalamment étendu dans une élégante voiture, traînée par un cheval fringant, il se permettait un affreux calembourg :

Pierre qui roule n'amasse pas mousse.

Quelqu'un lui reprochait-il amicalement de s'occuper des plus rudes travaux ; cette fois, le voisin Jean-Baptiste lâchait deux proverbes :

Tant vaut l'homme, tant vaut la terre.

Il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de sottes gens.

Quand il recevait le revenu de ses fermes, il disait invariablement : « Comme on fait son lit, on se couche, » et bien d'autres que nous passons, car il en avait la tête farcie, et s'efforçait de les mettre en pratique, jugeant fort à propos que si les proverbes sont la sagesse des nations, ils doivent devenir et ont parfaitement le droit de demeurer la règle de conduite d'un simple particulier.

Tel était le secret du bonheur et de la prospérité de ce cher voisin Jean-Baptiste.

Il n'en était pas tout-à-fait de même chez le voisin Pierre qui jouissait d'un revenu beaucoup plus considérable, car, si ma mémoire est fidèle, il avait au moins cinq cent livres sterling par an.

Il est vrai de dire que le voisin Pierre pratiquait l'inverse du voisin Jean-Baptiste.

*
* *

Avant d'aller plus loin, je m'aperçois que j'ai omis un point important dans cette très-véridique histoire.

Je me hâte de réparer cet oubli.

Par une coïncidence assez remarquable, les deux

voisins, mariés la même année, avaient tous deux le même nombre d'enfants, un garçon qui était l'aîné dans chaque famille et trois filles, soit quatre enfants à chacun.

Or donc, tandis que chez le voisin Jean-Baptiste, l'intérieur de la famille se gérait avec une précision toute mathématique et la plus stricte économie de temps et d'argent, le voisin Pierre—excellent homme d'ailleurs—se reposait sur sa femme de l'administration du ménage,—sa femme s'en reposait sur les servantes, et ces dernières ne se reposaient sur personne pour faire danser l'anse du panier et les écus à Monsieur.

Le résultat le plus clair de cette différente manière d'agir, c'est que chaque année, Jean-Baptiste arrondissait son capital de deux cents piastres, tandis que le voisin Pierre dépensait tout juste assez pour ne pas écorner le sien.

Aussi longtemps que les enfants ne grandirent pas trop, tout alla suffisamment bien chez le voisin Pierre qui, comme bien de bonnes natures de son espèce, se laissait aller à la dérive sans avoir l'énergie de lutter contre le courant. Madame, de temps à autre, donnait des dîners, de grandes soirées, et comme elle invitait beaucoup de monde, elle était aussi beaucoup invitée. Pendant que Monsieur et Madame faisaient bombance ailleurs, les servantes demeurées à la maison, ne se gênaient nullement pour faire bombance à leur tour, et l'anse du panier, du panier à Pierre, à ce pauvre Pierre, continuait à danser de plus belle.

Le voisin Pierre n'était pas cependant sans voir quelquefois le voisin Jean-Baptiste. Il aimait à l'entendre converser, et subissait petit à petit, sans même s'en douter, l'ascendant que les intelligences vraiment supérieures exercent toujours autour d'elles.

Un jour qu'il le regardait greffant des sauvageons

dans son verger,—Jean-Baptiste avait pour règle de conduite de ne rester jamais inoccupé, même en causant,—l'entretien vint à tomber sur l'économie, et Pierre lui avouait, en toute franchise, qu'il ne comprenait pas comment avec des moyens aussi limités et une famille toute aussi nombreuse que la sienne, il pouvait parvenir à mettre deux cents piastres de côté chaque année.

—Rien de plus aisé à comprendre, voisin, il ne s'agit pour cela que de règler son train de vie sur sa condition et savoir faire des dépenses utiles et à propos.

Dans les commencements de mon ménage, je dépensais plus qu'aujourd'hui. Il m'arrivait assez souvent de faire quelque partie de plaisir avec des amis ; de son côté, ma femme recevait quelquefois des invitations que nous étions obligés de rendre. Il nous fallait alors tout bousculer et faire un remue-ménage complet pour avoir le plaisir d'héberger, pendant une soirée, des étrangers le plus souvent railleurs, qui, en définitive, nous imposaient, par leur présence, des privations pendant un long mois pour rétablir l'équilibre dans les recettes et les dépenses.

Ma femme et moi nous nous aperçumes bientôt que nous faisions fausse-route, et la naissance de notre premier enfant coupa court aux soirées. Depuis lors nous restons chez nous, et à mesure que le cercle de la famille s'est agrandi, nous sommes demeurés convaincus que la compagnie la plus agréable pour des parents est celle de bons enfants. Nous y trouvons notre joie et eux la leur, sans compter que c'est bien plus économique, car pour rester chez soi, il n'est pas rigoureusement nécessaire d'acheter tous les mois des robes neuves, de la dentelle, des gants, qui sais-je enfin ! toutes choses qui coûtent fort cher et ne rapportent rien, absolument rien, sinon le compte du

marchand qui les a fournies et parfois le regret de les avoir achetées.

Ma femme et mes filles portent des robes d'indienne l'été, et des robes de laine pendant l'hiver. Comme ce ne sont pas des étoffes de prix, elles se passent de couturières et de modistes.

Mon fils et moi nous nous contentons fort bien du drap du pays, d'autant plus que c'est encore ma femme et ses filles qui taillent, assemblent et cousent nos pantalons, nos vestes et nos habits, ce qui ne fait que relever leur prix à nos yeux.

L'an dernier nous étions encore obligés de garder deux servantes. Cette année que nos filles se font grandettes, nous en avons renvoyé une, et l'ouvrage n'en a pas souffert ; loin de là, ma femme a si bien distribué à chacun sa tâche, tout est si réglé et se fait si bien à son heure que ça marche comme sur des roulettes. Je puis vous assurer, voisin, que l'on ne perd pas grand temps ici à chercher les clefs ou les ciseaux. C'est incroyable toute la besogne qui peut se faire ainsi entre deux nuits quand chacun a à cœur de faire la sienne de son mieux, sans compter que ça accoutume de bonne heure ces chères enfants à tous les travaux du ménage. Le soir, pour se récréer, leur frère à qui j'ai fait donner un bon maître de musique et de danse, leur enseigne la danse et la musique, ce qui ménage ma bourse, pare à beaucoup d'inconvénients et ne les empêche pas de jouer déjà fort passablement quelques-uns de nos airs nationaux et de danser avec beaucoup de grâce. Nous trouvons encore le temps, pendant la soirée, de faire une lecture instructive, à tour de rôle ; puis, au coup de neuf heures, la prière se dit en commun, et bonsoir jusqu'au lendemain, au premier chant des oiseaux.

Jean-Baptiste a cent fois raison, pensa le voisin

Pierre, décidément, il faut que j'en parle à ma femme.

Et le voisin Pierre s'en alla de ce pas raconter à son épouse tout ce que venait de lui dire le voisin Jean-Baptiste, avec une éloquence qu'il ne se connaissait pas encore.

Mais si convaincu et si éloquent que fût son plaidoyer, il ne parvint à gagner qu'un point. Le reste ne valait guère la peine qu'on s'en occupât sérieusement.

Madame consentit à diminuer le nombre de ses grands dîners et admit qu'il n'était pas d'une nécessité absolue d'aller si souvent en soirée.

*
* *

Le voisin Pierre fit des économies pendant trois mois. Au bout de ce temps arrivèrent les marchandises du printemps et les vitrines des marchands à la mode commencèrent à se garnir de ces étoffes précieuses, de ces rubans, de ces fleurs, de ces mille oripeaux— éternelle tentation des filles d'Eve.

L'habitude est une seconde nature, et le poète qui a dit : « Chassez le naturel, il revient au galop, » a mille fois raison.

Qu'il nous suffise de citer madame Pierre qui acheta quelques douzaines d'aunes de soies et de rubans sans oublier les accessoires. Et qui donc la blâmerait cette bonne dame ? N'était-ce pas là un dédommagement qui lui était dû très-légitimement pour les trois mois d'économie que l'on venait de faire ? Et puis d'ailleurs sa fille aînée ne venait-elle pas d'accomplir sa dix-septième année, et la suivante avait quinze ans révolus. L'heure n'avait-elle pas sonné pour les produire dans les concerts, les bals, les soirées ?

Le voisin Pierre eut beau vouloir tenir serrés les cordons de la bourse, il fallut les délier, la vider et commencer à écorner le capital, car le fils aîné, pour achever ses études, coûtait énormément, et malgré la plus stricte économie, à mesure que les filles prenaient de l'âge, il se faisait tous les mois de nouvelles réquisitions de robes neuves, de chapeaux neufs, de dentelles, de fleurs, etc.

Bref, le voisin Pierre ne sachant plus à quel Saint se vouer, alla revoir le voisin Jean-Baptiste, et le trouva au bout de son champ très activement occupé à surveiller quelques hommes qui plantaient les poteaux d'une clôture neuve.

Bonjour, voisin, dit Pierre, et que faites-vous là ?..... seriez vous devenu arpenteur que vous alignez ainsi des piquets à perte de vue ?

Pardon, monsieur Pierre, fit le voisin Jean-Baptiste, tout en fermant l'œil gauche et dirigeant l'œil droit sur la filée de ses poteaux ; pardon, mais j'ai acheté, cette semaine, toute le terrain que vous voyez jusque là-bas, et je tiens à le mettre tout de suite en culture. C'est une dépense utile celle là, et qui ne pourra qu'accroître mon capital, ainsi que le bien-être présent et futur de mes enfants.

Voilà le temps qui arrive où j'aurai besoin d'argent, de beaucoup d'argent. Mon fils achève ses études cette année. L'an prochain je veux qu'il apprenne un métier. Après son apprentissage il ira faire un tour de France et d'Angleterre pour se perfectionner. Ça fait qu'il aura deux cordes à son arc, et si son éducation lui fait défaut, au moins pourra-t-il vivre honorablement du travail de ses mains, sans être à charge à qui que ce soit. Quand il aura atteint sa vingt-deuxième année, il nous reviendra homme fait dans toute la force du terme. Il aura comme on dit, « mangé de la vache »

enragée.» C'est la meilleure *école* que je *sache* pour un jeune homme de cœur. Il embrassera ensuite la carrière qu'il aimera de préférence, ce n'est pas moi qui voudrais le contrecarrer dans ses goûts, car je suis convaincu qu'il choisira celle qui lui ira le mieux et qu'il deviendra un citoyen aussi honnête qu'utile, et un bon père de famille.

Quant à mes filles, j'ai encore devant moi du temps et je n'en suis point en peine, car une fille honnête, sage, rangée, trouve toujours à s'établir. Les miennes, il est vrai, n'ont pas reçu une brillante éducation, jamais, au grand jamais, elles n'ont lu de roman, ni mis le pied dans un théâtre ; jamais non plus, elles n'ont fréquenté une société d'un rang plus élevé que le nôtre, mais elles ont appris, depuis longtemps, à aimer la maison et le travail, leurs habitudes sont toutes sédentaires et leur tenue est modeste. Quand une jeune fille ne sait pas d'avance si elle sera toujours grande dame, il est prudent de ne pas l'élever dans la soie et dans la ouate comme une poupée.

A voir la façon dont certaines gens élèvent aujourd'hui les leurs, on dirait vraiment qu'on n'a plus en vue que d'en faire des fiancées, qu'elles n'auront jamais à remplir les devoirs austères de l'épouse, que leur unique occupation sera de *pianoter* du matin au soir, de roucouler des romances et de courir d'une soirée à l'autre. Est-ce que l'honnête homme qui désire une femme selon son cœur n'ira pas la chercher au milieu d'une famille simple et honnête, plutôt que sur le parquet glissant d'une salle de bal, et s'il se décide à épouser une jeune fille sans fortune, ne laissera-t-il pas de côté celle dont l'apparence lui annoncera la prodigalité et le gaspillage, pour prendre une femme qui sache ménager, conserver et accroître le peu qu'il possède ?

Ces paroles, débitées avec énergie et conviction, frappèrent tellement le voisin Pierre qu'il planta là le voisin Jean-Baptiste au milieu de ses poteaux et ne fit qu'un bond jusqu'à chez lui, bien décidé à ne pas omettre devant sa femme une seule des paroles qu'il venait d'entendre et qui résonnaient encore à ses oreilles comme autant de reproches pour le présent et de menaces pour l'avenir.

Il fallait d'ailleurs frapper un grand coup. Le voisin Pierre ne pouvait se dissimuler plus longtemps que l'on mangeait les revenus et le capital, et que du train d'enfer dont on allait, on courait, à toute vitesse, vers une ruine certaine.

— Madame ! dit-il en arrivant tout essoufflé dans la salle à manger où toute la famille se trouvait réunie pour le déjeûner, madame, le jeune Jean-Baptiste finit sa philosophie cette année et va apprendre immédiatement après un métier. Son père vient de me dire qu'il est bon, dans ces temps difficiles, qu'un jeune homme ait plus d'une corde à son arc.

Pierre finit aussi sa philosophie cette année, je crois que ce serait une excellente idée de le mettre aussi en apprentissage.

— Grand Dieu ! mon mari devient fou, s'écria Madame Pierre, en se jetant à la renverse dans son fauteuil et tenant les yeux fixés vers le plafond comme pour prendre le Ciel à témoin de l'infamie qu'on venait de lui proposer. Vouloir faire un ouvrier de *mon* fils, quelle honte !.....Est-ce que *mon enfant* a étudié à fond le latin et le grec pour aller s'enterrer dans un atelier ? Non, non, mille fois non, il faut qu'il devienne avocat, il faut qu'il brille au barreau et qu'il fasse un grand mariage. Quel est le riche assez ignare, assez stupide, qui irait donner sa fille en mariage à un pauvre diable d'artisan ?

— Papa, vous n'êtes pas sérieux, dit alors le jeune Pierre en lançant à la tête paternelle quatre mots latins tirés de St. Thomas d'Aquin : *timeo hominem unius libri*, ça signifie qu'il ne faut apprendre qu'une chose et l'apprendre bien.

— Qui trop embrasse mal étreint, hasarda la fille aînée.

— Ah ! ah ! continua madame Pierre, ce gros laid t'a dit qu'il était bon qu'un jeune homme eût plusieurs cordes à son arc, eh bien ! tu pourras lui répondre par un autre proverbe : trente-six métiers, trente-six misères, et tu ne lui feras pas mes compliments.

Le voisin Pierre courba d'abord la tête sous cette triple condamnation, mais reprenant bientôt courage :

— Madame, continua-t-il, le voisin Jean-Baptiste est peut être un gros laid,—ce que dans tous les cas je n'oserais affirmer sous serment,—mais ce que je puis assurer, c'est que c'est un homme d'un bon sens à toute épreuve, qui a le talent d'arrondir son capital, tandis que le nôtre fond à vue d'œil. Je croirais même que les dépenses que nous faisons pour nos filles sont exagérées et ridicules. Il m'a dit.....

— Assez, Monsieur, ou je vais croire que vous vous laissez conduire par ce vieux ladre, ce vilain marabout dont les filles ont l'air de vraies servantes. Ça travaille du balai, ça s'échine à coudre, je crois même que ça fait la cuisine. Fi ! quelle horreur.....Sans doute elles n'ont guères besoin d'être bien belles pour trouver à s'établir. Il y aura toujours quelque pauvre diable qui viendra les déterrer dans leur tannière pour la dot qu'elles doivent recevoir. Mais sont-ce là des partis pour des demoiselles aussi accomplies que les nôtres ? A la vérité, nous sommes plus gênés que votre M. Jean-Baptiste, mais au moins nous vivons bien, nous ne nous refusons rien pas plus qu'à nos filles, et le jour approche

où nous serons amplement récompensés de nos sacrifices lorsque nous les entendrons appeler Madame la Baronne par-ci, Madame l'Ambassadrice par-là.

Que répondre à une pareille sortie ? Le mal avait jeté de trop profondes racines pour que l'on pût espérer d'y remédier. Le voisin Pierre courba de nouveau la tête et ne dit plus mot.

*
* *

Cinq ans se sont écoulés pendant lesquels les trois filles du voisin Jean-Baptiste se mariaient l'une après l'autre, on ne peut mieux.

Son fils aîné revenu d'Europe s'est marié à son tour et exploite la terre paternelle qu'il arrondira à coup sûr.

Quant à l'heureux père, depuis l'établissement de ses enfants, il a complètement changé de manière de vivre. Il ne travaille plus et roule voiture pour aller de l'une à l'autre de ses filles. Partout où il va, on le choie, on le caresse, c'est à qui l'entourera de petits soins, et il a déjà le bonheur de faire sautiller sur ses genoux des petits-fils bien joufflus et de charmantes petites-filles.

Les baronnes en perspective et les ambassadrices futures sont encore filles toutes trois, et le seront probablement toujours. Pour avoir plû à tout le monde, elles ont fini par ne plaire à personne. Le jeune avocat qui devait faire un riche mariage, se sentant incapable d'aucun effort sérieux, sans talent et déclassé, a épousé la *Californie* où il végète sans doute misérablement, tandis que ses parents, après avoir vendu leur belle maison de pierre, s'imposent, dans une maison de pension, les plus rudes privations pour permettre à leurs filles de briller encore quelques temps dans les bals et d'y pêcher peut-être un mari.

V

PIERRICHE

V

PIERRICHE

Plus fait douceur que violence.

Il y avait une fois un habitant qui s'appelait Pierriche. Ce Pierriche était le frère cadet de ce fameux José le brocanteur, l'homme aux cinquante écus, dont j'ai déjà eu l'honneur de raconter les mémorables aventures.

Comme son aîné, le héros de cette véridique histoire avait bon cœur, bon pied, bon œil ; mais comme lui aussi il se trouvait

Court d'esprit, par malheur, car d'aucune façon
Il n'aurait, comme on dit, pu découvrir la poudre,
Bien plus, ce n'eut été très facile à résoudre,
Quand Pierriche, en son champ, menait paître les bœufs,
Quel était le plus bœuf d'entre eux.

Grâce à ses malencontreuses spéculations, José le brocanteur avait été contraint de demeurer éternellement célibataire ; Pierriche, au contraire, qui n'avait aucunement le génie du commerce, avait rencontré de bonne heure un cœur qui répondit au sien, et après une cour assidue de cinq ans, neuf mois et vingt-huit jours, il avait juré, au pied des autels, une inviolable fidélité à Marie Madelon, Madeleine ou Madelinette, car c'est ainsi qu'il appelait tour-à-tour sa chère femme, suivant que le baromètre de son humeur était au beau fixe, au variable ou à l'orage.

Ces époux champêtres avaient choisi, pour résidence, une chaumière perchée sur une butte, espèce de nid rustique presqu'enfoui sous le feuillage épais d'arbres de toute venue qui se miraient dans l'onde transparente d'une petite rivière bien capricieuse coulant tout exprès au pied de la butte pour désaltérer Pierriche et Madelon et ses enfants, car j'ai oublié de dire que Pierriche était père de famille.

A l'époque où commence cette histoire, il avait quatre enfants—dont un au berceau,—ce cher Pierriche ;—plus une vache qui lui donnait du lait, du beurre et un veau chaque printemps, plus une paire de bœufs pour labourer son champ, un goret en bas âge, et enfin,—puisqu'un historien fidèle ne doit omettre aucun détail,—deux oies et un jars, et quelques volailles.

C'était une singulière pâte d'homme que Pierriche. Quelqu'un qui ne l'aurait pas vu à son foyer domestique aurait juré qu'il était la crême des maris présents, passés et futurs. Sous sa rude et grossière enveloppe il avait, en effet, tant de tendresses pour ses enfants ; il disait si souvent, à qui voulait l'entendre, que sa Madelinette était la perle des femmes ; tous les dimanches et jours de fête il faisait si allègrement, par n'importe quel temps, deux grandes lieues pour se rendre

à l'église la plus voisine, n'oubliant pas de se confesser au moins quatre fois l'an, de donner à son tour, sans se faire tirer l'oreille, le pain bénit et de payer scrupuleusement et exactement sa dîme ; en un mot, il paraissait si bien s'acquitter de tous ses devoirs, que Pierriche, tout pauvre qu'il fût, était reputé le plus heureux mortel du canton et de bien loin.

Mais hélas ! trois fois hélas ! toute cette félicité n'était qu'extérieure, et le proverbe qui dit : « Il ne faut pas trop juger sur les apparences, » a mille fois raison ; Pierriche, le bon Pierriche, l'excellent Pierriche, le modèle du canton et de bien loin, avait un défaut, un gros défaut, un des plus affreux défauts qui puissent obscurcir le ciel conjugal : Pierriche était grognon, et son humeur grognonne le rendait naturellement querelleur et tracassier.

Dans les mauvais jours d'automne,—alors que les chemins sont boueux, défoncés, pleins d'ornières et de cahots,—Pierriche avait-il le malheur de rentrer chez lui, mouillé jusqu'aux os et éreinté, car dans les endroits les plus mauvais ça ne coûtait pas le moins du monde à ce brave Pierriche de s'atteler à sa lourde charrette et de donner un aussi vigoureux coup de collier qu'aucun de ses bœufs ;—eh bien ! notre héros avait à peine mené ses animaux à l'étable et débarrassé ses épaules humides de son lourd capot d'étoffe du pays qu'il répondait en grognant, en grommelant à Madelon qui lui faisait d'affectueux reproches sur le peu de soin qu'il prenait de sa santé :

— Oui ! oui ! tu l'as dit ; j'aurais dû laisser ma charge et mes bœufs dans les cahots, hein ! Madelon ?... Apparemment tu aurais été les en retirer, toi ?..... tiens, tiens, ne dis plus rien, ça te va mieux, bien mieux ?..... Ouaiche ! les femmes !..... Si c'est bon à quelque chose, ça n'est pas bon à grand'chose ! Un

homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles dans une journée.

L'hiver, quand les jours sont si courts et les tempêtes de neige parfois si redoutables au loin, Pierriche venait-il à s'attarder à bûcher dans le bois, Madelon comptait les minutes avec inquiétude ; à chaque instant elle allait interroger le chemin, prêtant l'oreille au moindre bruit qui annonçât l'arrivée du retardataire, et si l'époux la surprenait ainsi, au lieu de lui savoir gré de ce témoignage de tendresse, il reprenait de sa voix la plus grognonne :

— Tiens ! Madelon, je gage bien que tu me croyais perdu ?..... Bientôt, pour te faire plaisir, il faudra sans doute que je laisse les arbres se bûcher et les souches s'arracher tout seuls : à moins que tu n'aies l'envie d'y aller toi-même. Ma bonne vérité, je crois que tu en ferais du propre..... Ah ! les femmes ! les femmes ! ne m'en parlez pas, un homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles dans une journée.

Bref, hiver comme été, printemps comme automne, Pierriche, le bon Pierriche, l'excellent Pierriche, le modèle du canton et de bien loin, chantait toujours la même gamme, rien que la même gamme, à propos de tout et à propos de rien.

Que voulez-vous, c'était passé chez lui à l'état de maladie chronique, de tic douloureux ; il ne pouvait plus vivre sans grogner, et il grognait d'autant plus que Madelon, cette pauvre chère Madelon, ne répondait à ses rebuffades que par des larmes dévorées en silence et une patience angélique.

*
* *

Il y avait déjà environ huit ans que Pierriche, devenu son propre bourreau, tirait continuellement à

boulets rouges sur son bonheur conjugal, lorsqu'un beau soir ou plutôt un vilain soir qu'il était revenu plus maussade et plus bourru que de coutume, il se mit à dire et à redire, répéter et répéteras-tu son éternelle complainte :

— Si les femmes sont bonnes à quelque chose, assurément elles ne sont pas bonnes à grand'chose..... un homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles en une journée.

Cette fois Madelon n'y tint plus, on se serait lassée à moins. S'il est vrai que les airs les plus beaux finissent par fatiguer à force d'être joués, à plus forte raison une complainte aussi insipide, aussi fatigante et d'une telle ténacité devait-elle aboutir à une révolte.

Toutefois Madelon ne mit aucun emportement dans ses reproches :

— Pierriche, dit-elle d'une voix émue, mon bon Pierriche, il y aura demain huit ans que nous sommes mariés, et ce serait mal commencer la neuvième année que de continuer de la sorte. Est-ce cela que tu m'avais promis quand tu as juré devant le bon Dieu et devant Mr. le curé, d'être toujours bon pour moi ? Est-ce cela que tu me promettais quand j'étais fille et que tu venais me voir, tous les soirs, sur la brune ? Me disais-tu, dans ce temps-là, que les femmes ne sont pas bonnes à grand'chose ? Pourquoi donc m'as-tu prise alors, mon pauvre cher Pierriche ? Te rappelles-tu cette fois que tu m'avais apporté ces beaux souliers français que j'ai encore aujourd'hui ? alors tu n'étais pas un gros méchant bourru comme maintenant, et tu me disais de ta voix la plus douce : ma chère petite Madelinette, tes pieds sont trop jolis, trop délicats, pour être enfermés le dimanche dans des souliers de bœuf, mets ceux-ci pour l'amour de ton Pierriche, ce seront tes souliers de noces ; et nous ne nous sommes mariés que trois ans et demi après ! tu le sais bien.....

Oh ! dans ce temps-là tu m'aimais bien plus qu'aujourd'hui. Et cependant ai-je gaspillé ton butin ? N'est-ce pas moi qui ai filé, taillé et cousu ton capot et tes culottes de dimanches ? As-tu jamais acheté, dans le fort, une verge d'indienne pour les enfants ? N'est-ce pas moi qui ai habillé Pierrot, et notre petit Baptiste ? N'est-ce pas moi qui ai fait tous les habillements de notre pauvre, chère petite Josette ? Oh Pierriche ! Pierriche ! j'avais bien raison de dire tout-à-l'heure que tu n'aimes plus Madelon ?

Et Madelon essuya ses larmes avec le coin de son tablier.

— Ouaiche ! fit Pierriche qui commençait à s'émouvoir, car en définitive il se sentait coupable, tout cela ne veut rien dire ; un homme est un homme et une femme n'est qu'une femme..... et un homme fait dix fois plus de besogne dans sa journée qu'aucune créature dans tout le pays.

— Oui-dà ! reprit Madelon, et bien ! s'il est vrai qu'un homme fait dix fois plus de besogne qu'une créature, veux-tu faire mon ouvrage demain, Pierriche, et moi je ferai le tien ?

— Oh ! ah ! ah ! en voilà une bonne, exclama Pierriche, en riant de son plus gros rire, mais deviens-tu folle, Madelon ?

— Point du tout..... veux-tu, Pierriche, mon bon Pierriche ?

— Comme tu voudras, Madelon.

— Eh bien ! c'est fait..... à demain.

— Oui, oui, à demain Madelon, et tu verras si une créature peut faire dix fois plus de besogne qu'un homme.

*
* *

Le lendemain qui était le neuvième anniversaire de son mariage, Madelon prit le petit Baptiste d'une main, la faux de son mari de l'autre et partit pour le champ, précédée de Pierrot et de Josette.

Pierriche la regarda partir d'un air narquois, et tout en l'accompagnant jusqu'au perron il ne put s'empêcher de lui dire sous forme d'adieu,—tant il est vrai qu'on a beau vouloir chasser le naturel, il revient toujours au galop :—

— Oui, tu vas en faire de l'ouvrage ! ah ! les femmes ! les femmes ! Un homme fait dix fois plus de besogne qu'aucune d'elles en une journée.

Sitôt qu'au détour du chemin Pierriche eut vu disparaître sa petite famille,—car si bourru, si grognon qu'il fût, Pierriche, ce bon Pierriche, se serait fait couper en quatre pour sa femme et ses enfants ;—il rentra dans sa chaumière et demeura quelques moments indécis, en peine de ses bras vigoureux, ne sachant pas comment commencer cette besogne toute nouvelle pour son tempérament et ses habitudes.

Enfin, comme il fallait commencer par quelque chose, le bon Pierriche retroussa bravement ses manches de chemise, et se mit à ranger, le mieux qu'il pût, c'est-à-dire le plus gauchement possible, tout ce qu'il y avait à ranger ou à déranger dans son intérieur. Puis vint le tour du balai qu'il réussit à casser, car il le manœuvrait à tour de bras comme un fléau.

Sur ces entrefaites, l'enfant, le Benjamin de la famille, qui sommeillait dans son berceau, fit mine de se réveiller, et Pierriche—dans sa précipitation—jeta par la fenêtre, d'une manière si raide, le tronçon du balai qui lui était resté dans les mains, qu'il cassa la patte de son jars, ce qui ne l'empêcha pas de bercer le petit.

Tout en berçant, il lui vint à l'idée de faire du pain.

Pierriche monta dans son grenier, en descendit une

poche de farine qu'il vida dans la hûche, et se mit à pétrir la pâte avec fureur.

On était alors dans la canicule, et le soleil,—un beau soleil du mois de juillet—jetait par la porte ouverte des torrents de chaleur sur la hûche et Pierriche qui tournait et retournait sa pâte en geignant et suant à grosses gouttes.

Pierriche avait, dans sa cave, un petit tonneau de bière d'épinette, Pierriche avait chaud, Pierriche avait soif ; Pierriche pensa donc qu'il ne ferait pas mal d'aller se rafraîchir, et comme il mettait vite à exécution ses idées quand il lui en passait par la tête, Pierriche souleva la trappe de son plancher et se dirigea à tâtons vers la fameux tonneau.

Comme il se désaltérait largement avec cette légitime satisfaction d'un propriétaire qui boit de son propre crû, il entendit tout-à-coup, au-dessus de sa tête, un bruit formidable. Pierriche se précipita vers la trappe et d'un bond fut hors de la cave.

Horreur ! ô spectacle trois et quatre fois déchirant pour un père nourricier !.....Le goret en bas âge avait renversé la hûche et dévorait la pâte à pleines gueulées.

Ivre.....de fureur et ne sachant trop ce qu'il faisait, Pierriche, le bon Pierriche détacha au malheureux animal un coup de pied si vigoureusement appliqué, que le goret en bas âge pirouettant sur lui-même, s'abattit comme frappé de la foudre, ouvrit un œil mourant qu'il referma soudain, et ne bougea plus.

Adieux les doux reveillons de Noël ! adieu les fêtes du nouvel an et des Rois ! avec son dernier soupir, le goret emportait la douce perspective du boudin et des jambons.

Pierriche entrevit tout cela dans un éclair ; et pour comble d'infortune, il s'aperçut alors qu'il tenait à la main la cheville de bois qui bouchait son tonneau.

Adieu l'ambroisie champêtre ! adieu ce doux et agréable breuvage d'épinette que ses enfants aimaient tant !

Il était donc vrai que pendant qu'il assassinait traîtreusement son goret, l'épinette coulait à grands flots dans sa cave !.....

A cette effroyable pensée, le malheureux, l'infortuné Pierriche poussant des cris qui n'avaient plus rien d'humain, s'arracha une poignée de cheveux de désespoir.

Il se disposait à en arracher une autre, quand l'enfant, réveillé par ses cris, se mit fort à propos à pleurer de toutes ses forces.

A ces pleurs qui remuaient ses entrailles de père, Pierriche courut au berceau, enleva son enfant comme une plume et se mit à l'embrasser et à le faire sautiller sur ses genoux.

Puis, comme le petit Benjamin continuait à pleurer de plus belle, Pierriche—qui d'ailleurs avait besoin de s'étourdir,—tourna le dos à sa malheureuse victime étendue sur le plancher à côté de la pâte qui commençait à lever, et entonna d'une voix à ébranler une cathédrale :

C'est la cocote grise
Qui a pond dans l'église ;
Elle a pond un petit coco
Pour le petit Pierriche qui va faire do do,
Do diche, do do !....

Pierriche allait aborder d'une voix encore plus formidable le second couplet de cette chanson harmonieuse et essentiellement soporifique, lorsqu'en jetant un coup d'œil par la fenêtre de derrière qui donnait sur le potager, il aperçut sa vache dévorant à belles dents ses plus beaux choux.

Ah ! la gueuse ! ah l'écœurante ! s'écria Pierriche en

déposant à la hâte et bien doucement le petit dans son berceau, je crois bien, Dieu me pardonne, que le diable s'en mêle !.....et Pierriche se précipita hors de sa maison, la bouche pleine d'interjections et d'imprécations à l'adresse de sa vache :

Ohé ! Hue ! Dia ! la vilaine !.....Ourche la gourmande !.....

Mais la vache se souciait bien davantage de tondre les choux que d'écouter les invectives de son maître.

Le pauvre Pierriche n'osant plus donner de coup de pied, fit comme le brigand Cacus de mythologique mémoire ; il s'enroula autour des poignets l'extrémité de la queue de l'animal, et comme il avait une force herculéenne, bon gré mal gré il traîna la vache hors de son potager et replaça tant bien que mal la clôture qui en gardait l'entrée.

Tout cela avait pris du temps ; quand Pierriche essoufflé, à moitié rendu, rentra chez lui, les volailles, les deux oies et le jars boiteux se disputaient les restes de la pâte.

Evidemment tout conspirait contre ce pauvre Pierriche et le malheureux ne savait plus à quel Saint du paradis se vouer, ni que faire pour réparer autant que possible cette déplorable avalanche de désastres successifs.

Toujours est-il que Pierriche ne fit aucune cérémonie pour chasser, même brutalement, de son logis, les volailles, les deux oies et le jars boiteux ; et afin de prévenir leur retour, il ferma la porte avec rage.

Mais ici se présentait une autre difficulté ; la porte demeurant fermée, Pierriche perdait de vue sa vache qui paissait dans le sentier menant au bas de la butte, et rien ne lui prouvait suffisamment qu'elle ne retournerait pas rendre visite à ses choux.

Alors une idée lumineuse traversa l'esprit de Pier-

riche. Il prit la corde à linge longue de plusieurs brasses, adapta un nœud coulant à chaque extrémité et courut en placer un autour du cou de la vache. Puis, comme il ne pouvait tenir la porte ouverte, il fit passer la corde par une petite lucarne qui se trouvait au-dessus, la coula sur une des poutres qui soutenaient le plancher de haut et se plaça autour du corps l'autre nœud coulant.

De cette manière Pierriche devait se trouver averti des moindres changements de direction de sa bête.

Ces dispositions terminées, comme il s'en allait midi, Pierriche songea sérieusement aux préparatifs du dîner.

Mais hélas ! il était écrit sans doute que Pierriche ne pourrait pas même faire bouillir la marmite ; car à peine l'avait-il mise au feu que la vache dégringolant dans la rivière enleva Pierriche à six pieds du sol.

Le malheureux se sentant ainsi monter tout d'un coup avec la rapidité d'un décor de théâtre, n'eut que le temps de s'arc-bouter avec force à la poutre et demeura suspendu dans le vide, gigotant comme un possédé et criant avec désespoir :

A moi Madelon ! à moi Madelinette ! tandis que la vache, étranglée par le nœud coulant qui lui serrait l'encolure, se débattait dans l'eau heureusement peu profonde et menaçait de se noyer.

Ma foi, lecteurs, je ne sais trop ce qu'il serait advenu de Pierriche et de sa vache, si, par bonheur, au moment même de cette effroyable catastrophe, Madelon et ses enfants ne se fussent plus trouvés qu'à quelques arpents de la maison.

Elle avançait à grands pas, cette chère Madelon ; elle avait le pressentiment d'un désastre quelconque, et ses pressentiments furent confirmés quand elle aperçut son jars qui boitait et sa vache à l'eau.

— Ho ! Pierrot ! vite, mon vieux ! Jette toi à l'eau et cours haler la vache, cria Madelon en coupant la corde d'un coup de faux, ce qui permit à Pierriche de retomber d'aplomb sur ses pieds, et Madelon frémissante, inquiète, ouvrant au large la porte de sa demeure, tomba face à face de Pierriche encore étourdi de sa chute et de sa suspension forcée, et restant immobile, hébété, la bouche béante devant sa femme qui le regardait avec étonnement, tandis que les enfants surpris regardaient tour à tour leurs parents et que le petit Benjamin,—comme s'il eut eu conscience de la scène solennelle qui allait se passer,—observait dans son berceau un silence profond digne des plus grands éloges.

Enfin Pierriche revenu à lui et ne pouvant plus contenir les larmes qui l'étouffaient, se jeta en pleurant dans les bras de Madelon.

— Madelinette, ma chère Madelinette, lui cria-t-il à travers ses pleurs, je suis un brigand, un scélérat, un sans-cœur !

— Mais non, mon bon Pierriche.

— Mais oui !.....beuglait Pierriche, s'accusant de plus en plus à mesure que Madelon voulait le disculper ; je te le repète, je suis un sans-cœur ; je t'ai ruinée, ma pauvre Madelon.....J'ai tué le goret d'un coup de pied, nous n'avons plus de bière d'épinette.

— Tout cela n'est rien, mon cher Pierriche !

— Bien oui, tu le vois, je suis un bon à rien, j'ai gaspillé notre farine, et j'ai cassé la patte du jars.....Tu ne me pardonneras jamais tout cela.

— Eh ! bon Dieu, oui ! mon cher Pierriche, mon bon Pierriche, je te pardonne tout cela et je t'aime toujours autant que le premier jour de nos noces. Je t'assure que ce jour est le plus beau jour de ma vie !.....

— Ah ! Madelinette ! ma chère Madelinette, jamais je ne me pardonnerai de t'avoir fait souffrir comme je t'ai

fait souffrir. J'avais bien raison de le dire, tu es la perle des femmes.....et maintenant je répéterai dans tout le canton, et partout ailleurs, que si les hommes sont bons à quelque chose, ils ne sont pas bons à grand chose.....et qu'une femme,—une comme toi surtout, ma bonne Madelon,—fait dix fois plus de besogne qu'aucun homme dans tout le pays.

En disant ces derniers mots, Pierriche appliqua sur les joues de sa femme deux baisers rétentissants, le petit Baptiste alla embrasser Benjamin, et Jacquot embrassa Josette.

Ai-je besoin de le dire, chers lecteurs, dès ce jour Pierriche fut radicalement guéri de son humeur grognonne qui le rendait naturellement tracassier et querelleur, et d'un gros bourru qu'il était auparavant, il devint, grâce à sa chère Madelon, aussi doux, aussi tranquille, aussi pacifique que le plus doux des agneaux.

Il ne me reste plus qu'à tirer une conclusion morale de ce petit conte que vous avez eu la patience de lire. Cette conclusion morale, je l'emprunterai à la philosophie en répétant avec Lafontaine qui lui aussi était un profond philosophe, ce petit vers rempli de sagesse que je recommanderai tout particulièrement aux Dames, et qui pourra en même temps servir de titre à mon histoire :

PLUS FAIT DOUCEUR QUE VIOLENCE.

VI

JACQUOT LE «BUCHEUX»

VI

JACQUOT LE « BUCHEUX »

Il ne faut pas trop blâmer la faute d'autrui.

* * *

L'homme est ainsi fait ; il voit très bien un brin de paille dans l'œil de son frère, sans se douter de la poutre qui obscurcit ses propres regards.

* * *

N'est-ce pas, cher lecteur, que souvent dans le monde
On rencontre des gens qui vous disent : ah ! ah !
Si j'eusse été de vous, patati.... patata....
J'aurais bien fait ceci, j'aurais bien fait cela !....
De ces bailleurs d'avis la triste espèce abonde.
L'aviseur, bien souvent, ne ferait guère mieux,
Bien pis, peut-être, en fin de compte.
Je sais, sur ce sujet, un conte curieux
Et quoique le thème en soit vieux,
Cependant il mérite encore qu'on le conte.

Il était une fois,—permettez-moi ce mot
Assez d'usage, j'imagine,—
Un bûcheron nommé Jacquot.
Ce bûcheron avait sa femme Jacqueline.
Ainsi que le mari, la femme avait son lot.
C'était, comme chacun aisément le dévine,
Des enfants gros et gras, dont l'un au biberon :
Deux pour porter culotte et deux pour la jaquette.
L'héritier présomptif de notre bûcheron
S'appelait Jacquinet, la fille Jacquinette.
Si l'on m'accorde que j'omette
Les noms des autres héritiers
Nous passerons de suite à notre historiette.

Jacqueline à jaser s'amusait volontiers.
Ce défaut,—si pourtant c'est défaut qu'on le nomme—
Chez la femme est, je crois, plus commun que chez l'homme.
Un jour donc que Jacquot bûchait avec vigueur,
Jacqueline disait : pauvre époux ! quel malheur
Que la première femme ait cueilli cette pomme !
Elle avait bien besoin d'y toucher la sans-cœur !....

—Eh bon Dieu ! Jacqueline, à quoi bon blâmer Eve ?

—Tu prends ça doucement, mais moi, ça me soulève.
Penses-y donc un peu, Jacquot, quand je te dis
Qu'ils étaient tous les deux si bien en paradis.
Ma bonne vérité, si j'eusse eu cette chance
De n'avoir, pour ma part, d'autre mal à souffrir
Que de manger et boire, et puis de bien dormir,
Je n'aurais pas touché l'arbre de la science.
Non, Seigneur !....Je le dis et le dirai toujours....

—Tout ce que femme dit n'est pas pur évangile.

—Pauvre Jacquot ! tu prends les choses à rebours ;
Tiendrais-tu, par hasard, de ton vieux père Gile ?
Me faisait-il souffrir, ce vieux déplaisant-là !....
Il me semble le voir, avec sa tuque ronde,
Prenant malin plaisir à critiquer le monde ;
Si l'un disait ceci, vite, il disait cela.

— Laisse les morts en paix, cela vaut mieux, ma femme.

— Que le bon Dieu, Jacquot, prenne en sa garde l'âme
De ton vieux défunt père, et qu'il en soit ainsi ;
Je l'ai toujours aimé, tu le sais, Dieu merci !
Mais pourquoi croirais-tu que j'eusse fait tout comme
A fait Eve jadis ?....

— Eh ! bateau ! qui le croit ?
Et quand je le croirais, te dirais-je pourquoi ?
En voila des discours à propos d'une pomme !

— Il me semble, Jacquot, qu'on peut bien en parler.
Aurions-nous, aujourd'hui, tous deux à travailler,
Ainsi que des bêtes de somme,
Si cette folle d'Eve eût su mieux obéir ?

— Je le repète encor qui te dit le contraire ?
Mais puisque c'est ainsi, que pouvons-nous y faire,
Sinon travailler dur, pour ne pas trop pâtir ?

— C'est vrai ; mais quand, vois-tu, ça me vient à l'idée,
Je ne puis m'empêcher de me dire, à part moi,
Si j'eusse été là-bas, toute seule avec toi,
Quand même tu m'aurais priée et suppliée
De manger de ce fruit, j'aurais dit : non, mon *fieu*,
Puisque Dieu le défend, obéissons à Dieu.

Pendant que les époux tenaient ce beau langage,
Quelqu'un les écoutait, ravi de les ouïr,
Et ce quelqu'un était le Seigneur du village.

— Ça leur dit-il, sortant tout-à-coup du feuillage,
Vous travaillez beaucoup, vous me semblez souffrir,
Braves gens,....contez-moi vos peines.

Jacqueline
Sans se faire prier, parla pour son époux :
Mon bon Monsieur, fit-elle avec sa voix caline,
Jacquot, moi, mes enfants, nous nous éreintons tous
Du matin jusqu'au soir, sans que notre cuisine
En aille mieux. A peine pouvons-nous

De l'an, tant bien que mal, rejoindre les deux bouts.
C'est à désespérer de la bonté divine.

— Femme, on ne doit jamais désespérer de Dieu.
C'est bien souvent, quand le moins on y pense,
Que se montre la Providence.
Elle-même aujourd'hui, m'a conduit en ce lieu.
Vous allez, de ce pas, quitter votre chaumière
Pour demeurer dans mon manoir ;
Et désormais, du matin jusqu'au soir,
Vous n'aurez plus rien d'autre à faire,
Suivant votre plaisir, qu'à bien boire et manger.

Or donc, voilà Jacquot et sa femme, et sa fille,
Et Jacquinet, et toute la famille
Qui, le soir même, vont loger
Dans le manoir de ce bon Sire.
Lecteur, vous avez trop d'esprit, d'entendement,
Pour qu'il soit important de dire
Combien fut grand l'étonnement
Des Jacquot arrivés dans ce logis superbe.
On n'y voyait que des tapis
Aussi mous que la plus douce herbe ;
Rideaux soyeux, meubles de prix ;
Quant aux mets, quant aux vins, le tout était exquis,
Et nos Jacquot étaient enchantés, éblouis.....
Madame allait-elle à l'église,
Un laquais galonné, pas à pas, l'escortait :
Jacquot voulait-il sa chemise,
Vite, un valet de chambre humblement l'apportait.
Tout marchait pour eux à souhait,
Et la nappe était toujours mise.

Mais à propos de nappe, il faut ici pourtant
Que l'on sache, à quel prix, Jacquot et son épouse
Savouraient les plaisirs d'une vie aussi douce.
Voici tout le secret de leur luxe éclatant :
Parmi les plats nombreux qui garnissaient leur table
Figurait, à chaque repas,

Un plat fermé, plus grand que tous les autres plats ;
Et par ordre du Sire,—arrêt irrévocable—
On pouvait bien le voir, mais on n'y touchait pas.
Ce beau plat, triste objet d'une telle défense,
Avait un couvercle d'argent.
La femme n'en fit cas dans le commencement.
Trop de mets à la fois gardaient sa tempérance ;
Mais après un mois de bombance,
Après avoir goûté de tout,
Poulets, dindons rôtis, soupe, sauce et ragoût,
Voilà qu'elle se mit à tout prendre en dégoût.
Oui tout, hormis le plat défendu par le Sire.
Dès lors adieu l'appétit, le franc rire !
Elle ne mangeait plus, ou bien,—de temps en temps,
Si Madame mangeait, c'était du bout des dents.—
Jacquot, lui, n'en perdait une seule bouchée ;
Cependant ça le chagrinait
De voir sa Jacqueline en peine, et qui jeûnait,
Ne tenant la vue attachée
Que sur le plat couvert dont j'ai parlé tantôt.

— Voyons, femme, qu'as-tu ? lui demandait Jacquot,
N'es-tu pas mieux ici que dans notre chaumière ?
Dis, que te manque-t-il ? Quoi donc peut te déplaire ?
Parle au moins. . . si tu ne dis mot
Comment puis-je te satisfaire ?. . . .

Jacqueline se prit alors à sangloter,
Et les enfants surpris voyant pleurer leur mère
Se mirent tous à l'imiter.
Je vous laisse à penser, lecteur, la sotte mine
Que le mari devait avoir.

Jacquot ! mon bon Jacquot ! murmurait Jacqueline,
Tu vois ta femme au désespoir,
Je n'ai jamais tant eu de chagrin dans ma vie . . .
Ces mets n'ont plus, pour moi, ni saveur ni vertu ;
Le seul plat qui me fasse envie
C'est celui-là, là-bas. . . .

— Ma femme, y penses-tu?
Tu sais que le bourgeois ne veut pas qu'on y touche!

— Je le sais bien, Jacquot, mais ça me paraît louche;
Crois-tu que le bourgeois nous l'aurait défendu
Si c'était fait pour notre bouche?
Lève un peu le couvercle, au moins aurons-nous vu
Ce qu'il contient, alors je serai satisfaite
Et je retrouverai mon ancien appétit.

— Si ce n'est que cela qui cause ton dépit
Eh bien! qu'il soit fait à ta tête.
Tiens, femme, approche et vois.....

Et le pauvre d'esprit
Vous découvre le plat d'une main indiscrète;
Mais à peine a-t-il fait ce coup qu'une souris
En sort comme un éclair et trotte par la salle.
Jacqueline, Jacquot, et leurs filles, leurs fils
Courent après; mais la bête détale
Plus vite qu'eux et gagne un petit trou
Qui se trouvait, je ne sais plus trop où.

Quand ça ne va pas bien, "*ça va de mal en pire,*"
Dit un proverbe du vieux temps.
Ils couraient encor que le Sire
Apparut tout-à-coup devant nos pauvres gens.
Je vous laisse à penser quelle fut leur surprise
Lorsqu'il se mit, lecteurs, à faire ce discours:

Bonnes gens, j'ai voulu pendant quarante jours
Eprouver votre gourmandise,
L'épreuve me suffit, vous pouvez désormais,
Comme vous l'entendrez, agir en ce palais.
Il est à vous, votre sagesse
Vous a gagné cette largesse;
Mais avant de quitter ces lieux, je veux pourtant
Vous montrer l'intérieur de ce grand plat d'argent,
Venez voir.....

— Oh! Monsieur, non, dit alors la femme,
N'en faites rien, je vous en prie à deux genoux,
Cela pourrait jeter un sort à mon époux.....

De son côté, le mari de la Dame
Chantait, en pleurnichant, une semblable gamme ;
Tandis que les enfants entourant l'étranger
Semblaient lui barrer le passage.
La scène devenait touchante ; c'est dommage
Qu'elle n'ait pu se prolonger :
Le Sire, en découvrant le plat, fit tout changer :

Eh quoi ? s'écria-t-il, cédant à sa colère,
On n'a donc pas eu peur d'enfreindre mes arrêts !
Lequel de vous, manants. . . . fut assez téméraire
Pour oser me braver jusque dans mon palais,
Qu'il parle, ou sur le champ, je vais. . . . . .

— Excellent Sire,
Ne nous faites pas mal, dit Jacquot humblement ;
Vous voulez tout savoir, eh bien ! je vais tout dire.
Ce n'est pas moi, j'en fais serment,
Mais vous saurez que Jacqueline
Ne mangeait plus du tout et devenait chagrine,
A cause du grand plat. Elle en pleurait. Ma foi !
Voyant cela, j'ai pris sur moi
D'ouvrir. . . . . .

— C'en est assez, coquin ! . . . poule mouillée ! . . .
Et vous, femme perverse, à la langue emmiellée
Qui blâmiez si bien Eve en l'appelant Sans-cœur,
Ne rougissez-vous pas de votre ingratitude ?
Ici, vous pouviez vivre, au sein de la splendeur,
Heureuse et sans inquiétude,
Et vous ne l'avez pas voulu ! ! . . . . . .
Vous qui n'aviez jamais connu que l'indigence,
Quand vous avez acquis tout d'un coup l'opulence
Il vous fallait encor chercher le superflu
Que vous crûtes trouver dans le plat défendu ? . . .
Insensés ! . . . votre peine égalera l'outrage.
Je vous chasse, et s'il vous avient
De tenir désormais sur Eve un tel langage,
Je vous fais pendre bel et bien.

VII

PIERRE SOUCI dit VA-DE-BONCŒUR

VII

PIERRE SOUCI dit VA-DE-BONCŒUR

> ....Heu felices nimiùm, sua si bona norint, Agricolas !—Virgile.
>
> Heureux, trois fois heureux l'habitant s'il connaissait son bonheur !
>
> Felix qui procul negotiis..... paterna rura bobus exercet suis.
> Horace.
>
> Heureux celui qui, loin du tumulte des villes, laboure le champ paternel avec ses bœufs.

Le voyageur qui aurait parcouru, de nuit, au commencement de l'hiver de l'an de grâce mil huit cent cinquante-et-un, le chemin du Roi qui relie Montréal à Québec, aurait pu remarquer, en passant rapidement devant les nombreuses habitations échelonnées le long de fleuve,—depuis St. Sulpice jusqu'à Lanoraie,—une grande maison en pierres, dont les nombreuses fenêtres brillamment illuminées, projetaient sur le chemin une clarté inaccoutumée dans nos campagnes, à cette heure avancée de la nuit.

Il y avait en effet grand bal à l'intérieur. Il s'agissait de *payer un bouquet*, et cette fête, très commune au village, avait réuni une nombreuse société dans la maison aux vitres illuminées, dont l'heureux hôte, M. Jean-Baptiste Souci dit Va-de-boncœur, propriétaire d'une terre de trois cents arpents, avait de plus l'honneur d'être le père du héros de cette histoire.

Le rez-de-chaussée de cette grande habitation n'était composé que de deux pièces, séparées d'une cloison qui pouvait s'ôter à volonté. Dans celle du fond, des jeunes filles endimanchées, et même de bonnes mamans dansaient gaîment, follement, aux sons monotones d'un tambour de basque et d'un crincrin criard ; tandis que dans la chambre d'entrée, les vieux réunis autour d'un poêle immense, où brûlaient en pétillant de grosses bûches d'érable, écoutaient avec déférence et force exclamations, les récits extraordinaires que leur faisait M. Petit-Jean, revenu depuis peu de Californie.

Ce monsieur Petit-Jean,—qu'on aurait pu très-bien appeler Grand-Jean, car il avait six pieds, mesure française, ce qui n'est pas peu dire,—accusait plus de trente ans quoiqu'il n'en eût que vingt-cinq. Porteur d'une physionomie insignifiante et vulgaire, il était parvenu à se la rendre tout-à-fait ridicule, par une paire de moustaches audacieusement retroussées, dont les pointes effilées comme des aiguilles menaçaient à chaque instant de percer ses grosses narines. Il portait, ce soir-là, une redingote bleue à larges boutons dorés, un gilet rouge sur lequel serpentait une grosse chaîne d'or, un pantalon du plus beau vert, et des bagues à tous les doigts. Les histoires qu'il débitait avec un aplomb imperturbable, tout en mordillant un cigare qui ne quittait pas ses lèvres, avaient jusqu'alors rencontré des auditeurs crédules, mais au moment où nous allons reproduire la fin de cette étonnante allo-

cution, la bonne foi générale commençait à faire place à l'incrédulité la plus opiniâtre.

— Quand je vous dis, Père Goguelu, s'écriait en s'animant de plus en plus M. Petit-Jean, qu'il y a des journées que j'ai fait jusqu'à deux cents piastres ! Ce n'est pas bien rare là-bas, on y gagne plus vite une piastre que par ici une cope ! Il y en a qui ont fait jusqu'à dix mille piastres en six semaines de temps !

— Oh ! bateau, qu'est-ce que c'est ça ! Il y a bien du *sorcier* là-dedans, répétait en chœur la galerie.

— Pas plus de *sorcier* qu'ici dedans, continuait M. Petit-Jean, en promenant sur l'auditoire un regard de défi ; faites comme moi, allez-y donc, et vous verrez si tout ce que je vous dis n'est pas la pure vérité. Mais non ; les pauvres habitants aiment mieux rester chez eux, à s'échiner comme des mercenaires ; et ils n'en sont pas plus riches une année que l'autre. Aujourd'hui, ce sont les sauterelles qui viennent manger les clôtures ; demain c'est l'avoine qui manque ; une autre fois les bleds gèlent sur pied ; il y a toujours quelque chose qui va de travers ! Je vous le demande un peu, ne vaut-il pas mieux essayer de devenir riche tout d'un coup en faisant comme nous, plutôt que de travailler toute sa vie une terre sur laquelle on n'aura peut-être pas la chance de mourir. Et puis, dans les *Etats*, on ne voit pas de la misère comme par ici. Il y a partout du travail autant qu'on en veut, et le *gagne* est gros. Ouaiche ! ne me parlez pas de notre pauvre pays pour faire de l'argent ; celui qui n'a rien et qui a une famille est aussi sûr d'y crever de faim, que vous êtes là devant moi, Père Goguelu, à fumer votre pipe. Tenez, il n'y a pas si loin à aller pour en juger. Ce matin, quand j'ai passé par la Petite Misère, j'ai vu des petits enfants courir dans la neige, nu-pieds, et presque sans culotte, plus de trois quarts d'arpent, pour demander

la charité. Ma bonne vérité, je crois bien que si les chiens étaient hivernés comme beaucoup de ces pauvres gens ils seraient obligés, au printemps, de s'accôter contre les murailles pour japper.

De tous les auditeurs de M. Petit-Jean, personne n'avait recueilli plus avidement ses paroles que Pierre Souci, le fils de la maison, héros principal de cette singulière odyssée. C'était un jeune homme de taille moyenne, bien pris, d'une physionomie franche et ouverte et dont le menton commençait à se couvrir d'un duvet blond et clairsemé. Sorti du collége depuis un an, après avoir fait de médiocres études, il était arrivé à cet âge important et difficile de la vie où le choix d'une carrière décide de notre avenir. Le père Souci, qui ne savait ni lire ni écrire, et niait énergiquement l'utilité du latin dans l'agriculture, désirait que son fils devînt laboureur comme lui ; mais la mère, qui nourrissait pour son Pierre chéri des projets de grandeur, aurait voulu le voir avocat ou tout au moins notaire public. Malheureusement, l'éducation tronquée qu'avait reçue le jeune homme, lui faisait envisager avec dédain la profession paternelle, non qu'il rougît de son père, il était trop bon fils pour cela, mais il se croyait trop savant, et il avait contracté des habitudes trop oisives pendant ses huit ou dix ans d'études, pour vaquer aux travaux de la campagne, qu'il déclarait abrutissants et insipides, grâce à sa haute science et à son inexpérience de la vie. D'un autre côté, la faiblesse de ses études ne lui permettait guères de songer au barreau. Pierre passait donc son temps à la chasse et à la pêche, tantôt à pied, tantôt en canot, mais toujours un fusil sur l'épaule, ou une ligne à la main. Puis, lorsqu'il rentrait à la maison, fatigué, harassé, crotté, avec une brochetée de barbottes ou quelque gibier, il se mettait à lire et à relire certains journaux, morts aujourd'hui,

qui, à cette époque, battaient la grosse caisse en faveur des Etats-Unis, et ne voulaient ni plus ni moins que nous annexer à la grande République.

On concevra facilement les désirs coupables, la curiosité fatale que devaient faire germer dans l'esprit du jeune homme de semblables lectures.

Bref ; les discours de M. Petit-Jean achevèrent l'œuvre commencée par le journal. Ce soir même, Pierre prit une résolution irrévocable, il irait en Californie. Pauvre, pauvre Pierre !.....

*
* *

Lecteurs, je ne fatiguerai pas votre bienveillante attention par l'ennuyeux récit d'un voyage sur mer. Qu'il me suffise de dire, pour l'intelligence de ce véridique récit, qu'il y eut des alternatives de beau et de mauvais temps, et qu'après une traversée de quatre mois et dix-huit jours, le navire jeta l'ancre dans le port de San-Francisco, à la plus grande satisfaction des passagers en général et de notre ami Pierre en particulier, qui, pour inaugurer son entrée dans la capitale de la Californie, s'était paré de ses plus beaux habits.

*
* *

A peine avait-il mis le pied sur ce sol sacré de l'or et de la liberté, qu'un inconnu porteur d'une redingote bleue, à boutons de métal et d'un sombrero démesuré, s'approchant d'un air empressé de notre ami Pierre, lui demanda, d'une voix mielleuse et en mauvais français, s'il voulait de l'or américain pour de l'argent.

Plein de confiance dans ce noble étranger, dont la redingote aux boutons brillants, la moustache en croc et l'air tout-à-fait *gentleman*, lui rappelaient trait pour trait M. Petit-Jean que nous avons entendu le soir du *bouquet*, Pierre fut assez candide pour déposer son sac de voyage sur une des caisses qui encombraient le quai, et entr'ouvant sa veste et le col de sa chemise, il alla chercher, sur son cœur, le portefeuille qui contenait toute sa fortune. A peine l'homme à la redingoté bleue eut-il entrevu les précieuses piastres françaises que Madame Souci n'avait certainement pas économisées pour lui, qu'il asséna un vigoureux coup de poing entre les deux yeux de sa victime, arracha plutôt qu'il ne prit le portefeuille, et s'éloigna rapide ment. Quoique Pierre eût perdu l'équilibre, il n'avait point cependant perdu connaissance. Le premier moment de stupeur, bien excusable, une fois passé, il ne songea qu'à se frotter vivement les yeux et à rattraper son voleur. Plongeant un regard anxieux et désespéré dans les profondeurs de la rue, il aperçut, dans un lointain brumeux, la redingote bleue aux boutons de métal se promenant au petit pas comme le plus honnête flaneur des deux mondes.

Pierre aurait dévancé un orignal à la course ; aussi rejoignit-il son homme en un clin-d'œil, et le saisissant à la gorge, il lui cria d'une voix emportée en serrant le nœud de la cravate :—mon argent, misérable ! mon argent tout de suite, ou je t'étrangle !.....Mais le filou ne se souciait guère plus de rendre l'argent que de se laisser étrangler. Saisissant Pierre à bras le corps, il lui avait donné un violent croc en jambe et tous deux roulèrent à terre, la redingote bleue par-dessous et Pierre par-dessus, ne lâchant pas prise, et criant de toutes ses forces : mon argent ! mon argent !

A la vue de cette, lutte quelques curieux avides de

ces sortes de spectacles gratis, et appartenant à la lie de la société, étaient accourus faire cercle autour de ces deux hommes, et loin de les séparer, les excitaient au contraire, par des paroles grossières, et d'odieuses plaisanteries, à se faire le plus de mal possible. Cependant l'Américain râlait, une écume blanchâtre suintait de ses lèvres contractées. De temps à autre, par un effort violent et désespéré, il cherchait à mordre cette main de fer qui lui étreignait le gosier, mais sa tête soulevée un instant, retombait lourdement sur le sol, et de sa bouche entr'ouverte sortait en sifflant une respiration pénible et saccadée.

Pierre triomphait ; déjà même il se disposait à lâcher son misérable adversaire, car il ne tenait nullement à l'étrangler tout-à-fait, mais il voulait bon gré mal gré ravoir son portefeuille, lorsque l'ignoble cercle s'entr'ouvrit tout-à-coup et livra passage à deux messieurs décorés d'une étoile aux armes de la grande république et porteurs, chacun, d'un bâton noir, court et gros, aussi dur que pesant, marques distinctives de leurs fonctions. Bientôt Pierre se sentit saisi vigoureusement au collet par un de ces messieurs, tandis que l'autre lui faisant lâcher prise d'un coup de bâton qui faillit lui casser le bras, soulevait avec précaution l'homme à la redingote bleue et le remettait délicatement sur pieds.

Si Pierre eût connu l'anglais, c'était le moment de donner des explications qui auraient amené infailliblement la découverte de son précieux portefeuille ; malheureusement il ne parlait cette langue que très imparfaitement et son accent surtout était des plus déplorables ; aussi tout ce qu'il crut dire de plus touchant, de plus pitoyable, fut-il accueilli avec un sourire de pitié méprisante par ces deux honorables représentants de la force publique. Le souvenir de son sac de voyage contenant toute sa garde-robe lui revint

à l'esprit, et il se mit à supplier, de plus belle, ses gardiens de vouloir bien l'accompagner jusqu'au quai ; mais ceux-ci qui ne comprenaient guère plus ses gestes que ses paroles, se contentèrent de lui prendre brutalement le bras, chacun de son côté, et le traînèrent jusqu'au poste, en compagnie du *gentleman* à la redingote bleue et au *sombrero* démesuré.

Après l'interrogatoire et les formalités d'usage, Pierre fut confié aux bons soins d'un monsieur en manches de chemise, portant suspendu au bras droit un énorme trousseau de clefs. Ce dernier s'empressa de faire passer son protégé par un corridor sombre et nu, le long duquel, d'espace en espace et de chaque côté d'une muraille épaisse, l'on voyait une porte rentrante, garnie d'un judas et d'énormes verroux. Arrivé à l'extrémité du couloir, le porte-clefs s'arrêta, fit passer Pierre devant lui, ouvrit la dernière porte de droite, et, le poussant par les deux épaules dans l'intérieur, lui referma bruyamment la porte au nez.

*
* *

Resté seul entre les quatre murailles de ce cachot, Pierre promena un regard douloureux autour de lui et embrassa, d'un coup-œil, tout l'ensemble jusqu'aux moindres détails de cet étrange logement auquel il était loin de s'attendre ce matin, alors que, d'un pied léger et le cœur joyeux, il foulait pour la première fois le sol de cette Californie,—triste objet de ses fiévreuses insomnies, de ses rêves les plus extravagants et les plus dorés, depuis tant de nuits !

Un lit de camp étroit, composé de trois planches épaisses, présentant une surface légèrement inclinée

vers le bas, et d'un madrier posé en travers, vers le haut, pour servir d'oreiller, occupait à peu près la moitié de cette étroite cellule. Dans le coin faisant face au lit, un tuyau de plomb, sortant un peu du mur, laissait couler avec un bruit monotone et continu un filet d'eau mince et rapide, qui allait se perdre dans une espèce de bassin de pierre en forme d'entonnoir faisant saillie. Entre le bassin et le tuyau de plomb était appendu à la muraille, par une chaînette longue de deux pieds environ, un gobelet d'étain bosselé, sordide, rouillé, servant de verre aux prisonniers.

Une clarté douteuse et blafarde pénétrait dans ce réduit par une espèce de fenêtre plus large que haute, entourée d'épais barreaux de fer.

Par un mouvement machinal et purement instinctif, le premier soin de Pierre fut d'essayer d'ébranler la porte ; mais elle était lourde et massive. Elle ne bougea pas plus que la muraille.

Il colla alors son œil au judas, et jeta un regard inquiet et curieux au-dehors, mais il ne vit devant lui qu'une autre porte exactement semblable à la sienne.

Peu satisfait de ses découvertes, il songea à regarder par la fenêtre : malheureusement elle se trouvait à une dizaine de pieds du sol, et il n'avait rien sous la main qui pût l'aider à y monter.

Alors il s'assit tristement sur le rebord du lit de camp, et, le visage caché entre les mains, les coudes appuyés sur les genoux, il demeura là, immobile, pensif.

Quand il releva la tête, un rayon de soleil, cet ami de tout le monde, se jouait sur le mur grisâtre, et y dessinait, en longues barres de feu, les trois barreaux de fer qui garnissaient la fenêtre. Pierre se rappela alors qu'il n'avait pas dîné, et comme sa fenêtre regardait le couchant, il en conclut naturellement que ce rayon de soleil indiquait l'heure du souper et qu'on ne

tarderait pas à apporter le sien. Dans cette douce espérance, il se mit à arpenter en long et en large son misérable réduit, accueillant avec une joie farouche et répétant à haute voix toutes les reminiscences classiques plus ou moins conformes à sa position :

Æquum memento rebus in arduis
Servare mentem.....
.....
Justum et tenacem propositi virum, etc.

Notre malheureux ami déclamait au moins pour la dixième fois cette magnifique tirade du bon Horace, lorsqu'en jetant les yeux sur le mur, il s'aperçut avec un effroi légitime que les barres de feu diminuaient peu à peu, ce qui signifiait, à l'évidence, que le soleil allait se coucher et que l'heure du souper se passait. Alors Pierre, qui avait faim, se colla le dos contre la porte, l'oreille contre le judas, et se mit à heurter de toutes ses forces, tantôt du pied gauche, tantôt du pied droit, mais personne ne répondit à ses appels désespérés.

Cependant la nuit se faisait insensiblement. Pierre se résigna à ne pas souper, et, surmontant ses répugnances, il prit d'une main frémisssante le gobelet d'étain, le rinça avec indignation, et but, coup sur coup, trois énormes verres d'eau, de cet air stoïque que devait avoir Alexandre-le-Grand lorsqu'il avala d'un trait la potion préparée par son médecin Philippe : après quoi, Pierre monta sur le lit de camp, défit le nœud de sa cravate, ôta son habit qu'il plia soigneusement en forme d'oreiller, et s'étendit de tout son long sur les planches, où il ne tarda pas à dormir d'un profond sommeil.

Dors en paix, Pierre ! dors en paix, pauvre ami, et puissent des songes riants faire diversion à tes peines !

*
* *

Pierre dormait profondément, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par des cris qui n'avaient rien d'humain. On allait et on venait dans le corridor où retentissait sourdement le bruit d'une lutte désespérée entremêlée d'horribles blasphèmes.

Pierre se leva aussitôt comme poussé par un ressort et courut à la porte de son cachot, mais il n'entendit plus rien que le cliquetis sonore des clefs du geôlier et le grincement sinistre des verroux.

Cependant le jour allait poindre. Les étoiles s'éteignaient au ciel, et l'oreille exercée de Pierre percevait le chant lointain du coq matinal.

Bientôt il entendit le bruit d'une cloche sonnant l'*Angelus*. Cette voix amie qui lui rappelait la patrie absente et ses plus chères affections, le jeta dans un trouble inexprimable. Son imagination vivement frappée, fit passer devant ses yeux les lieux chéris où s'était écoulée son heureuse enfance, et le pauvre prisonnier faisant une triste comparaison entre les jours passés et le jour présent, se prit à pleurer. Mais bientôt se reprochant cette faiblesse, Pierre essuya ses yeux rougis. Il se jeta à deux genoux sur la pierre humide de sa cellule solitaire et pria longtemps.

*
* *

Pierre était encore en prières, lorsque la porte de son cachot s'ouvrit et le geôlier entra.

En voyant à genoux notre malheureux ami qu'il confondait avec ses pensionnaires de tous les jours, ou plutôt de chaque nuit, il éclata d'un rire ignoble et lui dit, tout en jetant sur le lit de camp la moitié d'un pain :—

— Ah ça ! mon gentilhomme, il paraît que vous faites le difficile et que les lits de plume de l'établissement sont contraires à votre chère santé, puisque vous vous levez de si bonne heure ?

Soit que Pierre eût compris, soit qu'il ne voulût pas comprendre, il se contenta de jeter un regard de mépris sur ce stupide insulteur.

— Dites donc, mon petit monsieur, continua le porte-clefs en gagnant la porte, tenez-vous prêt pour neuf heures. Son honneur le Juge aura l'honneur de vous présenter ses respects, et probablement de renouveler connaissance avec vous.

*
* *

Aussitôt que le geôlier eut refermé la porte, Pierre qui avait parfaitement compris sa dernière phrase, s'imagina candidement que l'heure de sa liberté allait sonner. Aussi mangea-t-il de grand cœur l'humble pitance qui lui avait été jetée comme à un chien, et, après avoir avalé le dernier croûton, il eut la douce satisfaction de se déclarer à lui-même, tant il avait eu faim ! que le pain de Californie était bien cuit, très-nutritif, et d'un goût excellent.

Et maintenant buvons un coup d'eau claire, s'écria-t-il. Mais, en examinant minutieusement le gobelet d'étain, Pierre eut honte de son intempérance de la veille. Il le rejeta avec dégoût et se servit de ses

mains en guise de verre, se rappellant, grâce à ses souvenirs classiques, que Diogène avait jeté au loin une écuelle de bois, le seul ustensile meublant qu'il possédât, parce qu'il avait vu un jour un enfant buvant dans le creux de sa main, et qu'il croyait indigne d'un sage, et surtout d'un philosophe cynique, de recevoir des leçons d'économie domestique d'un simple galopin.

*
* *

Neuf heures sonnaient quand le géolier vint ouvrir la porte. Pierre qui avait passé le temps, pour tromper son impatience, à improviser vingt discours pathétiques et persuasifs qu'il croyait susceptibles d'attendrir le juge le plus rébarbatif et de confondre l'homme à la redingote bleue, ne se fit pas prier pour sortir, et suivit son introducteur dans la pièce où il avait comparu la veille. Elle était remplie, en ce moment, d'agents de police, et d'une dizaine d'individus à figure sinistre ou avinée, porteurs d'habits fripés ou en loques. L'un d'eux surtout était repoussant. Il n'avait plus, pour tout vêtement, qu'un pantalon maculé de boue, dont les jambes se prenaient dans des bottes éculées et qu'une seule bretelle passée en travers sur sa poitrine empêchait de tomber à terre. Un feutre multicolore défoncé, bossélé, déchiré, couvrait en partie sa figure hideuse, empourprée de tâches d'un sang noirâtre dont les caillots s'étaient arrêtés dans sa barbe épaisse, inculte et rousse.

Evidemment on n'attendait plus que Pierre. A peine fut il entré que les argousins placèrent leurs prisonniers deux par deux, bousculant celui-ci, frappant celui-là; et le cortége se mit en marche, l'homme

à la redingote bleue, en tête, causant familièrement avec le chef d'escouade et Pierre formant la queue avec l'ignoble individu presque sans chemise. Il traversa ainsi une partie de la ville, n'osant jeter les yeux sur son étrange compagnon dont la démarche mal assurée et chancelante trahissait l'affreuse habitude. De temps à autre, quand le misérable décrivait un zigzag trop prononcé, le bâton d'un argousin le repoussait brutalement dans les rangs, et Pierre entendait alors, avec horreur et dégoût, son voisin titubant, murmurer d'odieux blasphèmes en grinçant des dents. Enfin, on arriva au Palais de Justice. La salle d'audience était pleine de cette foule oisive et déguenillée, suant le vice et le brandy, auditoire ordinaire de ces représentations quotidiennes.

Quand ce fut au tour de Pierre de comparaître devant le Juge, il raconta d'une voix émue qui dissimulait mal sa douloureuse indignation, sa triste mésaventure de la veille. Malheureusement, ses gestes véhéments, et les déplorables barbarismes dont il émaillait sa narration anglaise, ne firent qu'exciter la stupéfaction de Son Honneur, et le fou-rire de l'ignoble galerie. L'homme à la redingote bleue expliqua à son tour, au milieu d'un profond silence, qu'il était innocent comme l'enfant qui vient de naître, et que si quelqu'un avait le droit de se plaindre, c'était bien lui, victime d'une attaque injustifiable et non provoquée. Après quelques pourparlers entre les deux argousins qui avaient opéré l'arrestation et Son Honneur le Juge, ce dernier demanda à Pierre s'il avait des témoins, et les moyens de fournir caution. Pierre répondit douloureusemeut que non. Dans ce cas, continua le Juge, il faut attendre en prison que l'affaire s'instruise ; et la séance fut levée.

*
* *

Ainsi donc, sans s'être rendu coupable d'aucun autre crime que celui d'avoir voulu reprendre par la force ce qu'un audacieux coquin lui avait enlevé avec violence et en plein soleil, Pierre s'était entendu condamner,—faute de déposer un cautionnement qui répondît de sa présence en Cour, au prochain terme,—à être enfermé, pendant longtemps peut-être, dans une prison, avec les plus vils criminels ; tandis que le misérable qui l'avait dépouillé pourrait continuer à exercer son industrie en plein jour, grâce à l'intercession officieuse de deux malfaiteurs de son espèce qui répondaient de lui. C'était donc pour que la justice eût son cours et que la loi fût accomplie, que Pierre se trouvait emprisonné ; lui honnête et candide étranger, débarqué de la veille, lui pauvre et innocente dupe d'une folle imagination, à qui la liberté devait être d'autant plus nécessaire, plus précieuse qu'il ne possédait guère plus rien autre chose au monde ! Qu'il était loin de se douter, ce pauvre Pierre, que de pareilles monstruosités se commettent, tous les jours, chez ce peuple si libre, si éclairé, si humain, qui étourdit le monde de ses clameurs sympathiques pour tous les opprimés et fait crever à la peine ou mourir sous le fouet des millions de créatures humaines !

Plusieurs semaines s'étaient déjà écoulées depuis l'incarcération du pauvre Pierre, et le malheureux jeune homme, en proie à un sombre désespoir, dépérissait lentement, lorsqu'un des gardiens de la prison vint lui ordonner, un matin, de le suivre chez le Directeur.

Vous êtes libre, M. Souci, lui dit ce fonctionnaire ; la personne que vous accusiez de vous avoir dérobé un portefeuille a été tuée, il y a quelques jours dans une bagarre nocturne. Je regrette, dans votre intérêt et surtout en votre qualité d'étranger nouvellement arrivé

en cette ville, que vous perdiez ainsi toute chance de recouvrer ces valeurs ; mais je me permettrai de vous donner un conseil, c'est d'être plus prudent à l'avenir, car il y a malheureusement par ici plus de fripons que d'honnêtes gens. Voici votre montre, votre bague, un couteau, et une somme de deux dollars et six cents qui avaient été déposés à votre entrée dans l'établissement. Auriez-vous quelqu'autre chose à réclamer ?

Pierre, pour toute réponse, se confondit en salutations et sortit du bureau à reculons.

*
* *

Une fois hors de prison, Pierre se trouva dans la rue, sans but certain, sans amis, presque sans le sou. Il se mit à marcher au hasard, ne sachant où il allait, guidé par le caprice des rues et de sa bonne étoile. Il y avait déjà plus d'une heure qu'il errait ainsi à l'aventure, respirant l'air pur à pleins poumons, lorsqu'en longeant les quais, il aperçut, de l'autre côté de la rue, une enseigne qui le fit arrêter et concentra toute son attention : on lisait au-dessus de la porte d'une maison en bois de modeste apparence et que Pierre regardait, du haut en bas et de bas en haut, avec autant d'attention que si c'eût été un chef-d'œuvre d'architecture :

Au rendez-vous des Canadiens,
JOHN DURAND, *Boarding House,*
Repas à toute heure.

Eh bien, dit-il, nous dînerons ici, et traversant la rue, il entra.

Il vit alors une pièce assez vaste, plus longue que

large, garnie de tables inoccupées pour la plupart, qu'un nègre, d'une stature athlétique, et du plus beau noir, était occupé à couvrir de nappes d'une propreté équivoque.

Le plafond, bas et enfumé, était supporté par des étançons de bois en forme de colonnettes, et allait en se retrécissant vers le comptoir où un bec de gaz, à moitié ouvert, dans le double but d'éclairer la « bar » et d'allumer les pipes, jetait une lueur blafarde sur les figures d'une demi-douzaine d'individus en train de boire et causant bruyamment.

L'odeur méphytique du gaz, l'air parfumé s'exhalant de la cuisine et des pipes, les éclats de voix des consommateurs dont l'accent nazillard et trainant accusait l'ivresse, firent presque regretter à Pierre de s'être aventuré dans cette taverne. Il n'en alla pas moins cependant prendre place à la table la plus éloignée, et demanda à dîner.

Pierre eut bientôt terminé son repas, car il n'avait voulu accepter qu'un modeste plat de mouton bouilli, coté un chelin sur la carte, quoique le nègre lui eût indiqué avec une volubilité étonnante, une dixaine de mets plus ou moins étranges ; et il se disposait à payer son écot et à sortir au plus vite quand la bonne et franche figure de l'hôtelier fit irruption dans la salle.

La vue de cet homme lui fit du bien. Un pressentiment secret dont il ne pouvait se rendre compte lui disait : tu trouveras dans ce compatriote un ami et un guide sûr, vas à lui et interroge son expérience.

Pierre alla donc à l'hôtelier et lui demanda s'il y avait loin pour aller aux mines.

Ce dernier reconnaissant tout de suite qu'il avait affaire à un Canadien fraîchement débarqué, au lieu de répondre, se mit au contraire à questionner. Peu

à peu la conversation devint plus générale, et Pierre l'ayant enfin ramenée à son point de départ :

— Des mines, il y en a partout, mon cher monsieur Souci, mais les bonnes mines commencent à se faire rares.

Pierre, s'apercevant qu'il avait devant lui un honnête homme, et cédant à ce besoin d'expansion qu'éprouvent tous les malheureux, se mit alors à raconter à son hôte, sans omettre le moindre détail, toutes ses mésaventures depuis son arrivée en Californie.

— Ah ! les canailles, exclama le père Durand. Tenez, monsieur Souci, je vous le dis en toute vérité, car je les connais bien, depuis six ans que je suis sur ce bord-ci, les trois quarts des yankees ne valent pas les quatre fers d'un chien. Mais à propos, qu'allez-vous faire maintenant ? Vous n'irez pas loin avec deux piastres, et d'ailleurs, il ne faut pas songer aux mines pour le moment. Voilà la saison des pluies qui approche, et les travaux vont être suspendus. Vous m'avez l'air bon enfant ; vous resterez ici avec nous, si vous le voulez, jusqu'à ce que les travaux reprennent. D'ici à ce temps-là, vous apprendrez à connaître votre monde. Il vient ici toutes sortes de gens. Vous m'aiderez comme vous pourrez, et je vous apprendrai la cuisine, ce qui ne vous sera pas inutile plus tard, car dans ce pays-ci, voyez-vous, il est bon de savoir un peu tout faire et faire de tout.

Pierre accepta avec reconnaissance l'offre de M. John Durand, et le soir même, il écrivit à ses parents qu'il était arrivé, sain et sauf, à San-Francisco, après une traversée de cinq mois et demi, qu'il se portait très-bien, et que des circonstances indépendantes de sa volonté, l'avaient empêché de donner plus tôt de ses nouvelles. Il leur faisait part en même temps de ses espérances de fortune, disant qu'il allait bientôt partir

pour les mines, et avait omis soigneusement tout ce qui aurait pu laisser percer les moindres craintes pour l'avenir. Pourquoi, se disait-il, en tâchant d'excuser cet innocent mensonge, affliger mes bons parents, et les rendre malheureux par des pressentiments sinistres? Si le bon Dieu permet que je réussise, les espérances que je laisse entrevoir d'avance se seront réalisées; mais si j'allais leur raconter ma pénible position, les bonnes nouvelles que j'aurais à leur envoyer plus tard, arriveraient beaucoup trop lentement pour sécher les pleurs qu'auraient fait couler leurs inquiétudes sur mon sort.

*
* *

Après un séjour de trois mois chez le père Durand, Pierre partit pour les mines. Une fois sur les lieux, notre ami qui n'avait aucune expérience du métier, crut faire une excellente spéculation en se mettant à piocher aux risques et périls de deux Américains qui l'engagèrent pour toute la saison à raison de quatre piastres par journée de travail.

Voyez-vous, d'ici, chers lecteurs, notre pauvre Pierre, grattant, creusant, minant, suant à grosses gouttes, tantôt dans l'eau, tantôt dans la boue jusqu'aux genoux, avec un soleil de feu au-dessus de la tête, et pour compagnons quelques misérables nègres et quelques irlandais suant et gémissant comme lui, tandis que nos deux Yankees, nonchalamment étendus sur des peaux de buffle et fumant comme des tuyaux de cheminée à l'ombre de leur tente, surveillaient ces forçats en gourmandant leur paresse?

Au bout de huit semaines, Pierre, qui en avait assez de ce chien de travail, et surtout fatigué des mauvais

traitements de ses deux tyrans, leur réclama son dû ; ceux-ci, après quelques difficultés, le payèrent en billets de banque crasseux.

Pierre se dirigea alors plus loin. Après deux journées de marche, il arriva à un certain endroit où une dizaine de mineurs lui parurent travailler gaiement et avec ardeur. S'imaginant qu'il n'avait qu'à se présenter pour être reçu à bras ouverts, Pierre alla résolûment aux travailleurs ; mais quelle ne fut pas sa stupéfaction lorsqu'aux premières paroles qu'il prononça, en hasardant un joyeux bonjour, il reçut pour toute réponse, d'un individu qui paraissait le chef de la bande, cette apostrophe brutale qu'il ne se fit pas répéter :

— Au large, chien d'Allemand, et vite.....ou nous te secouerons la carcasse de telle manière que tu t'en souviendras encore au jour de tes noces.

Allons, pensa tristement Pierre, les Yankees ne sont guère plus hospitaliers que polis. Le père Durand a mille fois raison et je commence à croire que ses sentiments, à leur égard, ne sont pas exagérés.

Vers le soir, notre chercheur d'or, accablé de fatigue et les pieds meurtris, aperçut à une assez grande distance, les fumées d'un campement nombreux. Il aurait, en ce moment, donné de grand cœur la moitié de sa petite fortune, pour se voir transporté tout-à-coup à côté d'un de ces feux lointains, où devaient se trouver sans doute quelques compatriotes, car l'expérience lui avait déjà appris que les distances sont trompeuses au désert, et dans l'état de prostration où il se voyait, il calculait, avec un effroi voisin du désespoir, la longueur de chemin qui le séparait encore de cette autre terre promise.

Heureusement pour Pierre, il côtoyait alors un ruisseau qui devait être rivière dans la saison des pluies.

Il s'assit péniblement sur le bord, et après avoir ôté ses chaussures poudreuses et retroussé ses pantalons jusqu'au-dessus du genou, il trempa ses pieds endoloris dans l'eau fraîche. Ce bain ranima quelque peu ses forces, et Pierre se remit en route, l'œil fixé sur ces fumées bleuâtres, s'élevant comme autant de panaches vers le ciel étoilé. Quelquefois un hurlement sinistre, forcéné, reveillant les échos, venait frapper l'oreille tendue du voyageur, et lui faisait presser le pas, malgré sa lassitude.

Enfin, il arriva en face du camp. Les aboiements de plusieurs chiens signalèrent sa venue. Pierre n'en continua pas moins sa marche, mais bientôt une traînée de feu partant du haut d'une charrette renversée, illumina la figure d'un mineur faisant le guet, et un effroyable coup de fusil retentit au loin. Pierre entendit deux ou trois balles passer en sifflant autour de ses oreilles, et soit excès de frayeur, soit excès de fatigue, tomba par terre ne bougeant pas plus qu'un mort.

Cependant on était venu à lui. Pierre se laissa emporter comme une masse inerte, les jambes et les bras pendants, et se sentit déposer doucement près d'un bon feu. Lorsqu'il se réveilla le matin, il se vit entouré de plusieurs individus, au visage bruni par le soleil, se livrant aux suppositions les plus contradictoires sur son compte, dans un langage aimé qui caressa ses oreilles mieux que la plus douce musique.

Il se trouvait enfin au milieu de ses compatriotes : aussi oublia-t-il bien vite ses fatigues et ses déboires, et dès le lendemain il recommença à miner avec une énergie d'autant plus grande qu'il travaillait pour son propre compte. Chaque jour lui rapportait quelque chose, et il voyait avec un orgueil légitime, s'enfler, petit à petit, le sac de peau contenant sa poudre d'or.

Une fois même que les souvenirs classiques assaillaient sa mémoire avec plus d'opiniâtreté que de coutume, il avait poussé la témérité jusqu'à s'appliquer, tout en le récitant avec emphase, ce vers de Virgile :

Audaces fortuna juvat, timidosque repellit.

Mais, hélas ! le pauvre Pierre comptait sans la maladie et surtout sans les médecins de Californie, et la friponnerie de ses premiers maîtres.

Un beau matin, ou plutôt un triste matin, il ne put aller aux mines. La fièvre le retenait au camp, cloué sur une misérable robe de buffle appartenant à un de ses compagnons. Une soif ardente le dévorait, et quoiqu'il pût faire pour l'étancher, le feu qui circulait dans ses veines, desséchait sa gorge enflammée. Pour comble de malheur, le pauvre malade tomba entre les mains d'un Sangrado Yankee dont tout le bagage médical se composait d'une trousse et de quelques onces de calomel et de quinine.

Grâce à l'excellente constitution de son sujet, le disciple d'Hyppocrate le remit bien sur pied, à la vérité, après un traitement d'une quinzaine de jours ; mais il ne lui laissa pas un grain de sa poudre d'or, et poussa même la barbarie jusqu'à lui ôter toute envie d'en chercher de sitôt.

— Si vous retournez aux mines, avait-il dit en recevant le contenu du petit sac de Pierre, vous courez dix chances contre une que la fièvre vous reprendra, et les rechûtes sont presque toujours mortelles.

Que faire ?....Pierre était jeune et tenait à la vie ; et puis il lui restait encore les cent quatre-vingt-douze piastres en billets de banque qu'il avait reçus en paiement de ses premiers maîtres ; profitant donc du pas-

sage d'une caravane qui s'en retournait à San-Francisco à petites journées, il quitta les mines,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

*
* *

De retour à la ville, Pierre, voulant avoir de l'or, présenta ses billets de banque à un courtier. Celui-ci, après les avoir examinés, déclara à notre ami consterné qu'il y avait un escompte de 95 par cent sur chacun d'eux, et lui demanda de qui il les tenait.

— De deux misérables Yankees, répondit sourdement Pierre, qui m'avaient engagé aux mines moyennant quatre piastres par jour.

— Comment, imbécille, grommela le courtier dont l'oreille avait été désagréablement chatouillée par ce qualificatif de misérable, comment, vous allez gratter du bon or pour vos maîtres, et vous acceptez en paiement du méchant papier qui, avant quinze jours, ne sera plus même bon à allumer votre pipe ? Voyons, voulez-vous que je vous le change ? vous avez ici cent quatre-vingt-douze piastres ; déduction faite de l'escompte, il vous reviendra neuf dollars et soixante cents. Eh bien ?.....

— Donnez, dit Pierre, et il sortit tristement en prenant la direction du Rendez-vous des Canadiens.

*
* * .

— Comment c'est vous, Monsieur Souci ? déjà de retour ! s'écria le père Durand, du pas de sa porte, en voyant Pierre venir à lui. Il faut que vous rapportiez

beaucoup, ou rien du tout, pour avoir quitté les mines si tôt ! Allons, entrez me conter ça, et montrez-moi votre magot. Avec moi il n'y a pas danger d'être pillé, vous le savez bien.

Pierre avait achevé de raconter les résultats de sa campagne et paraissait profondément abattu. Allons, allons, du courage, mon cher ami, lui dit le père Durand, en le frappant familièrement sur l'épaule, je vous le disais bien, les trois quarts des Yankees ne valent pas les quatre fers d'un chien, et vous êtes trop honnête garçon pour vivre parmi eux. Si j'avais un conseil à vous donner, je vous engagerais à profiter d'une excellente occasion que j'ai de vous placer cette semaine. Le capitaine d'un vaisseau, en partance pour la Nouvelle-Orléans, m'a chargé de recruter son équipage, et si vous voulez utiliser vos talents culinaires, je puis vous embarquer comme maître-d'hôtel et vous gagnerez vingt piastres par mois. Mettons que la traversée dure trois mois, cela vous fera soixante piastres, avec lesquelles vous pouvez attendre quelque bonne place, ou bien continuer votre route en Canada. Je vous conseillerais cependant de courir votre chance à la Nouvelle-Orléans. Vous êtes bien instruit, et vous avez bonne mine. Qui sait si vous ne trouveriez pas là-bas dans le commerce, ce que vous avez vainement cherché par ici ?

Il va sans dire que Pierre accepta l'offre de l'excellent père Durand, et, le soir même, il prenait la haute direction des batteries de cuisine du *Flying fish*, trois-mâts américain, ayant sous ses ordres un nègre du plus beau noir, et un représentant du Céleste-Empire du plus beau jaune-cuivre.

*
* *

A son arrivée dans la capitale de la Louisiane, Pierre se mit aussitôt à la recherche d'un logement et n'eut pas de peine à trouver une pension modeste dans un des quartiers les plus populeux de la ville. Puis il se mit à parcourir la quatrième page des journaux et écrivit différentes lettres relatives aux annonces qu'il y trouva. Il faudra décidément que j'aie bien du malheur, se disait-il en cachetant ses lettres, si, parmi tous ces *annonceurs* je ne puis me faire agréer d'un seul. Les emplois, il est vrai, ne sont pas clairement spécifiés, mais il me semble que je pourrai toujours, d'une manière ou de l'autre, me rendre utile, et remplir ainsi, à la lettre, cette formule banale qui termine presque toutes les annonces que j'ai recueillies.

Cependant les jours se passaient, et toutes ses lettres demeuraient sans réponse. Pierre qui n'avait aucune occupation pour tromper ses ennuis tomba peu à peu dans un morne découragement. Il ne sortait plus, et passait des journées entières, se promenant de long en large dans la misérable solitude de sa chambre, à récapituler ses revers et à interroger tristement l'avenir.

Un matin qu'il avait passé une nuit plus agitée que les autres, Pierre s'habilla à la hâte et sortit en prenant la direction de la levée, bien résolu à ne pas rentrer sans avoir trouvé une occupation quelconque.

Il est impossible, disait-il en se livrant à un monologue animé, que dans une grande ville comme celle-ci, un homme qui veut travailler ne trouve point d'ouvrage. J'irai charger ou décharger des bâtiments, s'il le faut, aider les maçons, gâcher du mortier, n'importe, pourvu que je puisse secouer cette oisiveté qui me tue. Mais triple bête que je suis ! si au lieu d'avoir écrit aux personnes, j'étais allé les trouver, je serais peut-être placé depuis longtemps. Mahomet n'était pas un sot quand il disait à ses soldats : *mes amis, la mon-*

tagne ne veut pas venir à nous, eh bien ! allons-nous-en à la montagne. Allons c'est dit, je veux faire comme Mahomet.

Et Pierre se précipita dans un café où il parcourut d'un œil avide le premier journal qui lui tomba sous la main.

Victoire ! Eureka !..... enfin..... murmura bientôt cet autre *Paturot* à la recherche d'une position sociale, et il se mit à transcrire au crayon l'adresse ci-dessous, d'une main tremblante,—car la joie fait trembler quelquefois :—*Le Docteur Killmany a besoin immédiatement d'un jeune homme capable d'avoir soin de son bureau, et de tenir au courant son livre de visites.*

Pierre relut avec soin, en comparant l'adresse avec le texte par crainte d'erreur, sortit du café après avoir salué profondément le garçon qui le regardait d'un air ébahi, et regagna sa chambre en courant. Après s'être habillé de son mieux, Pierre descendit les escaliers quatre à quatre, et se dirigea en toute hâte, vers la résidence du Dr. Killmany.

*
* *

C'était un étonnant et singulier personnage que Monsieur le Docteur Killmany, chez qui notre ami Pierre se trouva installé le jour même qu'il lui présenta ses services. Au physique, on n'aurait pu rien trouver de plus laid ; figurez-vous, un homme taillé en poteau de télégraphe, possesseur d'un nez abominable dont les ailes longues et étroitement collées ne lui permettaient l'usage de la parole qu'en nazillant comme un canard ; supposons maintenant à cet homme déjà si heureusement doté par la nature, la poitrine aigue, étroite, taillée en lame de rasoir, d'un coq-d'inde qui a

passé un mauvais hiver, et pour achever ce portrait peu flatteur, ajoutons encore une paire de bras et une paire de jambes d'une longueur invraisemblable, terminés par des mains de squelette et une paire de pieds en forme de battoirs. Tel était monsieur le docteur Killmany, médecin-dentiste, domicilié et pratiquant à la Nouvelle-Orléans depuis près de dix mois, lorsque Pierre entra à son service. Hâtons-nous d'ajouter que le docteur rachetait un peu les disgrâces de sa personne par l'élégance sévère de sa tenue, et la gravité de son geste.

Cet homme, avant de se faufiler dans le docte corps qui a droit de saigner, de purger, voire même de tuer au nom de la science et de l'humanité, avait déjà fait trente-six métiers. Nul mieux qui lui ne comprenait cet art, toujours difficile, de poser en public et de le tromper. En un mot, c'était un véritable Yankee, passé-maître en fait de hâbleries, qui en aurait remontré à Robert Macaire. Tour-à-tour maquignon, vendeur d'esclaves, entrepreneur de cirques, banquier, artiste en daguerrotypes, marchand de bibles, monsieur Killmany aujourd'hui, et demain monsieur Sharpfellow, tantôt dans une place, tantôt dans une autre, cet honorable personnage roulait gros train, et levait toujours le pied au moment où la Justice se disposait à jeter un œil indiscret sur ses faits et gestes.

Il occupait, pour le moment, un logement splendide, dans le quartier le plus fashionable de la Nouvelle-Orléans. Son *office* richement meublé était garni de fauteuils rembourés en caoutchouc, dans lesquels les visiteurs s'enfonçaient malgré eux.

Sur une vaste table d'acajou se trouvaient rangés avec symétrie une foule de paquets et de fioles élégantes à étiquettes dorées, revêtues de la griffe du docteur. On y voyait aussi, mais en plus petit nombre, des boites

de pilules *d'Holloway*, excellentes pour le rhume, les affections de cœur et des pieds ; le *Kathairon de Lyons*, capable de faire pousser une chevelure abondante sur la tête d'un rocher, et ce fameux onguent mexicain qui possède la rare vertu de guérir les chevaux et les enfants en bas âge.

Pierre avait, pour toutes fonctions, à se tenir dans l'anti-chambre meublée avec autant de luxe que *l'office* de son patron, afin d'inscrire les noms et résidences des visiteurs et de leur tenir compagnie en attendant qu'il les introduisît dans le sanctum, si son maître était occupé.

Il va sans dire qu'il entrait aussi dans ses attributions de faire les commissions. Grâce à ses réclames pompeuses, à ses innombrables affiches et surtout au luxe de son établissement, il pleuvait des malades chez M. le docteur Killmany, et, chose étrange et incompréhensible, dans les premiers temps, pour notre ami Pierre, il les voyait traités tous de la même manière.

Un jour, il avait introduit un petit vieillard d'un embonpoint exorbitant, qui s'était nommé en entrant, Monsieur Greenhorn. Dès que le petit homme se fut enfoncé dans un des fauteuils, le docteur prenant son air le plus grave, lui demanda de quoi il se plaignait en lui tâtant le pouls.

— D'une hydropisie, cher docteur, qui me fait souffrir depuis plusieurs mois.

— Le cas est grave ! bien grave !

— Hélas ! oui, bon monsieur, j'ai été abandonné des autres docteurs.

— Ils ne vous auraient plus laissé quinze jours en vie, continua maître Killmany, en accentuant chaque syllable.

— Hoh ! aie ! aie ! que dites-vous-là, cher docteur ! pouvez-vous faire encore quelque chose pour moi ?

beuglait le patient d'une voix à faire pleurer un tigre.

— Montrez votre langue, répondait impassiblement le docteur. Bon : vous avez bien fait, cher monsieur Greenhorn, d'être venu me trouver aujourd'hui, car dans huit jours je n'aurais plus répondu de vous. Vous allez suivre de point en point le régime que je vais vous prescrire.

Maître Killmany prenant alors sur la table une fiole et un de ses paquets, les remettait au patient qui les recevait avec les marques du plus profond respect.

— Vous prendrez tous les jours six bouillons de dinde, mon cher monsieur Greenhorn, de deux en deux heures, en commençant à six heures du matin, et vous mettrez dans chaque une cuillérée de la poudre minérale contenue dans ce paquet. Cette poudre a une vertu merveilleuse. Elle provient de carottes qui ne poussent qu'au Brésil où j'étais allé, il y a cinq ans, pour guérir Sa Majesté Don Pédro, d'un coup de soleil. Lorsque je fis la découverte de cette précieuse racine, j'avais été piqué par un serpent à sonnettes et je lui dois la vie. Vous n'oublierez pas non plus de vous graisser, soir et matin, le gras des jambes et des bras ainsi que les oreilles avec l'huile contenue dans cette fiole. Cela est de la dernière importance. En suivant rigoureusement ce traitement pendant six semaines, vous allez devenir aussi léger qu'à l'âge de quinze ans.

— C'est vingt-cinq piastres, monsieur Greenhorn.

Aussitôt que le patient s'était exécuté, le docteur Killmany lui souhaitait le bonjour, et l'accompagnait jusqu'à la porte, en lui disant pour adieu : n'oubliez pas de venir me revoir demain, mon cher monsieur, et tout ira bien, je réponds de vous.

Il y avait déjà un peu plus de deux ans que l'illustre et docte personnage pratiquait de la sorte, lorsqu'un beau jour il décampa sans tambour ni trompette, lais-

sant pour gage de son retour le restant de ses fioles, deux paires de bottes qui tiraient la langue, quinze mille piastres de dettes et beaucoup de dupes.

Pierre se consola d'autant plus facilement du départ un peu brusque de M. le docteur Killmany, qu'il avait réalisé la somme assez ronde de quatre cents piastres, et qu'il se sentait suffisamment édifié sur les mérites de la grande République et de ses intéressants citoyens pour imiter l'exemple de son honorable patron, mais cette fois dans la direction de son clocher natal.

*
* *

Un mois, jour pour jour, après son départ de la Nouvelle-Orléans, le pauvre exilé volontaire, rentrant dans sa patrie, revit les bords du grand fleuve. A cette vue aimée, des pleurs de joie gonflèrent ses paupières et coulèrent lentement sur ses joues amaigries et brûlées du soleil.

Lorsqu'il rentra dans le village natal, la nuit était tout-à-fait venue, et les fenêtres des maisons, éparpillées le long de la côte, s'illuminaient une à une.

Il faisait un temps magnifique.

Des milliers d'étoiles scintillant sur le fond bleu du ciel, comme autant de diamants, reflétaient leur molle clarté sur la surface du grand fleuve polie comme une glace.

A l'extrémité de l'horizon, la lune encore à moitié cachée par de légers nuages, montrait peu à peu son disque d'une grandeur démesurée et rouge comme de la fonte bouillante.

Aucun bruit ne troublait le silence majestueux de la nuit. Quelquefois seulement on entendait la respiration puissante et cadencée d'un bateau à vapeur fendant les

flots avec ses roues bruyantes, et l'aboiement monotone d'un chien de garde, que répétaient d'autres chiens, de loin en loin.

La grand'route était déserte, et celui qui avait vu, il y a cinq ans, partir le pauvre Pierre, d'un air si triomphant, si dégagé, si sûr de lui-même, ne l'aurait certes pas reconnu, tant la démarche mal assurée du voyageur annonçait la fatigue et de cruelles déceptions.

Il avançait d'un pas lent, inquiet, furtif, évitant avec le plus grand soin de passer le long des fenêtres éclairées.

A mesure qu'il approchait de la maison paternelle, il reconnaissait les lieux de son enfance.

Les bords du grand fleuve étaient toujours les mêmes ; seulement de temps à autre, il remarquait que la grève s'était rétrécie, et que là, où il avait couru, enfant, pieds nus et un fusil sur l'épaule en quête de pluviers ou de canards, il y avait aujourd'hui de l'eau et des joncs.

Parfois aussi une maisonnette qu'il avait vue jadis sur le bord de la côte était venue se placer de l'autre côté du chemin, et des arbres qui lui prêtaient autrefois un ombrage si gai—doux abri des oiseaux—les uns étaient couchés tristement dans la rivière, montrant, çà et là, leurs branches dépouillées ; les autres abattus par la cognée avaient servi probablement à chauffer la famille pendant les longues et froides nuits d'hiver.

En longeant la clôture du cimetière sur lequel se projetait l'ombre de la flèche argentée de l'église, comme si elle eût voulu protéger ceux qui dormaient leur dernier sommeil, Pierre vit quelques tombes de plus. Quelques-unes avaient déjà commencé à se couvrir d'un gazon clairsemé dont le vert tendre contrastait avec la teinte sombre des hautes herbes ondulant

autour d'elles. Deux ou trois étaient toutes fraîches, et leur surface bombée, où se dessinaient encore les pelletées d'une terre noire et glaiseuse, faisait tache dans le champ du repos.

Un pressentiment sinistre lui traversa alors l'esprit, et cédant à une impulsion plus forte que lui, il franchit d'un bond la clôture, et se dirigea, l'œil ardent, le cœur battant à rompre dans sa poitrine, vers l'endroit du cimetière où il avait remarqué ces tombes nouvelles.

Pierre en eut rapidement passé l'inspection ; arrivé à la dernière, il poussa un cri déchirant, et tomba à terre, à genoux, sur cette tombe, en face de cette croix de bois, en murmurant à travers des sanglots étouffés : mon père ! mon père ! mon père !

Quand Pierre se releva, il ne pleurait plus : mais on lisait sur sa figure mâle et résignée une résolution énergique. Il avait juré de se livrer tout entier à la culture de l'héritage de ses ancêtres. Cette dignité d'homme qu'il avait perdue aux *Etats*, il venait de la retrouver sur la tombe de son père.

Aussi se dirigea-t-il d'un pas plus assuré vers la maison paternelle, où l'attendait depuis longtemps sa pauvre mère, en deuil devant son foyer solitaire, inconsolée mais non inconsolable, parce qu'elle avait foi en Dieu et qu'elle attendait son fils.

*
* *

Aujourd'hui, Pierre est marié, et déjà père de deux enfants, que la mère Souci embrasse et dorlotte du matin au soir. Il habite la maison paternelle, et dirige lui-même les travaux. Levé le premier, couché le der-

nier, il ne croit pas être trop savant pour manier un fléau ou modérer l'ardeur d'un cheval traînant la charrue. L'an dernier, il a été nommé, à l'unanimité, président des commissaires d'école. Cette année, il s'est assis au banc des marguilliers ; l'an prochain il deviendra probablement préfet du comté.

Pierre aimé tendrement par sa femme, fêté, choyé par tout le monde, se fait un plaisir et un devoir de raconter, dans les veillées, sa longue et folle odyssée, sans omettre le moindre détail. Ses aventures dans la cuisine du père Durand et dans la cambuse du *Flying fish* égayent autant ses auditeurs attentifs que les faits et gestes de l'intéressant docteur Killmany ; mais Pierre, tout en amusant ceux qui l'écoutent, ne perd aucune occasion de les instruire et de les attacher à leur pays, et il ne termine jamais ses agréables récits sans répéter ces mots que tout *vrai Canadien* comprendra : heureux celui qui laboure la terre paternelle et récolte en paix ses produits ! Si ceux-là que la tentation de l'or a séduits, écoutaient davantage leurs Pasteurs et les gens d'expérience, ils maudiraient les *Etats*, et comprendraient aussi bien que moi, que la sphère de leur bonheur et de leurs devoirs se trouve à la place où le bon Dieu ne les a pas fait naître sans dessein.

VIII

LE PÈRE MATHURIN

VIII

LE PÈRE MATHURIN

La reconnaissance est aussi rare
que l'ingratitude est commune.

* * *

Rien de plus commun que le nom,
Rien de plus rare que la chose.

LAFONTAINE.

* * *

Il y avait une fois un bon vieillard qu'on appelait le père Mathurin.

Ce père Mathurin était habitant et ne demeurait pas bien loin d'ici.

Il avait deux gendres, habitants tous deux, et ces deux gendres avec leurs femmes composaient toute sa famille, car il était veuf depuis nombre d'années, et il ne s'était jamais remarié.

Je ne vous ai pas encore dit, chers lecteurs, que le père Mathurin était plus qu'à l'aise, il était riche, et de plus passablement vieux.

Comme il s'ennuyait tout seul dans sa grande maison de pierre sur le bord de l'eau, il lui passa un jour par l'esprit l'idée de *se donner* à ses deux gendres qu'il aimait beaucoup, espérant bien achever tranquillement sa vie au milieu d'eux.

Il se donna donc, par devant notaire public, et le contrat une fois signé, dont copie fut faite en triple expédition, le père Mathurin, les deux gendres et les deux femmes, ne formèrent plus qu'un seul et même ménage.

Tout alla admirablement bien pendant les six premiers mois, et le père Mathurin disait à qui voulait l'entendre, qu'il était une grosse bête de n'avoir pas songé à se donner dix ans plus tôt.

Le septième mois,—on était alors en automne,—un nuage vint à passer sur ce beau ciel bleu.

Il faut savoir que le père Mathurin, comme tous les vieillards qui sont riches, avait beaucoup d'amis et qu'il aimait à causer.

Or donc, bon nombre de vieux se rendaient chez lui. On fumait, on jasait, le père Mathurin prenait son petit coup, et comme il n'était pas seul, tous en prenaient. De temps à autre il retenait quelques vieillards à souper, et alors on passait la veillée à jouer au major ou au dix.

Ces innocentes réunions furent les premiers boulets tirés sur la bonne harmonie qui regnait dans la famille.

Les gendres, trouvèrent que ces veillées causaient de grosses dépenses, que c'était un gaspillage, que si ça continuait, on finirait par se mettre dans le chemin ; de leur côté, les femmes crièrent bien haut qu'il n'y avait plus moyen de tenir la maison nette, que cette bande de vieux tousseurs venait mettre les « catalognes » hors de service avec leurs crachats et la crotte

de leurs souliers de bœuf ; ..... bref, des deux côtés les récriminations pleuvaient.

Le père Mathurin fit semblant de ne pas les entendre, et les visites et les veillées n'en continuèrent pas moins ; mais à mesure que l'hiver avançait, la bonne intelligence était en baisse.

Cependant l'hiver se passa tout doucement, sans éclat. On se contentait de murmurer tout bas ; une circonstance frivole en apparence vint rompre la glace.

*
* *

Les travaux étaient déjà commencés à la campagne depuis deux ou trois semaines. Les deux gendres travaillaient au champ, et les femmes occupées à l'intérieur repassaient du linge.

Le père Mathurin assis contre le poële, semblait converser avec un vieux chien aveugle couché à ses pieds le long du foyer.

Soit maladresse, soit intention, une des femmes vint à laisser tomber de l'eau bouillante sur le dos de l'animal, et la pauvre bête échaudée se mit à crier comme un goret qu'on égorge.

En attendant les cris plaintifs d'un vieil ami qu'il aimait beaucoup, le vieillard n'y tint plus et reprocha âcrement à sa fille ce manque d'attention.

Les deux femmes se mirent alors à dire tout ce qu'elles gardaient sur le cœur : qu'il n'y avait pas moyen de faire la moindre chose autour du poële, que le vieux et son chien écœurrant étaient toujours collés dessus ; qu'on les avait *emboucannés* tout l'hiver, que la maison était toujours pleine d'étrangers qui mettaient tout sans dessus dessous, que c'était ci, que c'était ça, et l'on finit par appeler le bonhomme un vieux déplaisant.

Quand les deux gendres rentrèrent, la même scène recommença, et ceux-ci lui dirent qu'il était un méchant marabout.

*
* *

Le vieillard, le désespoir dans le cœur, siffla son chien, et passa la porte sans dire mot.

Il alla tout droit chez son vieil ami le père Sanschagrin, et lui raconta de point en point ses infortunes domestiques. Quand il eut fini de dévider son chapelet que le père Sanschagrin écoutait attentivement, tout en se promenant de long en large à l'ombre de quelques ormes qui ombrageaient ses bâtiments, le bon homme Mathurin attendit patiemment que son ami lui donnât quelque conseil ou du moins ouvrît la bouche pour le consoler. Mais ce dernier ne semblait guères disposé à parler de si-tôt, évidemment il mûrissait quelque plan.

— Tenez, dit enfin le père Sanschagrin en s'arrêtant tout court et en mettant la main sur l'épaule de Mathurin, voulez-vous que je vous dise une chose, les trois quarts des enfants, quand la religion ne les tient pas bien en bride, ne valent pas mieux que les bêtes. Vous voyez bien cet orme-là, le plus gros, celui du milieu, eh! bien, l'été dernier, j'y avais déniché des merles, et je mis les petits qui commençaient à avoir leurs plumes, dans une cage d'osier que j'attachai à la barrière de mon clos. Savez-vous ce qui arriva? Le père et la mère vinrent exactement tous les jours leur apporter la becquée comme s'ils eussent encore été au nid. Au bout de deux ou trois semaines, les petits étant assez grands pour voler tout seuls, je me dis: voyons, je mettrai ces petits en liberté, mais il faut que j'attrappe les parents pour les encager à leur tour,

je serais curieux de savoir comment ils seront traités ceux-là.

Je plaçai donc, autour de la cage, des fétus de paille que j'enduisis d'une glu épaisse, et en moins d'un quart-d'heure, je tins mes deux oiseaux que j'enfermai à leur tour, après avoir donné aux autres la clef des champs.

Il advint ce que je pensais. Pas un des petits ingrats ne songea à apporter la becquée aux malheureux prisonniers. Le deuxième jour, vers le soleil couchant, la mère mourut ; le lendemain, en me levant au petit jour, j'allai à la cage, le père était mort. Cela m'indigna. Comme je donnais cours à de tristes réflexions, j'entendis au-dessus de ma tête, dans les branches des ormes, le caquet bruyant de quelques merles. Je levai les yeux : ils étaient six. Je crus reconnaître les ingrats qui ricanaient sur la tombe de leurs parents. Furieux, j'allai quérir mon fusil, et les abattis tous les six du même coup. Je vous garantis que je les ai croqués, à mon déjeuner, sans remords. Eh ! bien, père Mathurin, mon histoire de merles est quelque peu l'histoire de beaucoup d'enfants ingrats. Si vous m'eussiez consulté dans le temps, vous ne vous seriez pas donné de la sorte et vous vous seriez gardé une pomme pour la soif. Un homme dont on n'a plus rien à attendre et qui vous pèse sur les bras, voyez-vous, est un fardeau bien lourd. Mais enfin, le mal est fait, et ça ne servirait de rien d'en parler davantage. Quand le vin est tiré il faut le boire, et puisque vous avez commis une faute, il s'agit de la réparer. J'ai un moyen bien simple et qui réussira, j'en suis presque convaincu. Il est évident que c'est l'amour de l'argent et de l'intérêt qui a fait oublier à vos gendres le respect et les égards qu'ils vous doivent; eh bien! nous les prendrons par l'intérêt et l'amour de l'argent. Ecoutez

bien : vous allez vous en retourner chez vous, et faites comme par le passé. Sur le coup de midi, quand vous serez tous à table, je m'en viendrai avec un sac de piastres françaises, nous passerons tous deux dans votre chambre, nous les compterons bien haut en parlant tout bas, puis vous ferez semblant d'ouvrir et de fermer votre coffre ; après quoi je partirai et vous vous remettrez à table. Ils entendront naturellement le bruit des écus, et s'il vous demandent d'où vous est venu tout cet argent, vous n'avez qu'à leur dire qu'il provient de la vente d'une terre que vous vous étiez réservée. S'ils se laissent prendre à ce piège, comme je n'en doute pas, vous verrez du changement, sous peu, dans leur manière d'agir à votre égard.

*
* *

Ce qu'avait prévu le père Sanschagrin arriva de point en point.

Tandis que les deux vieillards renfermés dans la chambre du fond comptaient et recomptaient, en ayant soin de les faire sonner bien fort, le fameux sac aux piastres françaises, les deux gendres et leurs femmes, l'oreille collée contre la porte, tâchaient de surprendre ce qui se passait à l'intérieur.

*
* *

Dès que le père Sanschagrin fut parti et que le bonhomme Mathurin se fut remis à table, les deux femmes prenant leur voix la plus douce et la plus caline dirent en souriant :

— Il paraît, pépère, que vous ne nous aviez pas tout donné.

— Comment, père Mathurin, s'écriaient les deux gendres, vous aviez encore des argents et vous ne nous le disiez pas ? Vous vouliez donc nous surprendre, cher pépère ?

— Point du tout, mes enfants, reprit le bon vieillard d'un ton grave et quasi solennel, j'ai voulu simplement vous éprouver, et je me suis aperçu avec douleur que je n'avais affaire qu'à des ingrats. Je vous pardonne toutefois vos torts, mais je vous préviens, mes gendres, que je ne laisserai le reste de ma fortune qu'à celui d'entre vous qui se comportera le mieux à mon égard et qui me témoignera le plus de véritable affection.

Dès ce moment, comme vous pouvez le penser, chers lecteurs, on se garda bien d'appeler encore le bonhomme vieux déplaisant, ou vieux marabout C'était pépère par-ci, c'était pépère par-là : les deux gendres et leurs femmes se disputaient à qui servirait le plus tôt et le mieux le cher pépère. Bref le bonhomme n'avait jamais été si heureux de sa vie.

*
* *

Au bout de dix ans, lorsque le père Mathurin se sentit près de mourir, il fit venir dans sa chambre ses deux gendres et leur dit en leur désignant le coffre dont j'ai parlé tantôt : mes enfants, vous trouverez là dedans un testament qui explique mes dernières volontés.

Dès qu'il fut mort, les deux gendres n'eurent rien de plus pressé que d'ouvrir le coffre dans lequel ils comptaient bien puiser l'or et l'argent à pleines mains, mais je vous laisse à juger de leur étonnement, lorsqu'au lieu de cette fortune tant convoitée, ils ne trouvèrent

que des roches et un rondin d'une bonne grosseur, autour duquel se trouvait enroulé un morceau de papier que le notaire public de l'endroit avait orné de ces mots, écrits de sa plus belle main :

— Je lègue ce rondin pour casser la tête à tout père qui commettra la sottise de se donner à ses enfants.

IX

LES TROIS VÉRITÉS

IX

LES TROIS VÉRITÉS

Si non e vero, e bene trovato.

Il y avait, une fois, un pauvre brave homme qui s'appelait Jean Lafortune.

Ce Jean Lafortune vivait à la campagne. Sa maison, la plus humble de l'endroit, était à vrai dire plutôt une cabane qu'une maison. Comme il n'avait pas de terre à lui, ni chevaux, ni bétail d'aucune espèce, Jean travaillait à la journée. L'été il allait faucher à droite et à gauche, l'hiver il bûchait.

De son côté la femme de Jean Lafortune filait quand elle n'avait rien d'autre chose à faire.

Comme à ces métiers-là on n'amasse guères de rentes, quoique souvent, soit dit entre parenthèse, on vive de

la sorte plus heureux que ceux qui en ont, et que l'idée fixe de Jean Lafortune était d'en avoir tôt ou tard, il lui vint un jour à l'esprit de courir le pays.

Il y a eu, de tout temps, de bonnes gens qui se sont imaginés, qu'il suffisait d'avoir quitté le clocher natal pour rencontrer la richesse et le bonheur. Mais hélas ! dès que ce phare de salut cessa de briller à leurs yeux, combien ont pleuré amèrement leur folie, et combien, en butte à toutes les horreurs, à toutes les humiliations de la pauvreté, ont regretté, en mourant sur la terre étrangère, l'humble village qui les vit naître et le coin de terre bénie où reposent les cendres de leurs pères.

*
* *

J'ai dit tout à l'heure que Jean Lafortune voulait courir le pays. Un beau matin, son parti étant irrévocablement arrêté, il fit son paquet, ce qui ne fut pas long car il ne pesait guère, embrassa sa femme qui pleurait à chaudes larmes et son garçon qui pleurait de voir pleurer sa mère, et leur dit en s'efforçant de ne pas pleurer lui-même : quand j'aurai gagné de quoi nous établir comme le voisin, je reviendrai, mais pas avant. Je veux courir ma chance comme un autre et quelque chose me dit que je réussirai. Dieu merci ! j'ai de bons bras, j'ai bon pied et bon œil. Avant trois ans, je puis gagner de quoi acheter une terre. Le quatrième je travaillerai pour les animaux et le gréement, et le cinquième, tu me verras de retour.

Puis Jean partit. A quatre ou cinq arpents de chez lui, il se retourna avant de gagner un chemin de traverse, pour jeter un dernier regard sur le foyer qu'il abandonnait, et voyant, sur le perron, sa femme et son

garçon qui pleuraient toujours, il se mit à son tour à pleurer comme un enfant, en continuant sa route.

*
* *

Jean Lafortune voyagea pendant dix ans. Au bout de ce temps, il n'avait augmenté qu'en âge. Cela méritait réflexion, il se mit à réfléchir sérieusement. J'avais trente ans, se dit-il, quand je partis de chez moi sans autre fortune que mes bras ; me voilà rendu à quarante, et je n'ai guère gagné davantage, si non que mes bras sont plus fatigués que le jour de mon départ. Pâtir pour pâtir, j'aime mieux pâtir, s'il le faut, avec les miens là-bas, que seul ici comme un chien. Retournons-nous-en.

Et Jean remit le cap dans la direction de son clocher.

*
* *

Jean se trouvait encore à trois journées de chez lui, lorsqu'il arriva près d'une ferme qu'il n'avait pas remarquée, sur son passage, dix ans auparavant. Un vieillard de haute taille se tenait sur le pas de la porte et le regardait venir.

Ce vieillard avait une longue barbe blanche, et une tuque rouge lui couvrait la tête. Il était vêtu d'un ample capot gris d'étoffe du pays, et une ceinture fléchée à couleurs voyantes serrait sa taille élancée et pleine de vigueur.

Arrivé en face de ce personnage, Jean qui avait soif lui demanda à boire.

Entrez, mon enfant, lui fut-il répondu d'un ton pa-

ternel, vous me paraissez venir de loin, vous reprendrez mieux votre route quand vous vous serez reposé quelque temps.

Jean avait faim et soif, Jean de plus était fatigué ; il ne se fit donc pas prier et entra.

La table était encore mise, le vieillard y conduisit le voyageur et après l'avoir engagé à boire et à manger comme il faut, il lui demanda d'où il venait et où il allait.

Jean raconta son histoire tout en mangeant à belles dents.

Quand il l'eut finie, avec la dernière bouchée, il se disposait à remercier le vieillard et à partir, mais ce dernier le retint et lui dit :

Mon ami, vous avez eu grandement tort de quitter ainsi votre femme et votre enfant. Il est bien rare que le bonheur accompagne ceux qui abandonnent l'humble clocher de leur village et leur famille, parce que du même coup ils désertent les seules vraies joies que l'homme puisse goûter ici-bas : celles que donnent la religion et le foyer domestique.

J'ai beaucoup vécu, mon enfant, et par conséquent j'ai beaucoup vu dans ma longue carrière, et j'en ai connu bien de ces étourneaux, qui ont fui le nid paternel. Que leur est-il arrivé ? Au lieu de l'or et des merveilles qu'ils croyaient follement rencontrer sur leur route, ils n'ont trouvé que déceptions et misères. La plupart sont revenus, comme vous, plus pauvres qu'ils n'étaient partis, fatigués de la route et le désespoir au cœur. Quelques-uns sont morts tristement loin, bien loin de leurs parents, de leurs amis, en proie à toutes les tortures du remords et de leurs espérances brisées. A peine un sur cent a-t-il rencontré ce qu'il cherchait.

Ce n'est pas en vain, mon ami, que Dieu a implanté dans le cœur de l'homme l'amour de la patrie. C'est

ce sentiment qui lui fait aimer par dessus tout, si humble qu'il soit, le lieu qui l'a vu naître, et les plus sages et les plus heureux ont toujours été ceux qui ont vécu où leurs pères ont vécu et qui mourront où leurs pères sont morts.

D'ailleurs, comme le dit le proverbe : pierre qui roule n'amasse pas mousse. Vous en êtes la preuve vivante. Pendant dix ans vous avez roulé à droite et à gauche, dépensant d'un bord ce que vous aviez gagné de l'autre, et en fin de compte vous ne rapportez, pour nourrir votre famille qui vous attend depuis si longtemps, que la stérile histoire de votre longue absence.

Ne pleurez pas, mon pauvre ami, je ne dis pas ceci pour vous affliger, loin de là ; vous me paraissez d'un bon naturel et je ne demande pas mieux que de m'intéresser à vous, et de vous le prouver. Tenez, si vous le voulez, vous resterez chez moi pendant un an, j'ai besoin d'un bon travailleur sur qui je puisse compter, et je vous donnerai $100 pour vos peines. Si cela vous va, vous pourrez vous mettre à la besogne dès demain matin. Dans tous les cas, ce serait toujours une jolie petite somme que vous rapporteriez chez vous, et vous demeurerez ici aussi longtemps qu'il vous plaira.

Jean ne se le fit pas répéter deux fois, et serra avec effusion la main généreuse que lui tendait le vieillard.

*
* *

Le lendemain il était aux champs travaillant comme quatre.

L'année finie, Jean demanda ses gages.

Fort bien ! mon garçon, lui dit le vieillard, tu as bravement gagné tes cent piastres et je vais te les donner, puisque tu me les demandes. Cependant comme

je suis très content de tes services, je veux te laisser le choix de cette somme ou d'une simple vérité qui vaut dix fois plus ; voyons, décide-toi.

Jean se gratta le front avec anxiété, regarda successivement son maître et le plafond, et finit par déclarer qu'il préférait la vérité.

A la bonne heure ! reprit le vieillard, voilà qui est bien répondu. Eh bien ! mon enfant, retiens-là cette vérité, grave-là profondément dans ta mémoire et surtout observe-là dans n'importe quelle circonstance, le bonheur de ta vie entière en dépend : SUIS TOUJOURS LE VIEUX CHEMIN.

*
* *

Jean sortit tout penaud et s'en retourna aux champs. Evidemment dans son esprit, cette maxime ne valait pas cent piastres.

Au bout de la seconde année, Jean se représenta devant le vieillard, et ce dernier lui tint à peu près le même discours que la dernière fois.

La situation était difficile. D'un côté le pauvre diable voyait reluire sur la table une dizaine de piles d'écus tout neufs ; de l'autre, le bonhomme lui répétait de sa voix la plus solennelle :

Je te laisse le choix de ces cent piastres ou d'une vérité bien plus importante que la première et qui vaut cent fois cet argent.

Donnez-moi la vérité, dit Jean en baissant les yeux pour ne pas rencontrer ces beaux écus dont l'éclat lui donnait la fièvre.

— Fort bien, mon garçon, je suis content de toi. Ouvre bien les deux oreilles et n'oublie jamais cette précieuse vérité que je te confie :

NE TE MÊLE JAMAIS DES AFFAIRES QUI NE TE REGARDENT PAS.

Si ma femme était ici, pensa Jean Lafortune en se dirigeant vers l'écurie, elle dirait bien que je ne suis pas fin comme de la soie, et ma foi ! je crois qu'elle aurait raison.

*
* *

Au bout de la troisième année, Jean aborda le vieillard bien décidé à prendre son argent et à laisser de côté la vérité, s'il s'avisait de lui en offrir une nouvelle en guise de paiement, mais le discours que lui tint le bonhomme fut tellement sensé, tellement convaincant qu'il accepta encore les mêmes conditions.

REMETS TOUJOURS TA COLÈRE AU LENDEMAIN, mon garçon, fit le vieillard en replaçant dans son tiroir les piles d'écus qui resplendissaient sur le tapis vert de son pupitre.

Mille bateaux ! monsieur, exclama cette fois Jean Lafortune avec des larmes dans la voix, je crois bien que je vais vous laisser. Voilà trois ans que je vous sers et vous ne me payez qu'en vérités. Quand bien même j'aurais un minot de cette graine-là, ça ne me donnerait pas une poche de blé. Je sais bien que ça me rendrait plus savant que je le suis, mais j'en saurai toujours assez long pour mon état. Si c'était un effet de votre bonté de me laisser partir, je vous en serais bien reconnaissant.

— Comme tu voudras, mon garçon, reprit le vieillard, tu m'as toujours bien servi, tu accepteras ceci en cadeau, et en même temps le vieillard donna à Jean quelque argent pour faire sa route, et une tourtière grosse comme un pain de dix livres.

*
* *

Une heure après, Jean Lafortune marchait gaîment au soleil, le long du chemin du roi, un lourd rondin de mérisier sur l'épaule au bout duquel se balançaient, noués dans un mouchoir solide, son butin et sa tourtière de dix livres.

Chemin faisant, il fut accosté par un voyageur; c'était un gai compagnon, rieur, insouciant, s'en allant chercher fortune au loin.

Tous deux dégoisaient de choses et d'autres quand ils arrivèrent à un endroit où la route se bifurquait: d'un côté se trouvait une forêt sombre, épaisse, à travers laquelle on avait ouvert un chemin nouveau, aboutissant, suivant toute évidence, à un village qu'on apercevait dans le lointain, car la flèche d'une chapelle scintillait au soleil, et l'on voyait, monter, vers le ciel serein, comme autant de panaches, la fumée de plusieurs cheminées.

De l'autre côté, le vieux chemin serpentait à travers les champs, décrivant de capricieux zigs-zags.

Jean Lafortune s'était arrêté tout court.

Qu'as-tu donc à regarder en l'air, lui cria son compagnon qui s'était engagé bravement dans le chemin nouveau?

Je te regarde faire, et je te souhaite le bonjour, repartit Jean, moi je prends le *vieux chemin!*

—Pourquoi ça? tu ne sais donc pas qu'il est deux fois plus long.

—C'est possible, mais un vieux philosophe que j'ai servi pendant trois ans m'a dit qu'il fallait toujours suivre le vieux chemin. J'ai payé cette vérité cent piastres, c'est bien le moins que je la suive.

—Ton vieux philosophe n'était qu'une vieille bête, reprit le gai compagnon à travers les branches. Echauffe-toi donc comme il faut la carcasse au soleil, puisque

c'est ton bon plaisir, moi je préfère l'ombre et je serai rendu deux heures avant toi. Au revoir.

*
* *

Jean continua seul sa route. Arrivé au village, quelle ne fut pas sa surprise d'y voir tout sans dessus dessous !

Un groupe de femmes et d'enfants se tenaient en face de la chapelle autour du cadavre d'un homme assassiné que Jean reconnut avec horreur pour son compagnon de tantôt, tandis que les habitants accourus en foule, les uns armés de bâtons et de fourches, les autres de fusils, n'attendaient plus que l'arrivée de monsieur le Maire pour se mettre à la poursuite des assassins.

Mon vieux maître avait raison, se dit Jean, remerciant Dieu avec gratitude de l'avoir mené dans la maison de ce vieillard qu'il venait de quitter. Si l'on ne m'eut pas dit qu'il fallait toujours suivre le *vieux chemin*, je serais un homme mort à l'heure qu'il est. Décidément cette vérité vaut plus que cent piastres. Je la dirai à ma femme et à mon fils, et nous en ferons tous trois notre profit.

*
* *

Une heure ou deux après avoir traversé le village, Jean Lafortune fatigué de la longue route qu'il avait faite cette journée-là, s'arrêtait à une hôtellerie d'assez belle apparence, et demandait à l'hôtelier le couvert pour la nuit.

Celui-ci s'empressa de donner une chambre à notre voyageur et après l'avoir prévenu qu'il viendrait le chercher bientôt pour le souper, le laissa seul.

*
* *

Il commençait à faire noir. Jean déposa dans un coin son paquet et son rondin, ferma la porte, et par un mouvement de curiosité assez naturelle, se mit à examiner, autant que le lui permettait l'obscurité naissante, la chambre où il se trouvait.

Un drap gris et épais, assez semblable à une voile de bateau, couvrait la moitié du plancher, et, sous le drap, se dessinaient comme des formes humaines.

Surpris et curieux à la fois, Jean souleva un coin de cette toile. Horreur! des cadavres, les uns à peine décomposés, d'autres réduits à l'état de squelettes, étaient couchés côte à côte sur le plancher.

Il se disposait à les compter lorsque l'hôtelier vint gratter à la serrure et le prévenir qu'on l'attendait pour souper.

Jean ouvrit aussitôt la porte, et une lumière éblouissante, telle qu'il n'en avait encore jamais vue, lui fit fermer un instant les yeux.

*
* *

Il se trouvait dans une vaste salle éclairée par des milliers de bougies.

Une table longue couverte d'une vaisselle somptueuse et de plats d'or et d'argent d'où s'échappait une odeur délicieuse semblait attendre vingt-quatre con-

vives, car il y avait vingt-quatre couverts. Cependant Jean Lafortune se trouvait seul avec l'hôtelier, et il n'apercevait pas même l'ombre d'un domestique.

Tout cela était étrange, merveilleux et terrible.

L'hôtelier s'assit au haut bout de la table, et d'un geste plein d'autorité invita Jean à se placer à côté de lui.

Jean obéit et s'assit sans dire mot.

Comme il se disposait à porter à la bouche l'aile appétissante d'une dinde rôtie, il entendit jouer un ressort secret ; et ce bruit sec, lugubre, venant du fond de la salle, le fit rester en suspens, la main à la hauteur des lèvres, et la fourchette sous le nez.

Tout à coup, une armoire s'ouvrit à deux battants, presque en face de lui, à l'endroit même d'où était parti ce bruit qui l'avait inquiété, et livra passage à un fantôme.

C'était une femme ou plutôt un spectre décharné, d'une pâleur sinistre comme le linceul qui la couvrait de la tête aux pieds.

A voir les boucles de sa longue chevelure noire comme l'aile du corbeau éparses sur la blancheur du suaire, on eut dit des vipères se jouant sur la neige.

Il s'avançait lentement, solennellement vers le haut bout de la table, ses yeux caves et ardents fixés sur le voyageur.

Arrivé en face de l'hôtelier, le spectre s'arrêta, et entr'ouvant son linceul, tendit un crâne vide et luisant qu'il portait à la main.

En ce moment, les trois personnages vivement éclairés par les nombreuses bougies qui illuminaient la salle, présentaient un étrange coup-d'œil. Deux paraissaient pétrifiés tant leur immobilité était grande, l'hôtelier seul s'agitait en découpant les viandes et le pain qu'il jetait au fur et à mesure, dans le crâne, sans prononcer une seule parole.

Dès qu'il fut rempli, le spectre ramena sous le linceul la main décharnée qu'il avait tendue, reprit lentement le chemin de l'armoire et disparut bientôt avec le même bruit qui l'avait précédé.

Jean ne savait au juste s'il veillait ou s'il était devenu le jouet d'un horrible cauchemar, mais pour rien au monde il n'eut osé hasarder un mot inquisiteur sur la scène étrange dont il était le témoin involontaire, tant il avait présente à la mémoire la sage maxime que lui avait donnée son ancien maître : *il ne faut jamais se mêler des affaires d'autrui.*

Cependant l'hôtelier se leva de table, Jean fit de même, tout en jetant un regard plein d'amers regrets sur ces bonnes choses auxquelles il n'avait guères touché, et les lumières venant à s'éteindre comme par enchantement, tous deux demeurèrent dans une obscurité profonde.

Le pauvre Jean, plus mort que vif, s'orienta le long de la muraille pour regagner sa chambre. Arrivé en face de la porte, elle s'ouvrit d'elle-même, et à la lueur incertaine de la lune, il aperçut un lit étroit, qu'il se mit à inspecter de toute manière dessus et dessous, le tâtant et le défaisant pour s'assurer qu'il ne recélait point quelque piége.

Satisfait de ce côté, il songea au bon Dieu qui ne l'avait pas encore abandonné jusqu'à ce jour, et il se mit dévotement à genoux pour faire ses prières et se recommander à tous les saints du Paradis ; puis, sans se donner la peine de se déshabiller, il se jeta sur le lit après avoir mis toutefois, à sa portée, son lourd bâton de mérisier.

*
* *

La peur lui tint les yeux ouverts toute la nuit.

Sur le jour, vaincu par la fatigue et les émotions de la veille, le pauvre diable allait s'assoupir quand les fanfares bruyantes d'un coq du voisinage annonçant le lever de l'aurore le reveillèrent en sursaut.

Sauter à bas du lit, prendre son bâton, son paquet et gagner la porte, furent pour Jean l'affaire d'un clin d'œil. Il n'avait plus que la cour à traverser lorsqu'il tomba nez à nez avec l'hôtelier. L'effet de cette rencontre fut si foudroyant pour le fugitif, qu'il ferma les yeux, et s'arrêta tout court les bras en avant et une jambe en l'air, ne bougeant pas plus qu'un poteau.

Me voilà mort tout de bon cette fois, pensait-il, mais quelle fut sa surprise quand il se sentit tout-à-coup embrassé sur les deux joues.

L'hôtelier lui serrait les mains avec les marques de la plus vive tendresse.

—Vous êtes mon libérateur, lui disait-il, vous avez rompu le charme qui pesait sur ma maison et vous avez délivré la créature qui est sortie hier soir de l'armoire, et dont l'arrivée vous causa une telle peur que vous oubliâtes de souper. Les cadavres que vous avez vus dans votre chambre sont les tristes restes de vingt-trois voyageurs comme vous qui arrivèrent demander l'hospitalité dans cette maison et que leur curiosité perdit, car un sort inexorable les condamnait à la mort, du moment qu'ils risquaient une simple question sur ce qu'ils voyaient ou entendaient ici.

Avant de partir, j'espère, mon excellent et courageux ami, que vous voudrez bien déjeûner avec moi, et accepter une légère marque de ma reconnaissance éternelle.

Jean Lafortune alla donc déjeûner avec l'hôtelier, et il va sans dire qu'il mangea de meilleur appétit que la veille.

Quand il fut sur son départ, l'hôtelier le pria d'accepter une bourse de soie bien garnie, et Jean plus heureux qu'un roi reprit gaiement la route qui devait le mener ce soir même à son village, se promettant bien qu'aussi longtemps qu'il vivrait, *il ne se mêlerait jamais des affaires des autres.*

*
* *

La nuit tombait quand Jean aperçut le clocher natal. A cette vue des pleurs involontaires mouillèrent ses yeux. Il y avait déjà treize ans qu'il ne le voyait plus.

Comme il était tard et que Jean ne voulait pas surprendre sa femme et son fils, il se dirigea tout droit chez le savetier, son voisin, qui demeurait en face.

Ce savetier, bavard comme plusieurs pies, connaissait beaucoup mieux les affaires d'autrui que les siennes. Jean ne pouvait donc tomber mieux pour avoir des renseignements sur sa femme et sur son fils.

Aussi fut-ce la première question qu'il lui fit en se mettant à souper, et Jean Lafortune apprit avec un sensible plaisir, par la bouche du digne homme, que sa femme était un modèle de vertu, que pendant sa longue absence les plus mauvaises langues n'avaient jamais eu gros comme la tête d'une épingle à dire sur son compte, etc., bref, un éloge sans pareil.

Le savetier lui apprit en sus que son fils était à la veille d'être ordonné prêtre.

Jean n'ayant pas fermé l'œil la nuit précédente, avait naturellement sommeil. Il n'eut pas plus tôt fini de souper qu'il monta dans l'unique chambre du haut où l'attendait une robe de cariole qui lui servirait de lit pour la nuit.

Jean se déshabilla donc et pliait avec soin son capot

pour s'en servir en guise d'oreiller, quand l'envie le prit de regarder à la fenêtre.

Elle donnait sur la rue, et de cette espèce d'observatoire il pouvait voir tout ce qui se passait chez lui, car il y avait de la lumière.

Jean se mit donc à regarder.

*
* *

C'était bien là son logis. Rien n'avait été changé depuis son départ. Le lit était encore à la même place avec le même couvre-pied bariolé et les mêmes rideaux. Son fusil pendait toujours à la poutre du milieu, et son violon se trouvait accroché au-dessus de la cheminée, avec son archet, comme la veille de son départ. Deux chandelles brûlaient sur la table, la nappe était mise et sa femme passait et repassait dans la chambre d'un air affairé.

Tandis que Jean Lafortune se mettait l'esprit à la torture pour comprendre ce que voulaient dire ces préparatifs de fête, car évidemment ce n'était pas lui qu'on attendait, un homme de haute taille, enveloppé d'un grand manteau noir, traversa la rue, monta le perron, ouvrit familièrement la porte sans frapper, et se dirigea tout droit vers sa femme qu'il embrassa.

A cette vue un nuage passa sur les yeux de Jean. Tous les serpents de la jalousie le mordirent au cœur.

Sa première pensée fut de s'armer d'une hache, d'entrer chez lui comme un ouragan ; mais en ce moment, les paroles du sage vieillard lui revinrent à l'esprit :

REMETS TOUJOURS TA COLÈRE AU LENDEMAIN

et Jean se coucha.

*
* *

Toute la nuit, il fit des rêves affreux, épouvantables.

Le lendemain, de bonne heure, il descendit à pas de loup, prit en passant le marteau du savetier, et entra chez lui sans bruit, ce qui n'était pas difficile, car on ne fermait pas les portes dans cet heureux temps.

Dans la première pièce, reposait sa femme, les mains jointes sur la poitrine, la figure calme et souriante.

Jean fit quelques pas plus loin. Arrivé en face de la pièce du fond dont la porte était ouverte, il aperçut un prêtre à genoux qui lui tournait le dos.

A cette vue, la surprise lui fit lacher le marteau qu'il tenait à la main. Le prêtre se retourna, tous deux échangèrent un rapide regard et furent bientôt dans les bras l'un de l'autre.

C'était son fils, son fils unique ordonné prêtre la veille et qui avait obtenu la permission de venir voir ses parents.

Bientôt la mère fut sur pied, les embrassements recommencèrent et tous allèrent à l'église remercier ensemble le bon Dieu qui les avait si visiblement protégés, et le père et la mère eurent le bonheur d'assister à la première messe de leur fils.

*
* *

Au déjeûner qui suivit, la fameuse tourtière parut sur la table, et quand Jean Lafortune y porta le couteau pour l'entamer, ses trois cents piastres en sortirent.

X

IL NE FAUT JAMAIS REMETTRE AU LENDEMAIN, CE QU'ON PEUT FAIRE LE JOUR MÊME

X

IL NE FAUT JAMAIS REMETTRE AU LENDEMAIN, CE QU'ON PEUT FAIRE LE JOUR MÊME

Qui, par sa faute, perd un œuf,
peut aussi bien perdre un bœuf.

* * *

Fais ta besogne plutôt la veille
que le lendemain.

Tandis que je me trouvais à Québec, j'avais si souvent admiré, du haut de ses remparts, le village de la Pointe-Lévy dont les maisons semblent avoir escaladé l'autre rive du St. Laurent, qu'un beau jour je me décidai à traverser le fleuve pour aller examiner de plus près ce riant paysage que je ne pouvais me lasser d'admirer de loin.

Bien m'en prit, car je rapportai de cette excursion champêtre une histoire et ce singulier aphorisme qui lui servira d'introduction : « la pluie est l'amie des canards en général et des gens de lettres en particulier. »

Et voici pourquoi :

Il y avait déjà longtemps que je marchais devant moi (suivant toujours le « vieux chemin, » comme Jean Lafortune,) et respirant à pleins poumons cet air pur et embaumé qu'on ne respire qu'à la campagne, lorsque je crus m'apercevoir qu'il allait pleuvoir.

De gros vilains nuages noirs couvraient petit-à-petit ce beau ciel bleu qui souriait à mon départ ; le soleil qui apparemment n'aime pas les nuages, achevait de voiler sa face éblouissante et ne jetait plus, que de temps à autre, sur cette belle nature, quelques pâles rayons tristes comme l'adieu d'un mourant.

En même temps un vent furieux venu du nord et soufflant par raffales soulevait toute la poussière de la route en tourbillons épais.

Sans être augure ou astronome, je conclus que la tempête n'était pas loin et que le plus prudent était de s'en retourner. Mais à peine avais-je fait quelques cents pas dans la direction de l'embarcadère qu'un nuage qui semblait danser au-dessus de ma tête creva tout-à-coup, et des gouttes de pluie larges comme des écus mêlées à des grêlons se mirent à tomber en crépitant sur la poussière du chemin, faiblement d'abord, puis avec violence et par torrents, comme si toutes les cataractes du ciel se fussent ouvertes.

En un clin d'œil j'avais gravi les trois ou quatre marches formant le perron d'une ferme qui se trouvait à ma gauche, et sans perdre de temps à frapper, j'entrai par la porte de devant, tandis que les gens de la maison rentraient par la porte de derrière.

Après nous être salués, de part et d'autre, avec cette satisfaction que l'on éprouve, tout en étant mouillé, de ne pas l'avoir été davantage, j'allai droit à un brave homme d'une quarantaine d'années qui me paraissait le chef de la famille, et lui demandai, en le saluant, la permission « *d'allumer.* »

— Asseyez-vous, Monsieur, et faites comme chez vous, me répondit-il, ou plutôt entrez ici, vous serez plus à l'aise.

En disant ces mots il avait ouvert la porte d'une pièce assez vaste, servant de salon, et d'une éblouissante propreté.

Si curieux que je fusse d'examiner la nombreuse famille de mon hôte improvisé, je ne me fis cependant pas prier, d'autant plus, qu'un chien énorme, crotté jusque par-dessus les oreilles et les poils ruisselants de pluie, s'obstinait à venir flairer les pans de mon habit, malgré la défense réitérée de ses maîtres grands et petits, modulée sur tous les tons :

— Marche te coucher, Castor !

Or donc j'étais installé dans le salon, commodément assis et fumant comme un bienheureux le tabac de mon hôte qui fumait aussi. Nous parlions de choses et d'autres, lorsque mon attention se concentra tout-à-coup sur un beau cadre doré qui ornait le dessus de la cheminée, et qui me paraissait renfermer deux lignes de belle écriture.

Tout en causant, j'essayai de les déchiffrer, mais n'y parvenant pas assez vite à mon gré, je me levai et arrivé en face du cadre, je lus cette grande vérité :

IL NE FAUT JAMAIS REMETTRE AU LENDEMAIN CE QU'ON PEUT FAIRE LE JOUR MÊME.

Voilà une admirable maxime, dis-je, il est malheureux qu'elle ne soit pas toujours suivie à la lettre.

— Oui, répondit mon hôte, car tous ceux qui la suivent s'en trouvent bien. A l'heure qu'il est, après trente ans, je crois encore que cette maxime est le meilleur héritage que m'ait laissé mon défunt père, dont le bon Dieu doit avoir l'âme.

— Alors ce cadre provient de votre père ?

— Oui, Monsieur, et c'est toute une histoire.

— Une histoire, dites-vous, ah ! voilà qui « *s'adonne* » bien. Moi qui en cherche justement, me feriez-vous le plaisir de la raconter ; je gagerais qu'elle doit être très-intéressante ?

— Très-volontiers, d'autant plus que la pluie ne cessera pas de si tôt. C'est un coup de nord-est, nous en avons pour trois jours francs.

Nous aurions pu en avoir pour un mois que cela m'eut été parfaitement indifférent. Je tenais une histoire, une histoire « *ayant la senteur du terroir Laurentien,* » comme dit si bien M. Taché ; je déposai donc ma pipe pour mieux me recueillir, et mon hôte commença ainsi :

— Il faut savoir, Monsieur, que je ne suis pas né ici. Mon défunt père n'avait qu'une petite terre à St-Lazare, la paroisse des « quêteux, » comme on dit, à quelques lieues plus bas dans les terres. Or donc, il y a bien longtemps de ça, un soir d'été que le bonhomme veillait avec quelques voisins, la conversation vint à tomber sur les avocats, et tous—hormis mon père qui n'avait jamais eu affaire aux gens de lois,—s'accordaient à dire qu'il n'y a rien de mieux au monde qu'une « consulte. »

— Un tel, grâce à une « consulte, » avait gagné cinquante piastres.

— Un autre avait vu reculer les limites de sa terre d'un demi arpent sur toute sa longueur. Bref, Baptiste renchérissait sur Pierre, et Pierre sur Baptiste, si bien que mon brave défunt père en rentra tout pensif à la maison, bien résolu à avoir, lui aussi, sa « consulte, » à la première occasion.

La moisson approchait ; si tôt qu'il eut coupé son blé, il attela un beau matin sa jument blonde, et se rendit à Québec.

Après avoir cherché quelque temps le bureau d'un

avocat, il en découvrit un, entra et s'assit, attendant son tour, après avoir eu soin de déposer son chapeau à terre et de ramener ses jambes sous lui de manière à occuper le moins d'espace possible dans le bureau qui lui faisait l'effet d'un sanctuaire.

— Eh bien ! le père, qu'y a-t-il à votre service ? lui dit l'avocat après avoir congédié les autres visiteurs.

— Je voudrais une consulte, Monsieur.

— Fort bien ; contez-moi votre affaire.....

— Quelle affaire, Monsieur ?.....je n'en ai pas d'affaire, moi ; je ne vous demande qu'une « consulte, » et une bonne, comme celle de Baptiste par exemple.

— Mais êtes vous en procès ?

— Non.

— Voulez-vous en faire un à vos voisins ?

— Sainte croix bénite ! que le bon Dieu m'en préserve.

— Mais enfin vous devez toujours avoir un motif quelconque pour demander une « consulte ? »

— Non Monsieur, fit mon père en se levant tout à-coup, voici ce que c'est : et il se mit à raconter tout ce qu'il avait entendu à St. Lazare. Baptiste a gagné dix arpents de terre avec une « consulte ; » le gros Pierre à gagné cinquante piastres avec une « consulte. » Les « consultes » des avocats sont bonnes comme vous voyez ; donnez m'en donc une pour l'amour du ciel, ça fait que je courrai ma chance comme eux autres.

— C'est bien, le père, rasseyez-vous, lui dit l'avocat en faisant semblant d'ouvrir quelques-uns des gros livres de sa bibliothèque.

Mon père le suivait des yeux. Bientôt il le vit écrire quelques mots, et au bout d'un instant il lui remit, d'un air solennel, le bout de papier que vous venez de lire, et que mon défunt père reçut avec les marques du plus profond respect.

— C'est une piastre pour votre « consulte, » mon brave homme, suivez-la bien et que Dieu vous bénisse.

— Merci, fit mon père en payant l'homme de loi, que le bon Dieu vous bénisse aussi, et bonne santé.

Arrivé dans la rue, il plia soigneusement sa « consulte » en quatre, l'enveloppa dans son mouchoir, et l'attacha à sa veste, du côté du cœur, avec quatre épingles.

A deux heures, Monsieur, à peu près à l'heure que nous parlons, mon défunt père était de retour : et comme vous pouvez bien le penser, il n'eut rien de plus pressé que de montrer sa « consulte. » Je m'en souviens encore comme si ça s'était passé d'hier. Personne ne sachant lire chez nous,—je n'avais alors que sept ou huit ans,—on m'envoya quérir le maître d'école. J'y courus comme le vent. Dès qu'il fut arrivé, mon père lui tendit avec joie le papier qu'il avait rapporté de la ville, et le maître d'école le lut à haute voix, en déclarant que c'était magnifiquement écrit.

Et bien pensé, ajouta mon défunt père, en serrant soigneusement sa « consulte, » avec son contrat de mariage et son image de premïère communion.

Il faisait une chaleur accablante cette journée là.

— Va donc te reposer mon pauvre José, lui dit ma bonne vieille mère que vous avez vue en entrant, il me semble que tu l'as bien gagné, tu n'en seras que plus alerte demain pour rentrer notre grain.

— Y penses-tu, ma vieille, répondit mon père qui achevait de mettre son habillement de la semaine. Y penses-tu ?..... « Il ne faut jamais remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même. » Nous allons rentrer notre grain tout de suite, et si Baptiste a achevé de serrer le sien, il nous donnera un coup de main. Va voir, s'il est chez lui, mon gars ?

Le soir notre récolte était dans la grange. Durant la nuit il s'élèva une tempête furieuse. Un coup de nord-est comme aujourd'hui, ça dura trois jours. La pluie tombait à torrents. Si notre récolte fut restée dehors, elle était perdue. Depuis lors, mon défunt père a toujours suivi la « consulte » à la lettre, et pour ne pas la perdre de vue, c'est lui même qui la fit encadrer.

Une dizaine d'années plus tard, nous quittâmes St. Lazare pour venir nous établir ici. Dieu nous a bénis, nous sommes heureux et contents, et tout nous réussit parce que « NOUS NE SONGEONS JAMAIS A REMETTRE AU LENDEMAIN CE QUE NOUS POUVONS FAIRE LE JOUR MÊME. »

XI

CRINOLINE

XI

CRINOLINE

.....Quid non mortalia pectora cogis, *Crinolinae* sacra fames ??....

Que ne fais-tu pas faire aux filles d'Eve, passion funeste de la crinoline??.....

On ne saurait jamais se figurer à quelles extrémités peut pousser la passion des crinolines.

La femme qui est travaillée de ce mal est dix mille fois plus à plaindre que l'infortuné Tantale.

Sysiphe qui roulait son énorme rocher, Prométhée dont un vautour déchirait le cœur, les Danaïdes même qui passèrent le restant de leurs jours à essayer de remplir un panier percé, tous les martyrs de mythologique mémoire souffraient bien moins, au moral bien entendu, que la jeune fille dont le cœur soupire en vain, après ces crinolines tant aimées.

*
* *

Vous vous rappelez tous, chers lecteurs, l'époque de l'invasion des crinolines. Il n'y a pas encore bien longtemps de cela. D'abord elles firent leur apparition à la ville. On les porta. Quelques marchands de campagne en ayant importé à leur tour quelques-unes, dans leurs villages, les dames du docteur, du notaire, de l'avocat et des marchands de chaque endroit, les essayèrent, et s'encourageant l'une l'autre, les portèrent avec méfiance d'abord, et puis sans aucune gêne, comme si elles n'avaient jamais porté autre chose.

Enfin, petit à petit, la mode devint générale et fit fureur.

Il fallait de toute nécessité une crinoline. On ne pouvait plus vivre sans crinoline.

Toutes celles qui n'avaient pas les moyens d'en acheter une ou qui n'osaient s'en procurer ouvertement, mirent alors en réquisition les bouts de cables, de cordes à linge, les baleines et jusqu'aux cercles de barriques.

Or, chers lecteurs, écoutez, à ce sujet, la singulière histoire que voici, et permettez-moi, en même temps, de vous en garantir l'authenticité.

*
* *

La scène que je vais raconter s'est passée dans un des plus florissants villages éparpillés le long du fleuve, et passablement éloigné de Montréal.

Il y avait dans ce village un tonnelier.

Ce tonnelier fabriquait des tonneaux, des cuvettes et autres espèces d'ouvrages de son ressort.

Un soir, le bateau à vapeur qui fait escale à cet endroit, déposa sur le quai, trois cents cercles à l'adresse de ce tonnelier.

Le lendemain les trois cents cercles avaient disparu et le tonnelier n'en avait pas même vu un seul.

Il ne retrouva que les cordes d'écorce qui avaient servi à attacher ses cercles par douzaines, et les garda, à tout événement, comme preuve de conviction.

Comme ce village n'avait pas le bonheur de posséder une compagnie de constables, le tonnelier s'en alla tout droit chez Mr. le Curé, et le pria, la larme à l'œil et des pleurs dans la voix, de recommander, au prône du Dimanche, qu'on rendît à César ce qui appartient à César, et au tonnelier ses cerceaux.

Le dimanche arriva. Huit jours auparavant il n'y avait que six crinolines dans l'endroit, ce jour-là tout le beau sexe en portait. La femme du bédeau elle-même et ses cinq filles avaient chacune un appareil d'un effet flamboyant.

Evidemment tous les cercles du tonnelier devaient se trouver dans l'église.

Je vous laisse à penser maintenant, quelle effroyable terreur dut causer à toutes ces belles pécheresses la réclamation de Monsieur le Curé tombant du haut de la chaire, comme un coup de foudre.

Plus d'une, j'en suis convaincu, aurait autant aimé se trouver à plusieurs pieds sous terre, ou tout au moins, de n'être pas venue à la grand'messe.

*
* *

Cependant la grand'messe se passe, les vêpres se chantent et les crinolines continuent à se porter à la barbe du tonnelier.

La situation devenait difficile de part et d'autre, d'autant plus que le tonnelier ayant reconnu, grâce à un Zéphir perfide, un de ses cercles qui se balançait au

jupon d'une voisine, avait toutes les peines du monde à contenir sa colère.

Si la sainteté du Dimanche ne l'eut retenu, il aurait certainement fait un éclat.

*
* *

Le jour même, vers le coucher du soleil, tout le beau sexe de l'endroit s'était réuni au bord de la grève.

On s'était donné le mot, pas un cerceau ne manquait à l'appel.

Un immense chaland qui servait à transporter les moutons et les bêtes à cornes dans la commune en face du village, se bercait mollement sur la surface tranquille du fleuve.

Alors celle qui paraissait le chef de ce bataillon sacré monta d'un pas ferme et sûr dans ce bateau, les autres suivirent, on démarra le chaland, et l'on fit force de rames vers l'île en chantant en chœur :

Vive la Canadienne
Aux jolis yeux doux
tout doux !.....

Dans cette île, il y avait un magnifique champ de joncs, doux abris des canards et des sarcelles.

Ce fut vers ce champ de joncs que se dirigea toute la troupe.

En un clin d'œil le champ fut rasé comme si dix machines à faucher y eussent passé.

Il n'en resta pas même de quoi faire un balai, une simple brosse à habit.

Puis les cercles du tonnelier furent remplacés à la hâte par les joncs du bon Dieu. On les rassembla par douzaines, seulement au lieu de les attacher avec des

cordes d'écorce, on les rattacha avec des cordes de joncs.

Et toute la troupe reprit le chemin du village.

Les trois cents cercles du tonnellier furent remis à la place où ils avaient été déposés quelques jours auparavant, et l'honneur du beau sexe et de la crinoline étaient saufs.

XII

LES TROIS SOUHAITS

XII

LES TROIS SOUHAITS

Nous n'avons, le plus souvent, de nos projets et de nos souhaits que la peine de les avoir formés, et l'inquiétude inséparable de l'attente d'un succès qui ne doit pas venir.

* * *

D'où vient-il qu'ici bas peu de gens soient contents
De leur lot ? Notez bien, ô lecteur bénévole,
Que si je vous dis peu, je mens et je vous vole,
C'est aucuns qu'il faut dire et point ne me démens.
D'un conte, à ce sujet, j'ai l'âme encor joyeuse
Et vous le baillerai, si d'entendre, il vous plaît,
Cette aventure merveilleuse ;
Or, sans plus dégoiser, j'arrive droit au fait.

*
* *

Vous saurez donc qu'un soir, peu nous importe l'heure,
Deux époux se chauffaient en causant comme trois,
Dans leur humble cabane, au milieu d'un grand bois.
Ces gens-là, ne logeant point d'or en leur demeure,
Etaient plus heureux que des rois,
Car rois, de ce temps-ci, ne s'amusent, je pense.
J'ai donc dit que ce couple était heureux ; eh bien !
Qui croirait cependant que leur douce existence
Faillit être troublée,—et ce, pour presque rien ?
Tant il est vrai que sur la terre
Le chagrin, de fort près, suit toujours le bonheur.
D'ami constant, il n'est, je crois, que le malheur,
Celui-là seul nous aime en frère.
S'il nous tient une fois, il nous tient comme il faut.
Tel que le lierre à l'arbre, après vous il s'attache,
Ici, là-bas, partout, même jusqu'au tombeau.

*
* *

Je n'ai pas encor, que je sache,
Nommé mes deux héros ; faisons le donc, et tôt.
L'époux s'appelait Pierre, et la femme Josette.
Tous deux, vivant de peu, travaillaient rudement :
L'un guidait la cognée et l'autre la navette.
Leurs travaux réunis donnaient, bon an, mal an,
De quoi vivre et bien juste. Or, cette fois, la femme
Disait à son mari : je voudrais être dame,
Que nous serions heureux ! Nous aurions des écus,
Tu ferais le Monsieur, tu ne bûcherais plus.
Moi je pourrais porter une ample crinoline
Et des robes de soie, et des jupons piqués.
Comme alors, cher ami, je ferais bonne mine !
Partout où l'on irait, nous serions remarqués.
Qu'en dis-tu, mon mari ?.....

— Que veux-tu que j'en dise ?
T'en aimerai-je plus quand tu serais mieux mise ?
Que nous font, après tout, ces superbes souhaits !

Ça ne sert plus de rien aujourd'hui ; mais naguères,
Dans ce cher bon vieux temps,—le temps de nos grands-pères,
Ils auraient pu servir, si tu les avais faits.
Alors, vois-tu, ma femme, on rencontrait des fées
Au cœur d'or, au bras long, qui parfois visitaient
Les pauvres gens dans leurs chaumières enfumées,
Et leur donnaient souvent tout ce qu'ils souhaitaient.
C'était plaisir de vivre en ces bonnes années.

— Mais le bon temps passé pourrait bien revenir ?

— Oh ! que non !.. N'en crois rien.. Nous avons eu, ma chère,
Trop de maux à la fois : l'Anglais après la guerre,
La politique, et puis.... c'est à n'en pas finir.
Dimanche, le curé n'a-t-il pas dit au prône,
Que les gens d'aujourd'hui se damnent sans retour,
Par leur impiété qui s'accroît chaque jour,
Par leur luxe insolent, leur cœur froid à l'aumône ?....

— Sainte Mère de Dieu ! dans quel temps vivons-nous ?

* * *

Il se fit un silence, et les pauvres époux
Regardaient tristement brûler le feu dans l'âtre
Reflétant, sur leurs traits, une clarté rougeâtre,
Quand soudain apparut, à leurs yeux étonnés
Une fée à l'œil doux et qui leur dit : tenez,
Braves gens, j'ai surpris votre simple langage,
Je l'aime et je vous aime ; or, que souhaitez-vous ?
Formulez trois souhaits, je les exauce tous,
Car vous avez encor les vertus d'un autre âge.
Ainsi donc trois souhaits, mais rien que trois.... Bonsoir !

* * *

Quand la fée eut quitté la demeure de Pierre,
L'embarras des époux faisait plaisir à voir.
Pour moi, disait Josette, en parlant la première,
Je voudrais être riche et belle, avec cela
On se passe aisément du reste.

— Oh ! que non.... femme, halte-là !
Dans vos souhaits ne soyez pas si preste,
Répondait Pierre en se grattant le front.
Belle et riche est fort beau, mais c'est une folie
De souhaiter ainsi, car si la maladie
Arrive et vous emporte, à quoi vous serviront
Votre beauté, votre richesse ?
Nous montrerons plus de sagesse
En demandant d'abord le bien de la santé,
Et de longs jours. Alors, ma foi, vive la joie !

— Pierre, vous n'êtes pas fin comme de la soie,
Si nous gardons la pauvreté
Pourquoi vivre si vieux ? Ma bonne vérité
La fée aurait bien dû nous donner plus de chance.
Ce n'est pas trois, mais dix souhaits qu'il nous faudrait.

— Tout ce que tu dis là, Josette, est vrai, très-vrais ;
Mais prenons notre temps et que chacun y pense.
Avant le point du jour nous pourrons, à nous deux,
Découvrir aisément ce qu'il faut dire ou taire,
Et nous serons bien malheureux
Si nous ne rencontrons de quoi nous satisfaire
Et nous plaire.

— C'est ça, Pierre, j'y veux songer toute la nuit,
Mais il fait froid, le feu se meurt ;

*
* *

Josette
Mit alors dans le poële un quartier d'épinette,
Le feu qui se taisait recommença son bruit

Pétillant comme une fusée.
— Pierre ! si nous avions du boudin maintenant,
Cuirait-il un peu gentiment
Sur cette excellente attisée ?
Dit Josette en parlant sans arrière-pensée.
Mais ne voilà-t-il pas que dans le même instant
Tombe à travers la cheminée
Le plus beau des boudins que tripier fit jamais !
Rien qu'à l'examiner, l'eau venait à la bouche.

— Oh femme sans esprit ! plus bête qu'une souche,
Est-ce ainsi que tu vas gaspiller nos souhaits ?....

— Mais Pierre ?....
— Tais-toi, femme, ou prends garde à ma trique !..
Je souhaite vraiment que cet affreux boudin
Te pende au bout du nez, bel et bien, sans réplique.
Ça t'apprendrait au moins à modérer ta faim,
Tripe de loup !.... Gourmande !....

* * *

O le tableau comique !
Pierre parlait encor que le boudin maudit
S'étalait, cher lecteur, sur le nez de sa femme.
Je vous laisse à penser les fureurs de la dame,
Et si Pierre, à son tour, resta bien interdit.

* * *

— La vilaine croix d'homme ! ô quel affreux caprice !
Mon Dieu ! qu'ai-je donc fait pour endurer ces maux ?....
Disait Josette à travers ses sanglots,
En tâchant, mais en vain, d'arracher l'appendice.
Pierre !.... Je t'en conjure,.... ôte-moi ce supplice....
Voyons, Pierre !.... sois bon, je t'en supplie encor....

— Eh ! que puis-je, Bateau !.... contre ce maléfice ?
Tiens, je vais souhaiter, cette fois, un trésor,
Et l'on fabriquera, pour cacher la saucisse
Qui t'allonge le nez, un charmant étui d'or.

— Non, Pierre, je ne veux d'étui d'aucune sorte....
Il nous reste un souhait, tu me le laisseras
Ou je me jette à l'eau....
— Vas y donc de ce pas !....

Josette transportée allait gagner la porte,
Quand Pierre, qui l'aimait, la retint par l'habit :
— Fais ton souhait, voyons.... fais-le, pauvre Josette !....
— Eh bien ! dit-elle, je souhaite
Que ce boudin me tombe. Aussitôt fait que dit.

*
* *

Et pleurant de plaisir Josette dit : la fée,
Comme elle l'a voulu, de nous deux s'est moquée.
Mais elle avait raison, et nous seuls avions tort.
A quoi nous serviraient ses superbes largesses ?
Serions-nous plus heureux en changeant notre sort ?
Le bonheur est-il donc dans de vaines richesses ?
Si nous avons vécu, sans pâtir, jusqu'ici,
Nous vivrons bien encore, et que Dieu soit béni !
Soumettons-nous toujours à sa volonté sainte,
Et, quant à l'avenir, ne nous en occupons.
On le prend comme il vient. En attendant, soupons,
Et mangeons le boudin sans crainte.

— Oh ! que tu parles bien, viens, femme, sur mon cœur,
Et pardonne à ton pauvre Pierre,
Il ne veut plus d'autre bonheur
Que d'avoir sa Josette et son humble chaumière.

XIII

FORTUNÉ BELLEHUMEUR

XIII

FORTUNÉ BELLEHUMEUR

Il est bon quelquefois d'être sourd.

Nous sommes en 1777—l'année même de l'établissement de l'imprimerie française à Montréal,—c'est-à-dire quatorze ans depuis la conquête de ce pays par les Anglais—et à la veille de la pleine lune de Décembre, en tirant vers Noël.

Voilà pour la date aussi exacte, aussi précise qu'a pu se la rappeler le héros même de ce récit, un aimable et vigoureux vieillard de quatre-vingts ans, qui n'avait jamais fait de philosophie, mais dont la mémoire et la science historique se passaient très bien des régistres de la Chine et de beaucoup d'autres.

Voici maintenant pour la température ; car il est tout-à-fait important de ne rien omettre, même dans un conte.

Nous déclarons donc solennellement que la soirée où s'ouvre cette histoire, il fait un temps affreux, abominable, une horreur de temps ; il fait, en un mot, une de ces effroyables tempêtes de neige qui donneraient à croire que la fin du monde est proche.

Avec votre permission, lecteur, nous allons, à l'instant, vous crayonner en quelques lignes, le portrait—d'après nature—de l'acteur principal des scènes comiques, drôlatiques et très-véridiques qui vont suivre.

Il s'appelait Fortuné-Désiré-Honoré Bellehumeur dit Sans Chagrin.

D'une stature imposante, et carré à proportion, M. Fortuné Bellehumeur aurait figuré avec avantage au premier rang d'une de nos compagnies de milice. C'est assez dire qu'il était bel homme. Malheureusement l'ensemble de sa physionomie était quelque peu gâté par un nez pyramidal, gigantesque, impossible, couvrant une partie de son visage d'une ombre éternelle. Mais hâtons-nous de dire que ce léger défaut était racheté par un front large et élevé sur lequel croissait une forêt de cheveux longs et bien plantés, toujours soigneusement entretenus, et que M. Fortuné Bellehumeur se ramenait gracieusement au milieu du dos pour en former, suivant la mode d'alors, une queue invariablement ornée d'un ruban rose, avec une coquetterie toute féminine.

Je m'aperçois que je n'ai pas encore dit un seul mot des yeux de M. Fortuné,—ces deux miroirs de l'âme, suivant la psychologie.

M. Fortuné Bellehumeur avait les plus beaux yeux du monde, très vifs, pétillants d'esprit et de malice.

Le fait est qu'il aurait pu en revendre au procureur le plus madré, le plus subtil et retors de son temps; ce qui, soit dit entre parenthèse, lui servait infiniment dans son commerce assez étendu de fourrures.

Ajouterais-je, chers lecteurs, que M. Bellehumeur était toujours mis avec une certaine recherche, quoiqu'il frisât la quarantaine?

Mettons-lui, pour ce soir, un de ces habits à larges basques, avec des poches comme des gouffres, tels qu'en portent les marquis et les docteurs de comédie, une veste très-longue, des culottes courtes en velours noir, une belle et bonne paire de grandes bottes, chaussure si propice pour un pareil temps, et vous pourez-vous faire une idée assez exacte de ce qu'était, en l'an de grâce 1777, à la veille de la pleine lune de Décembre, M. Fortuné Bellehumeur.

Si ma mémoire n'est pas trop infidèle, je crois me rappeler qu'Horace a dit quelque part :

. . . . . Pictoribus atque poetis
Quidlibet audendi atque mentiendi æqua potestas.

Ce qui, traduit en langue vulgaire, signifierait que les conteurs ont le droit d'aller aussi vite que le télégraphe.

Nous allons donc nous transporter, d'un trait de plume, à quinze ou vingt milles d'ici, entre St. Sulpice et Repentigny, au beau milieu du chemin du roi George III, le même qui fut forcé de reconnaître l'indépendance des Etats-Unis six ans plus tard,—c'est-à-dire en 1783,—et nous retrouverons, à quatre heures et quarante-sept minutes du soir, M. Bellehumeur dit Sans Chagrin en très mauvaise humeur, et pestant contre la neige, contre le vent, contre les chemins, contre sa jument et enfin contre lui-même.

*
* *

Par St. George! grommelait entre ses dents M. Fortuné Bellehumeur, tout en ramenant pardessus son nez interminable l'épaisse fourrure de son capot et en se renfonçant dans ses robes de buffle, qu'avais-je besoin de quitter si tôt la *Claire Fontaine*, à Lavaltrie, où j'aurais vécu comme un coq en pâte jusqu'après cette tourmente?....Bon! voilà encore un tourbillon de neige qui me bouche l'œil droit, et me ferme l'œil gauche....Pour peu que cela continue, je vais devenir aussi aveugle que le chantre de l'Iliade ou l'infortuné Bélisaire... Allons, voilà que je commence à rouvrir les yeux et cependant je n'y vois goutte!... Et dire qu'à l'heure qu'il est, au lieu de me faire cahoter et rompre les os, il n'aurait tenu qu'à moi de demeurer mollement étendu sur un sopha... Ah ça! mais il y a donc des appartements à louer dans le chemin du bon roi George III!..... Quelle route et quel temps!... Pour un rien je me laisserais dégringoler au bas de la côte, et j'y attendrais patiemment le retour du soleil et d'un zéphir moins impétueux, tapi dans la neige comme un ours blanc...

Tandis que M. Fortuné se livrait à ce monologue, il lui sembla apercevoir tout-à-coup, au détour de la route, une brillante illumination, apparaissant au sein de la nuit, à quelques arpents devant lui. C'était l'auberge du *Lion d'or*, située à mi-chemin entre St. Sulpice et Repentigny, et dont les touristes peuvent encore, à l'heure qu'il est, voir les ruines imposantes sur l'ancien chemin du roi.

Allons, la Grise! fit-il en allongeant un vigoureux coup de fouet à sa jument, allons... encore un bon coup de collier, et dans cinq minutes je te promets de l'avoine à pleine mangeoire et du repos jusqu'à demain.

Quelques moments après, M. Fortuné Bellehumeur arrêtait sa cariole devant l'Hôtel du *Lion d'or*, tenu par

M. Sagamité, et son oreille n'était pas médiocrement flattée d'entendre s'échapper de l'intérieur, malgré le sifflement de la tempête, les sons joyeux du violon se mariant au bruit du tambourin.

Ah ! ah !... il parait qu'il y a noces et festins céans, nous voilà bien arrivé, pensa M. Bellehumeur en se hâtant de mettre son cheval dans l'écurie; entrons, et vive la joie !...

*
* *

Mais comme la plupart des joies d'ici-bas, hélas ! cette joie que M. Fortuné se promettait d'avance menaçait d'être courte, s'il faut en juger d'après les premières paroles qu'il échangea avec l'hôtelier:

— Monsieur,... je n'ai pas l'honneur de vous connaître, se mit à dire M. Sagamité avec le ton d'un homme convaincu de son importance, mais je suis désolé du contre-temps. Nous marions aujourd'hui M. Romulus Plumitif, le fils unique de M. César Auguste Plumitif, qui est proche parent du frère à l'oncle de M. notre curé, avec Mademoiselle Prudence-Perpétue-Félicité Beaubec, et je vous garantis qu'il est impossible que vous vous arrêtiez ici. Ce sont des gens qui font bien les choses; ils ont retenu toute la maison. Vous voyez bien, monsieur, qu'il m'est impossible de vous recevoir. Ma bonne vérité, je ne crois pas qu'il me reste assez de place pour *cabaner* un chat de deux mois...

— C'est très-bien, maître Sagamité, fit M. Fortuné Bellehumeur, en coupant court à l'éloquence de l'hôtelier, vous êtes trop bon, mille fois trop bon, M. Sagamité;... vous êtes une vraie providence pour les voyageurs... Mais où donc est la salle à manger ?... Je

ne suis pas un personnage difficile comme il y en a tant qui ne trouvent jamais rien de bon... Je m'accommode fort bien d'une nourriture saine et abondante, et je me sens très-disposé à rendre hommage à l'excellence de votre talent culinaire... Mais où donc est la salle à manger ?.....

Eh quoi ? pensait M. Sagamité, dont la figure passait, en ce moment, par toutes les gradations d'un simple étonnement à un hébêtement profond ; eh quoi ? est-ce que ce grand diable d'homme est sourd ?...

— Où est la salle à manger ?.... répétait M. Bellehumeur d'une voix de tonnerre. Où est-elle cette salle à manger ?.... Et saisissant en même temps M. Sagamité d'un bras d'Hercule et le faisant pirouetter deux fois sur lui-même, M. Bellehumeur se précipita dans la cuisine, se promettant bien de soutenir son rôle de sourd jusqu'au bout.

Puis, M. Fortuné Bellehumeur se redressant de toute sa hauteur dans une attitude qui ne manquait pas de majesté, étendit les deux mains au-dessus de la tête de l'hôtelier, comme pour le bénir, et lui débita le discours suivant d'un ton cadencé et solennel, mais si rapide que M. Sagamité ne put placer un seul mot :

— Je vois avec plaisir, M. Sagamité, que votre cuisine est parfaitement tenue. Je dirai plus.... par la variété des mêts que vous faites cuire, il m'est évident, clair et patent, manifeste et visible, c'est-à-dire hors de tout doute possible présent et à venir, que vous avez à cœur de plaire à tous les goûts. En effet, *de gustibus nŏn est disputandum ;.... tot capita tot sensus*...ce qui signifie clairement que chacun n'a pas le même appétit, ou bien que tout le monde n'aime pas le veau.

Je remercie aussi le saint patron des voyageurs de m'avoir conduit, ce soir, sous votre toit hospitalier où vous tenez toujours,—avec une prévoyance au-dessus

de tout éloge,—des chambres en réserve pour les voyageurs attardés, ce qui peut arriver à tout le monde, et de cette manière vous réduisez à néant, vous pulvérisez, vous annihilez ce déplorable proverbe que tous les gens qui voyagent ont en horreur : " *tardè venientibus ossa.*"

— Monsieur ! il ne s'agit pas de tout cela, cria M. Sagamité d'une voix perçante ; je vous dis et je vous répète qu'il n'y a pas de place ici pour vous.

— Ne vous dérangez pas, M. Sagamité, ne vous dérangez pas de vos occupations ; je saurai bien trouver moi-même la salle à manger....

Et M. Fortuné Bellehumeur se dirigeait vers la salle de danse, quand maître Sagamité laissant précipitamment dindes et broches, courut se suspendre à la queue et aux basques de l'orateur, lui criant à travers les oreilles, de toute la force de ses poumons :

— On n'entre pas ici !.... Ma maison a été retenue en entier pour la noce à M. Romulus Plumitif et Mademoiselle Prudence-Perpétue-Félicité-Beaubec..... et pour leurs parents et amis.... et pour les amis de leurs amis.

— *Vade retro Satanas !* riposta M. Bellehumeur ; et d'un revers de main, il envoya l'infortuné Sagamité rouler dans sa cheminée en décrivant de nouveau plusieurs pirouettes. Puis, le front haut, la démarche assurée,—ainsi qu'un chevalier sans peur et sans reproche—M. Fortuné-Désiré-Honoré-Bellehumeur dit Sans chagrin pénétra dans la salle occupée par les gens de la noce, et sans s'occuper le moins du monde des danseurs qui achevaient un cotillon, alla se planter près de la cheminée où brûlait un excellent feu, devant lequel il se plaça imperturbablement,—le dos à la braise, —et se mit à considérer l'assemblée du regard le plus paternel et le plus courtoisement bienveillant.

*
* *

Le violon venait de donner son dernier coup d'archet, lorsque M. Sagamité, le visage outrageusement barbouillé de sauce et de suie, fit irruption dans la salle, et d'une voix étranglée par la colère et l'indignation, se mit à beugler en apostrophant chacun des invités par ses noms et prénoms, à la façon des héros d'Homère :

M. Romulus Plumitif !
M. César Auguste Plumitif !
M. Beaubec !
Mame Beaubec !
Mamselle Prudence Perpétue !
M. Balthasar Matou !
Mame Matou !
M. Nicodème Quénoche !
Mame Quénoche !
Mamselle Turlurette !
M. Colas Bisencoin !
Madame Bisencoin !
Mamselle Torticolli !
Mame Titiche !
M. François Piquebois !
Mame Piquebois !
Mamselle Boursaille !
M. Athanase de la Barbotière !
Mame de la Barbotière !
Mamselle de la Barbotière !

Je vous prends à témoins que ce grand homme qui se chauffe contre la grille est entré ici malgré moi.... et que je lui ai déclaré, que vous étiez une société privée,.... et qu'il n'a voulu entendre ni hue ! ni dia !.... vu qu'il est affreusement sourd.... Essayez vous-même de lui parler, vous aurez peut-être plus de chance que moi !....

Une immense stupéfaction accueillit ce discours, pendant lequel chacun s'était assis, mais bientôt un silence profond, solennel, se répandit dans toute l'assemblée.

Tous les yeux s'étaient fixés sur M. Fortuné Bellehumeur, qui, le dos tourné au feu, les jambes et les basques écartées, avait un faux air du colosse de Rhodes, et continuait à promener, du haut de sa grande taille, sur tout l'auditoire étonné, un regard paternel empreint d'une bienveillance sans bornes et d'une exquise courtoisie.

.....

Il y avait déjà trois minutes et quarante-cinq secondes que durait ce silence profond pendant lequel on aurait pu entendre le vol d'une mouche, quand M. César Auguste Plumitif père, s'armant de tout son courage, se décida à se lever, et marchant douze pas en cadence du côté du feu, vint s'arrêter, à une distance respectueuse, en face de M. Fortuné ; puis, se levant sur ses pointes, lui tint à peu près ce langage, d'une voix légèrement émue qu'il cherchait à rendre aussi forte que possible, en se faisant un porte-voix avec les deux mains, comme s'il se fût agi de héler un navire voguant à grande distance :

— Monsieur est assurément un étranger, certainement ?....

Mais M. Fortuné Bellehumeur ne répondit pas plus qu'une souche.

— Je gagerais, en vérité, que monsieur est un étranger ?... continua M. César Auguste, avec plus d'assurance, en haussant le volume de sa voix.

Nouveau silence.

Cette fois, M. César Auguste se mit à crier de toutes ses forces :

— Je gagerais bien un louis que monsieur n'est pas du pays ?....

M. Fortuné feignant enfin de s'apercevoir qu'on lui parlait, répondit tout à coup d'une voix à casser les vitres :

— Mon défunt père Machabée-Timothée-Barnabé Bellehumeur dit Sans Chagrin, commerçait dans les peaux, et depuis vingt ans je fais comme lui, pour vous servir.

— Monsieur Bellehumeur est sourd comme un pot, exclama la galerie.

— Ah ! queu nez !.....

— Ah ! quel nez !.....

— Quel grand nez ?.....

— Queu long nez !.....

— Romulus ! chante-nous donc la chanson.....

— Quelle chanson ?

— Mais tu sais bien..... la chanson que tu chantais le printemps dernier, sur mon épinette, et qui nous a tant fait rire :

Ah ! quel nez ! ah ! quel nez....
Vraiment, j'en suis démonté !....

Lecteurs, si vous n'êtes pas condamnés à entendre cette effroyable chanson, rendez-en grâces à ce pauvre M. Sagamité qui avait profité de cet intermède comique pour se débarbouiller, donner un dernier coup d'œil à la table et finalement venir annoncer que le souper était servi.

*
* *

C'est ce qu'attendait avec une vive impatience M. Fortuné Bellehumeur. Sans demander la permission à personne, il alla présenter son bras à Melle. Torticoli, d'une façon fort civile ; mais avant quelle fût revenue

de sa surprise, il l'avait transportée au bout du poing, comme une plume, dans la salle du festin. L'assistance n'avait pas encore pris place que déjà M. Bellehumeur s'était emparé de la soupière et offrait la soupe aux convives d'une manière vive et dégagée, opération fort délicate qu'il termina en ayant soin de ne pas s'oublier.

M. Fortuné Bellehumeur mangea donc comme quatre et but à l'avenant, ce qui ne l'empêcha pas de commettre des coq-à-l'âne et des quiproquo invraisemblables pour le plus grand plaisir de l'aimable société. Celle-ci pourtant ne pouvait pas lui pardonner tout à fait une intrusion aussi inqualifiable.

*
* *

Cependant l'archet et le tambourin avaient attaqué de nouveau leurs notes les plus vives et les plus dansantes.

M. Fortuné Bellehumeur était trop galant pour ne pas prier Melle. Torticoli de lui faire l'honneur d'un menuet.

M. Fortuné Bellehumeur dansa donc avec Melle. Torticoli, et profita habillement du tohu-bohu et de la confusion de la danse suivante pour disparaître complètement à tous les regards.

*
* *

Or donc, chers lecteurs, pendant que la noce dansait, piétinait, trépignait et se trémoussait dans le grand salon du *Lion d'Or*, M. Fortuné Bellehumeur avait tran-

quillement enfilé l'escalier ; et la première chose qui frappa sa vue, en arrivant sur le palier du premier étage, fut une chambre à coucher assez spacieuse et d'apparence très-confortable, dans laquelle pétillait un bon petit feu de grille.

M. Bellehumeur y entra, et après avoir poussé le verrou, s'y installa comme s'il n'en avait jamais eu d'autre de sa vie.

— Ah ! brigand de Sagamité ! tu me disais effrontément que tu n'avais pas de coin pour loger un chat de deux mois,... et tu possèdes des appartements comme celui-ci !.... Un lit princier !... Des chaises et des fauteuils rembourrés ! Un tapis qui donnerait envie à se coucher dessus, n'était le duvet de ce matelas !... Scélérat, va !.... Voyons, tirons ce fauteuil et causons un peu avec nous-même, c'est encore le plus sûr moyen d'avoir toujours raison et de ne point se contredire.

Sur ce, M. Fortuné Bellehumeur poussa en face du feu un vaste fauteuil de cuir, s'y laissa cheoir de tout son long, et les pieds solidement appuyés sur les chénets, déboutonna sa veste et se mit à rêver et à débiter tout ce qui lui passa par la tête, à propos des heureux époux qu'il venait de contempler.

I. Le mariage est une loterie, et il n'est pas donné à tout le monde de tirer un bon numéro.

.....

.....

XXXVII. Les rebecs et autres instruments de gente et moult agréable musique qui servent aux esbats joyeux et fôlastreries du premier jour de certaines nopces, cachent desboires et cuisants desplaisirs plus amers et aspres au goust que fiel de chouette et de masle de grenouille, seschés au soleil dans la canicule.

.....

.....

LXV. La femme est l'œuvre la plus admirable, la plus étonnante de la création, quand elle n'a pas de défauts.

.....

.....

*
* *

M. Fortuné Bellehumeur en était peut-être à son centième paradoxe, lorsqu'un bruit de pas général dans l'escalier l'avertit que la noce allait se coucher.

Bientôt, en effet, elle se trouva réunie toute entière sur le palier, et M. Fortuné eut la bonne fortune d'entendre ce qui suit :

— Bonsoir, madame Romulus Plumitif...

— Bonne nuit, M. Romulus Plumitif....

— Bonsoir... bonsoir, madame Matou...

— Par ici.... M. Matou, par ici.... du même bord que madame Piquebois et Melle. Boursaille.

— Allons bonne nuit, ma chère petite dame....

— Bonsoir, M. Romulus !....

— A demain, madame Bisencoin !....

— Au revoir, M. Bisencoin...

— Bonsoir, Melle. Torticoli.... ne faites pas de mauvais rêves...

— Bonsoir, M. de la Barbottière... Bonne nuit madame et Melle de la Barbottière.

— Madame Titiche, suivez madame de la Barbottière...

Enfin, il ne resta plus sur le palier que M. Plumitif père avec son épouse et M. Sagamité. Bientôt, M. Fortuné Bellehumeur entendit, avec une joie féroce, que l'on tâtonnait et qu'on grattait à sa porte.... puis

une clef joua dans la serrure et essaya, mais en vain, de l'ouvrir, pendant quelques instants.

— Dépêchez-vous donc, M. Plumitif, disait madame Plumitif, ouvrez donc... vous me faites gêler....

Mais M. Plumitif avait beau s'efforcer d'ouvrir la porte, la porte ne s'ouvrait pas....

M. Plumitif père allait donner la clef à son épouse, quand une voix forte et menaçante, partant du fond même de la chambre, prononça ces mots :

— Par tous les cent diables d'enfer ! y aurait-il des Bostonnais dans l'établissement ?

— Tiens ! mais c'est bien l'homme au grand nez qui est dans notre chambre, exclama madame Plumitif la mère, vous n'avez qu'à voir !... C'est bien drôle tout de même... Il parle des Bostonnais.... Pour qui nous prend-il ?

— Soyez tranquille, madame Plumitif, dit M. Sagamité, vous allez voir que je le ferai bien sortir.

Et M. Sagamité se mit à crier, par le trou de la serrure, de toute la force de ses poumons :

— M. Bellehumeur !... M. Bellehumeur !.... dormez vous ?.... réveillez-vous !.... Vous savez bien que vous n'avez pas de chambre !

Pendant tout ce temps, M. Bellehumeur se déshabillait le plus tranquillement du monde.

— M. Bellehumeur ! ... M. Bellehumeur ! ... c'est moi ! ... Je suis M. Sagamité... Pan ! pan ! Pif !... paf !...

Et M. Sagamité, en désespoir de cause, s'était mis à attaquer la porte à grands coups de talon de botte.

— Mon Dieu ! M. Sagamité... vous allez réveiller tout le monde, disait madame Plumitif. Vous savez qu'il est sourd comme trente-six pots, ce terrible homme-là... Tenez, voilà déjà quelqu'un qui vient... C'est Mme Titiche avec M'lle Turlurette ... Ah ! sainte croix

bénite ! voilà bien qu'il arme ses pistolets !... L'entendez-vous, M. Plumitif ?... Il parle encore des Bostonnais... Pour le sûr, il va nous arriver malheur... Venez vous-en, M. Plumitif !... Je me meurs de peur...

En ce moment, chers lecteurs, M. Fortuné Bellehumeur s'est tout à fait mis au lit, et aussitôt qu'il entend s'éloigner les époux Plumitif flanqués de maître Sagamité, il leur envoie, comme fiche de consolation, ces aimables paroles :

Bonsoir, mes très-chers amis.... Bonne nuit, monsieur et madame Plumitif... Bonsoir, M. Sagamité.... Quel dommage que l'heure soit si avancée, sans cela je vous aurais priés d'achever la chanson, sans épinette, dont je n'ai encore entendu que le refrain :

Ah ! quel nez !.. ah ! quel nez ?
Vraiment j'en suis démonté..

Et sur ce, lecteurs, M. Fortuné Bellehumeur enfonça son bonnet de nuit sur ses yeux, se rabattit la couverte jusqu'au dessus de la bouche, et ne tarda pas à dormir d'un profond sommeil.

*
* *

Le lendemain, dès le point du jour, M. Sans-Chagrain *attelé* et prêt à partir, hélait, de la rue, l'hôtelier, d'une voix à réveiller les morts.

— On y va, monsieur... On y est.... Nous voici !... Et M. Sagamité apparut, sur son perron, la carte à la main.

— Combien vous dois-je ?

— Sept livres dix sols.

— Très-bien, fit M. Bellehumeur glissant un écu de trois livres dans la main de l'hôtelier.

— C'est encore quatre livres dix, mon cher monsieur.

— C'est bon... C'est bien, très-bien, M. Sagamité, je ne marchande jamais dans une maison où j'ai été bien servi, et j'ai pour règle invariable de ne pas accepter de change... Vous le donnerez au garçon.

En disant ces derniers mots, M. Fortuné-Désiré-Honoré Bellehumeur dit Sans-Chagrin fouetta son cheval et partit comme un boulet de canon, riant dans ses barbes de la figure du pauvre Sagamité, et très-content de toute sa personne, voire même de son nez ; car s'il est vrai, comme a dit le bonhomme LaFontaine :

" Que c'est double plaisir de tromper un trompeur,"

Il doit être, je crois, au moins tout aussi doux
De se moquer des gens qui se moquent de nous.

ILLE MARIE • MONTREAL

XIV

LA FORTUNE ET SYLVAIN

XIV

LA FORTUNE ET SYLVAIN

Oyez, oyez chose estrange mais très commune ce jour d'huy.

* * *

Louison, ma toute belle
Donne, donne moi ta foi ;
Promets de m'être fidèle
Oncque n'aimerai que toi.
Ainsi parlait à sa blonde,
Tout en lui serrant la main,
Le jeune et bouillant Sylvain,
Dont le cœur était plus plein
Que la bourse n'était ronde.
La Fortune l'entendit
Et rit.
Petit sot, va ! se dit-elle,
Tu trahiras tes serments !

Rien qu'à voir ton escarcelle
Je m'aperçois que tu mens.

*
* *

Aussitôt la tracassière
Prend l'allure et le maintien
D'une vieille douairière
Riche en laideur comme en bien :
Beau Sylvain ! dit-elle ensuite
A l'amant de Louison,
La beauté s'efface vite
Elle n'a qu'une saison ;
Mais la richesse console
De la perte des appas,
Et si la fraîcheur s'envole
Les écus ne volent pas.
Je t'aime. Es-tu libre encore
De disposer de ton cœur ?
Eh quoi ?.... ton front se colore
D'une pudique rougeur ;
Crois-tu qu'une châtelaine
Ne peut aimer un vilain ?....
Bref, au bout de la semaine
Sylvain était châtelain.

Ce dénoûment semble étrange,
Il ne l'est guère pourtant :
En ce monde rien ne change
Plus tôt le cœur que l'argent.

XV

TÉLESPHORE LE BOSTONNAIS

XV

TÉLESPHORE LE BOSTONNAIS

Plus on est vieux, plus on tient à la vie.

Ce conte, chers lecteurs, remonte à un siècle environ, alors que la franche gaîté et le franc rire, ce bon rire gaulois à trente-deux dents et à gorge déployée, régnaient encore parmi nous dans toute leur verte splendeur.

Ceci ne veut pas dire tout-à-fait que ces deux hôtes aimables, compagnons inséparables d'une vie pure, de la santé et d'une aisance modeste et bien acquise, aient complétement disparu de nos mœurs, mais je constate simplement, et avec regret, que cette franche gaîté, ce franc rire qui allaient si bien aux ancêtres, ménacent de plus en plus de nous abandonner depuis que nous nous éreintons à courir après le progrès et la fortune, et que

nous perdons, chaque jour, dans cette course insensée, quelqu'un de ces bons vieux usages, quelqu'une de ces saintes traditions, quelqu'une de ces bonnes vieilles coutumes du bon vieux temps.

Si tourmentée que fût cette époque, elle n'en demeurera pas moins l'âge d'or de notre histoire, et la mine féconde où nos écrivains d'aujourd'hui et ceux de l'avenir puiseront à pleines mains, car s'il y avait alors, comme maintenant, des accommodements même avec le Ciel, nous verrons bientôt, chers lecteurs, qu'en ce bon vieux temps, il y en eut aussi avec la Mort, ce qui, je pense, ne se voit plus de nos jours, et ne se reverra probablement jamais.

Or donc, sans plus long préambule, passons à notre histoire, et transportons, s'il vous plaît, le théâtre de nos scènes diverses dans quelqu'un de ces nombreux villages éparpillés le long du majestueux St. Laurent.

*
* *

Notre récit s'ouvre par une noce, vers le milieu du mois de juin—notre mois de roses à nous—alors que la nature sortie comme par sursaut d'un long sommeil, se revêt tout-à-coup de son éternelle jeunesse, et répand partout sur la terre, une vie nouvelle, l'espérance et la joie.

La veille de la fête du bienheureux St. Antoine de Padoue dont la puissante protection s'étend, au dire de nos bons campagnards, jusqu'aux cocombres, aux citrouilles et aux melons, il y avait eu une grande réunion chez le père Toinon Sans-Gêne dit Sansfaçon, un des plus riches habitants de l'endroit. Il ne s'agissait ni plus ni moins que de la signature du contrat de mariage de son fils Télesphore Sans-Gêne dit Sans-

Façon, surnommé en outre le Bostonnais, depuis son retour de cette guerre qui a pris une certaine place dans nos fastes militaires, et de Mademoiselle Lucie Petoche LaTulipe, le plus beau brin de fille de dix lieues à la ronde.

Pour cette circonstance grave et solennelle, même au village, le ban et l'arrière-ban des deux familles avaient été convoqués. Un grand mois à l'avance, des messagers sûrs et fidèles expédiés dans toutes les directions,—qui à pied, qui en calèche, qui en canot ou à cheval,—avaient répandu la bonne et grande nouvelle et fait en même temps les invitations d'usage. Aussi des quatre coins de l'horizon étaient accourus tous les représentants des Sans-Gêne dit Sans-Façon et des Petoche LaTulipe ; et voilà pourquoi la vaste cour de la ferme, encombrée de calèches et de véhicules, ressemblait à s'y méprendre au campement de quelqu'une de ces tribus nombreuses et bénies, que l'on rencontrait jadis sur les bords de l'Euphrate ou du Tigre, au temps des patriarches.

Nous passerons sous silence, chers lecteurs, la lecture du contrat débitée solennellement par un notaire royal en lunettes et nasillard, dont la postérité—parfois ingrate—a négligé de nous transmettre le nom et la minute pour raconter, dans tout son éclat et toute sa pompe, avec la scrupuleuse exactitude d'un chroniqueur consciencieux, les événements à jamais mémorables du lendemain 13 juin, de l'an de grâce 1779, jour de la fête de St. Antoine de Padoue et du mariage de M. Télesphore le Bostonnais avec Melle. Lucie Petoche LaTulipe.

*
* *

A peine l'Aurore aux doigts de rose avait-elle entr'ouvert les portes de l'Orient, que tous les Sans-Gêne et tous les Petoche étaient debout. Depuis les grands parents et les futurs époux jusqu'aux derniers des arrières-cousins et cousines du troisième ou quatrième degré, pas un ne manquait à l'appel. Tandis que les accolades vont bon train, qu'on se donne de franches poignées de mains et qu'on s'embrasse ; tandis que chacun et chacune chante et rie, se mire ou s'extasie en se voyant tiré à quatre épingles et à une si belle fête, examinons un peu les costumes, car il me semble, lecteurs, qu'ils ne ressemblent guères à ceux d'aujourd'hui.

« A tout seigneur, tout honneur. » Télesphore le Bostonnais portait avec beaucoup d'aisance, et non sans dignité, un splendide habit de mousquetaire légérement passé de couleur, qui avait jadis accompagné Louis XIV au siége de Namur, sur les aîles de la victoire et sur les épaules de son aïeul paternel. Ce dernier arrivé en ce pays avec le régiment de Carignan, le légua au grand'père Sans-Gêne dit Sans-Façon, qui lui-même l'avait légué à son fils, père de notre héros. Il est vrai de dire que cet habit guerrier ne servait que pour des occasions exceptionnellement solennelles et qu'il était de bonne étoffe. Des culottes de velours, des bas de soie et des souliers à larges boucles d'argent complétaient le reste du costume. Pourtant l'inexorable vérité de l'histoire nous oblige d'ajouter que Mr. Télesphore portait crânement sur l'oreille droite, suivant la mode d'alors, un chapeau tromblon, démesurément évasé, quelque chose en poil de lapin ou de castor qui ressemblait assez bien à la cheminée d'une de nos locomotives et qui servait à couvrir une chevelure abondante, galamment rejetée par derrière sous forme de queue nouée à son extrémité d'un ruban bleu de ciel.

Autant l'aspect général du futur époux pouvait, de

prime abord, sembler martial et imposant, autant celui de la future épouse était simple et modeste.

Telle qu'une bergère, aux plus beaux jours de fête,
De superbes rubis ne pare point sa tête,
Et sans mêler l'or à l'éclat des diamants
Cueille, en un champ voisin, ses plus beaux ornements,

Telle se montrait Mademoiselle Lucie Petoche La Tulipe, dont la robe d'indienne couleur puce, à jupe très-étroite et courte, s'arrêtant à six grands pouces de terre, laissait voir des bas blancs bien tirés et de très-jolis pieds, plus forts que mignons, chaussés de souliers français ornés d'une large rosette.

Un fichu serré autour de la taille, une collerette montant très-haut et encadrant son beau visage, tant soit peu joufflu, un gros bouquet attaché au corsage et des fleurs dans les cheveux moins fraîches que ses joues roses comme des pommes d'apis, tout cela, lecteurs, ne vous donnera qu'une idée très imparfaite quoiqu'exacte, de ce qu'était Melle. Petoche il y a quelques vingt ans.

La toilette de toutes les femmes vêtues uniformement d'indienne, ressemblait, à peu de chose près, à celle de la mariée. Il n'y avait guère de différence que dans la couleur de l'étoffe. Quant aux jupes de robe, elles étaient toutes écourtées et presqu'aussi étroites que des fourreaux de parapluie de famille. Cependant, à observer ces costumes de plus près, on aurait pu remarquer des variantes assez notables dans les collerettes. Ainsi par exemple, les graves matrones, depuis longtemps sur le retour, portaient une collerette hérissée de trois rangs de piquants superposés qui donnait à leur figure l'aspect d'un artichaut ou semblait la protéger contre toute entreprise téméraire, ainsi que l'armure d'un porc-épic. D'autres n'avaient qu'un double rang de dards aigus

solidement empesés, tandis que les jeunes filles s'étaient contentées, pour la plupart, d'une collerette simple et unie d'un aspect moins redoutable et partant plus gracieux.

Outre l'énorme chapeau tromblon dont nous avons parlé tout-à-l'heure, les hommes portaient en guise d'habit, une espèce de robe de chambre en soie à dessins variés et bizarres. Les unes étaient à grands ramages; d'autres représentaient des oiseaux ou des paysages, toutes auraient pu remplacer avantageusement de la tapisserie. Joignez à cet habit fantastique des culottes courtes, une veste très longue, des souliers à larges boucles et des bas de soie de toutes couleurs, depuis le blanc immaculé jusqu'au rouge le plus solferino, et vous pourrez vous figurer, chers lecteurs, la splendeur et la majesté de cette imposante réunion.

Nous nous permettrons cependant une remarque et même deux : tout le luxe, si luxe il y a, était évidemment déployé par le sexe laid. La seule conclusion logique à tirer, suivant nous, de ce beau spectacle, c'est que si les filles d'Eve montraient alors tant de simplicité.....dans leur toilette, elles se sont depuis largement dédommagées ; et nous pourrions même ajouter, sans méchanceté aucune, que plusieurs ont outrepassé la sage et juste mesure prescrite jadis par Horace ; enfin, pour l'acquit de notre conscience, nous formulerons sous forme de question notre remarque No. 2. Puisque maintenant les modes d'autrefois nous semblent grotesques, qui nous garantira que celles d'aujourd'hui, que nous croyons cependant bien belles, ne paraîtront pas à nos arrières-neveux du dernier ridicule ?.....

*
* *

Chers lecteurs, la bénédiction nuptiale a été donnée ; désormais, devant Dieu et devant les hommes, Melle. Lucie Petoche Latulipe est devenue Madame Bostonnais. Le déjeuner a suivi de près la cérémonie religieuse, et voilà que toute la noce monte en calèche pour la promenade de rigueur,—petit bout de chemin de 25 milles environ,—chacun des Petoche et des Sans-Gêne menant lui-même le coursier superbe que sa main à nourri, suivant la mode introduite depuis longtemps par l'intrépide Hypolite, sans toutefois imiter le silence affligeant du disciple de Théramène, lors de sa mélancolique sortie des portes de Trézènes.

Maintenant nous voici au dîner : et quel dîner ! quelle différence avec ces grands repas de nos jours, où il y a plus d'ostentation et de contrainte que d'agrément et d'entrain ! Il n'y a point là de visages inconnus et bien souvent désagréables ; il n'y a point cette froide étiquette, cette réserve prétendue bon ton qui met en fuite la gaîté. Tous les Petoche et tous les Sans-Gêne rangés autour de trois tables immenses se connaissent parfaitement et se renvoient l'un à l'autre, des bons mots, de grosses plaisanteries qui font éclater par toute la salle un rire franc et continu. Il n'y a pas de danger qu'aucun d'eux s'avise de prononcer un long discours très ennuyeux ou bien de porter des santés en l'honneur de tel ou tel personnage, de tel ou tel projet qui nous sont aussi inconnus que la Tartarie ou aussi indifférents que le grand Turc, mais en revanche les chansons circulent à la ronde et les refrains sont vigoureusement accompagnés par toute la noce.

Cependant les plus habiles ménétriers de l'endroit sont arrivés à leur poste et le violon et le tambourin viennent de donner le signal de la danse si impatiemment attendu.

Les invités se sont levés comme un seul homme aux

premiers accords, et Mr. Télesphore le Bostonais, prenant galamment la main de Madame son épouse, ouvre le bal, ayant pour vis-à-vis son garçon d'honneur, le grand Petoche La Babiche, reputé le plus beau danseur de bien loin.

*
* *

O Muse qui inspiras autrefois les chantres divins de l'Iliade et de l'Enéïde, prête maintenant à mon humble pinceau cette force, cette vérité, cette couleur qui immortalisèrent les héros de l'ancien monde, et Télesphore le Bostonnais vivra jusqu'à la postérité la plus reculée, avec une gloire aussi pure, un renom aussi éclatant que le pieux Enée ou l'intrépide Achille, fils de Pélée !

*
* *

Il pouvait être minuit et cinquante-cinq minutes, les menuets succèdaient aux cotillons et la gavotte aux sarabandes, lorsque quelqu'un frappa assez rudement à la porte de la ferme. Mr. Télesphore le Bostonnais s'empressa d'aller ouvrir, mais à peine avait-il entrebaillé la porte qu'un étranger—enveloppé d'un long manteau de couleur indécise et la tête couverte d'une sorte de cagoule—fit irruption dans le vestibule, et mettant sans façon la main sur l'épaule de Mr. Sans-Gêne, le poussa beaucoup plus qu'il ne l'invita à entrer dans la chambre voisine où il n'y avait personne.

— Mr. Télesphore le Bostonnais, lui dit cet étrange visiteur, je viens vous chercher.

— Me chercher..... et pourquoi ? ..... Je n'ai rien qui m'appelle ailleurs, et tout me retient ici ?.....

— Tout—excepté la mort, répondit l'étranger d'une voix grave et caverneuse en rejetant sa cagoule et montrant son visage affreux dans toute sa hideuse laideur.

— La Mort !... La Mort !... fit le Bostonnais reculant de trois pas et raffermissant sur sa tête, d'un coup de poing désespéré, le chapeau tromblon qui vaccillait d'épouvante—La Mort !... mais je ne puis venir avec toi !..... Je suis encore trop jeune et j'ai trop envie de vivre !..... Il faudrait être cruelle.....

— Chansons que tout cela, répartit la Mort, hier, il y a plus d'un siècle, un poète aux abois m'adressait la même jérémiade :

La Mort a des douleurs à nulle autre pareilles
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.

Eh ! que me font à moi vos projets, vos ambitions, et vos plaisirs, misérables passagers d'un jour que vous êtes ?..... S'il me fallait écouter aux doléances de chacun, c'en serait fait bien vite de mon vaste empire..... Allons Télesphore, vas faire tes adieux et dépêchons-nous.

— Jamais ! Jamais !..... Jamais ! exclama le Bostonnais puisant dans son amour et son désespoir un courage surhumain. Mais sais-tu bien, Mort implacable que tu es, sais-tu bien que les violons que tu entends sont les violons de ma noce ? et tu viens m'inviter brutalement à t'accompagner ?..... Mais que deviendrait ma chère Lucie sans son Télesphore ?..... Elle en mourrait, ma pauvre petite Luce !..... Tu vois bien que ta proposition est hors de propos !.....

En disant ces derniers mots, Télesphore le Bostonnais avait pris la pose du lutteur antique et semblait défier son vis-à-vis à un combat à outrance ; tant il est

vrai que l'amour surexcite toutes les plus nobles facultés de l'homme, et peut transformer le lièvre même en lion.

La Mort se couvrit alors la tête de sa cagoule, pour cacher une envie de rire, et après un silence de quelques secondes, reprit en ces termes :

— Tout beau ! valeureux Télesphore, tu me fais l'effet d'un bon diable, eh bien ! je consens à ne pas être sourde pour toi, comme le prétendait tantôt ce poëte malingre. Tu veux vivre,..... Tu t'imagines que ta Luce, ta pauvre petite Luce mourrait sans toi..... soit..... Tu veux même, tu prétends la rendre heureuse ;..... soit encore..... quoique ce beau projet me semble de beaucoup plus facile à formuler qu'à accomplir..... mais enfin n'importe, tu tireras ton épingle du jeu comme tu le pourras ;.....écoute, je t'accorde la vie, c'est-à-dire un répit, à une seule condition. La voici : lorsqu'après t'avoir envoyé trois avertissements personnels, je viendrai encore te chercher, en quelque circonstance que ce soit, tu m'accompagneras sans replique.

— Voila qui est parlé, s'écria le Bostonnais, quittant d'une pirouette sa pose provocatrice.

— Ainsi donc, c'est bien entendu, trois avertissements.....

— Parfaitement entendu, trois avertissements personnels, et je t'accompagnerai partout où il te plaira, et à l'heure que tu voudras.....

Bonne nuit et sans rancune, fit la Mort sortant de son manteau une main décharnée que le Bostonnais ne crut pas devoir serrer par politesse.

Bon soir, bonne nuit, bon voyage ! dit-il à son tour, en fermant pour la première fois de sa vie la porte à double tour, bonsoir et au plaisir de ne te revoir jamais !.....

Et M. Télesphore le Bostonnais cédant à un de ces entraînements de joie folle que ne peuvent pas toujours contenir les naturels même les plus braves après avoir échappé—comme par miracle—à un grand danger, se précipita radieux et triomphant dans la salle du bal où il se mit à gambader, à sautiller, à frétiller comme un perdu, faisant assaut de souplesse et de grâce avec le grand Petoche La Babiche, aux applaudissements prolongés de toute l'aimable société électrisée par de si belles prouesses chorégraphiques.

*
* *

Soixante ans se sont écoulés depuis la journée mémorable qui vit les noces de Télesphore le Bostonnais, et depuis cette époque bien des changements sont survenus, bien des acteurs qui ont paru tantôt si animés sur notre scène, ont disparu pour toujours. Quel grave sujet de méditation, chers lecteurs, que le cours irrésistible du temps qui change, modifie, détruit ou transforme tout ce qui existe ici-bas : les hommes, les mœurs, les sciences, les modes, les titres, les langues, les expressions et jusqu'à la manière de parler et d'écrire ?

Tempora mutantur, et nos mutamur in illis.

Nous allons cependant retrouver Télesphore le Bostonnais dans la même maison où nous le laissâmes le jour de la Saint Antoine de l'année 1779. A cette époque de foi et de patriotisme, on croyait naïvement que c'était un crime de vendre l'héritage paternel, et le démon de l'argent ou de l'ambition n'avait encore inspiré à personne l'idée de quitter la patrie ou de vendre ses frères.

Le Télesphore que nous retrouvons n'est plus le mousquetaire si pimpant, si allègre, si martial du jour

de ses noces. Lui aussi a subi l'irréparable outrage des années, et je doute fort, chers lecteurs, que vous puissiez encore le reconnaître au portrait que je vais essayer de vous tracer.

Assis ou plutôt couché dans un vaste fauteuil, devant le manteau de la cheminée où brûle en pétillant un feu de branches sèches quoiqu'on soit au mois de juin, Télesphore le Bostonnais sommeille au bruit monotone et régulier d'une grande vieille horloge de bois qui occupe tout un coin de la chambre. Son visage pâle et amaigri, labouré de rides, disparaît à moitié sous une *tuque* immense qui s'élève droite comme un clocher, et ses mains osseuses où courrent de grosses veines livides semblent retenir avec effort une paire de béquilles.

Des paroles incohérentes, entremêlées de soupirs douloureux arrachés par la souffrance s'échappent de ses lèvres blanchies que le rire a désertées. Le vieillard revoit en songe sa Luce tant aimée qui n'est plus..... Ses amis d'autrefois qui eux aussi dorment leur dernier sommeil..... et de temps à autre il les appelle par leur nom.....

Tout d'un coup, la porte s'est ouverte sans bruit, et la Mort avançant à pas de loup s'est arrêtée devant Télesphore le Bostonnais.

Puis, satisfaite sans doute de son examen—elle lui dit en le secouant :

— Télesphore ! Télesphore ! es-tu prêt ?

— Qui est là ?..... Qui va là ?..... Est-ce toi, ma Luce ?..... Est-ce toi la Babiche ? fit le vieillard se réveillant en sursaut et étendant les bras dans le vide comme pour saisir quelque chose.

— Ce n'est point ta Luce, ce n'est point La Babiche,... c'est moi, poursuivit la Mort, me reconnais-tu ?

Cependant le Bostonnais avait décroché, avec effort une énorme corne de bœuf appendue à son fauteuil, et

après se l'être appliquée à l'oreille, continuait à crier d'une voix moitié grommeleuse, moitié plaintive :

— Qui est là ?..... qui va là ?.....

— C'est moi, repêta la Mort en haussant la voix, c'est moi.....me reconnais-tu.....

— Ah c'est toi ! s'écria Télesphore en faisant un effort inutile et douloureux pour se lever, Ah ! c'est toi !..... Et que me veux-tu?

— Je viens te chercher.

— Me chercher ?..... oh que non !.....poursuivit le Bostonnais en grommelant..... Je n'ai pas encore la moindre envie de quitter ce monde..... d'ailleurs ton mandat d'extradition n'est pas en règle. Il y manque les trois avertissements convenus, et je ne pars point sans cela. Quand on promet, il faut tenir, et il y a évidemment chez toi mauvaise foi et manque de parole.

En proférant ces mots à moitié étranglés par la colère, Télesphore se cramponnait à son fauteuil comme s'il eut craint que la Mort voulût l'en arracher de force.

— Remettez-vous, mon pauvre vieux Télesphore, et surtout point de colère, car avec moi on ne regimbe point, fit la Mort en jetant un regard de pitié sur le malheureux vieillard. D'ailleurs, à votre âge, il convient d'être calme. Examinons donc froidement notre cause et laissons les invectives à ceux qui n'ont point d'arguments. Si je suis venue, c'est parcequ'il me semblait que voilà assez longtemps que tu vis, et qu'après tout, tu ne dois plus être à même, aujourd'hui comme jadis, de pincer un menuet, de dompter un étalon fougueux, de labourer tes champs, de.....

— Le beau moyen de faire encore tout cela, interrompit Télesphore, lorsqu'on est perclus de la moitié de ses membres. Voila déjà quatre ans, depuis la St. Martin, que j'ai été frappé de paralysie.

— Cela est bien triste, dit la Mort d'un ton ironique, mais il n'y a point de mal si grand qui n'ait sa compensation. Je suppose que si tu te trouves dans la pénible nécessité de te trainer avec des béquilles, tu as conservé au moins tes yeux de quinze ans, et ce doit t'être un bien doux plaisir, à ton âge, de faire danser sur tes genoux tes petits-fils, de les voir jouer au pied de ton fauteuil, de les caresser..... de...

— Sans doute ce me serait un grand plaisir, mais l'an dernier, le jour de la St. Michel, j'ai complétement perdu la vue.

Ah ! ah ! continua la Mort en ricanant, tu ne vois plus clair, il ne te reste donc plus qu'à t'égayer avec les cancans des commères et des bavards de ton voisinage. Je suis sûre que cela doit te distraire et te divertir beaucoup !.....

— Hélas ! fit Télesphore le Bostonnais portant machinalement la main à l'oreille, cela me distrairait peut-être, mais depuis la Sainte-Catherine, je suis devenu sourd comme un pot.

Il se fit alors un court silence. La vieille horloge de bois venait de s'arrêter, puis tout-à-coup la Mort éclata d'une voix tonnante :

Comment ! misérable vieillard, tu oses me dire que tu ne viendras pas avec moi et que j'ai manqué de bonne foi en ne te donnant pas les trois avertissements que je t'avais promis, à cette même heure, il y a soixante ans, et tu es sourd, aveugle et paralytique ?... quels autres avertissements te faudrait-il donc pour t'annoncer que tu es mûr pour le tombeau ?

En prononçant ces derniers mots, la Mort frappa le Bostonnais de sa faux aigue et tranchante ; ses doigts crispés se détendirent et lachèrent les bras du fauteuil. On entendit un soupir profond comme un râle lugubre, et Télesphore Sans-Géne dit Sansfaçon dit le Bostonnais s'éteignit avec le dernier tison de son foyer.

XVI

LES TROIS FRERES

XVI

LES TROIS FRERES

L'apparence est souvent trompeuse.

* * *

Le meilleur écusson possible est celui porté hautement, sans en rougir, par un peuple comme le nôtre : sur champ de sable deux épis de blé en sautoir, une charrue et une faulx pour support.

FAUCHER DE ST. MAURICE.

Il y avait à Paris, en l'an de grâce 1840, trois frères que nous nommerons respectivement et par rang d'âge : Jules, Alfred et Théodore Martin.

Au début de cette histoire, le cadet venait d'atteindre sa vingt-et-unième année, et l'aîné pouvait avoir vingt-cinq ans au plus. Ces deux chiffres nous dispenseront de préciser l'âge d'Alfred.

La mort de leur père survenue six mois auparavant les avait laissés à la tête d'un modeste héritage. Après

la vente de la maison paternelle qui constituait la majeure partie du patrimoine, les trois frères habitués, depuis leur naissance, à vivre sous le même toit s'étaient dispersés, comme c'est assez l'ordinaire, et chacun se mit à suivre sa propre carrière, c'est-à-dire une carrière différente.

L'aîné qui avait toujours eu un goût prononcé pour les hautes spéculations, risqua, dans une seule affaire, sa petite fortune et se ruina de fond en comble. Mais, en homme de cœur qu'il était, loin de se décourager et de maudire la Fortune qui se moque de nous en définitive, quelle que soit la mine que nous lui fassions—il voulut tout reconquérir, après avoir tout perdu. Seulement pour ne devoir rien à autrui et n'être à charge à personne, un beau matin Jules partit bravement pour les Indes, où nous le laisserons, quitte à l'en faire revenir plus tard, pour les besoins de notre récit.

Alfred, d'un tempérament moins aventurier mais plein d'ambition, entra, par une faveur toute spéciale, dans une maison de banque. Théodore lui,—de goûts plus modestes et plus humbles,—parvint à la place de commis dans un magasin de « *Marchandises Sèches.* »

Nous voilà donc, chers lecteurs, à peu près renseignés sur le compte de nos trois personnages principaux ; quoi qu'il arrive maintenant, nous sommes certains de demeurer toujours en bonne et aimable compagnie. Et sur ce, continuons notre histoire et tâchons de la mener à bonne fin.

*
* *

Les deux frères demeurés au pays s'étaient mariés. Alfred arrivé assez vite à une belle position,—malgré

de sérieuses difficultés qu'il avait heureusement surmontées, grâce à l'aide généreuse de son frère Théodore—avait fait, aux yeux du monde, un brillant mariage en épousant la fille unique de son riche patron.

La seule ombre qu'il y eût à ce tableau, c'est que Madame, élevée par des parents faibles qui l'avaient habituée de bonne heure à faire toutes ses volontés, et instruite dans un pensionnat à la mode, avait reçu, des deux côtés, une éducation tout-à-fait frivole et mondaine, fort peu en rapport avec les connaissances requises chez une maîtresse de maison, et surtout chez une mère de famille.

Aussi n'avait-elle considéré le mariage que comme l'affranchissement d'une tutelle toujours gênante, si légère qu'elle soit, et une fois maîtresse d'elle-même, s'était-elle abandonnée,—de cœur joie—au courant de cette vie oisive et agitée, toujours affairée et cependant si vide et si nulle de bien des femmes du grand monde.

Madame pouvait passer des heures entières à s'habiller, se déshabiller et se r'habiller—à roucouler quelque fade romance sur son piano, ou à parcourir,—rêveuse et distraite—un roman quelconque. A certaines époques de l'année, toujours très-rapprochées, Madame pouvait mettre vingt fois par jour sur les dents son très-humble serviteur de mari rien qu'à se faire accompagner en mille endroits :—tantôt à la promenade, soit à cheval, soit dans une voiture élégante qu'elle menait elle-même, tantôt pour rendre des visites ou courir les magasins, tantôt pour aller au concert, au théâtre ou au bal. Bref, en moins de douze heures, Madame pouvait se montrer un peu partout, hormis à l'église où cependant elle daignait bien aller le dimanche, à l'heure de la grand'messe, moins par dévotion que pour étaler une toilette nouvelle.

Quoiqu'il aimât beaucoup sa femme, et qu'on dise

l'amour aveugle, Alfred n'avait pas été sans s'apercevoir d'une terrible lacune dans l'esprit et le cœur de sa compagne. Mais comment essayer de refaire son éducation?..... D'ailleurs hautaine et impérieuse comme elle était, de quel air recevrait-elle les remontrances même les plus humbles? Et puis, somme toute, ne lui devait-il pas, en grande partie, sa position, la considération qui y était attachée et sa haute fortune?.....

Or donc, Alfred qui voulait la paix à tout prix, s'était habitué, petit à petit, à en passer par tout ce que disait ou faisait sa femme. Les enfants avaient été mis successivement en nourrice, puis dans quelqu'une des maisons d'éducation les plus en renom, tandis que pour satisfaire les fantaisies, les caprices et le luxe de Madame, le pauvre cher mari dépensait chaque année rondement et sans compter, le fonds avec le revenu.

Il est vrai de dire que tout en prodiguant les toilettes, les dîners, les bals et les soirées, Madame ne cessait de vanter les grands marchés qu'elle avait faits..... le bon ordre de son administration, et l'admirable talent qu'il fallait déployer pour paraître dépenser le double et le triple de son revenu.

Sans doute, se disait Alfred à part lui, tout en courbant la tête, sans doute la maison a bonne mine, une apparence superbe.....Nos soirées sont bien suivies, et ma femme fait largement les choses; mais tous cela coûte cher, très cher, et malgré le bon ordre de son administration et les grands marchés qu'elle prétend faire, nos économies demeurent à l'état de zéro, et la situation est tendue..... Mais enfin quand on s'appelle Mr. Alfred Martin de la Martinière, par autorisation ministérielle, il faut savoir soutenir l'éclat de son titre et de son rang dans la société.

*
* *

De ce train de vie superbe et fastueux que nous venons d'esquisser à grands traits, il y avait loin, bien loin à l'humble et heureuse existence du frère cadet.

Parvenu, à force de travail, de zèle et de patience à la position modeste mais honorable de teneur de livre dans le magasin où il était entré, quelques années auparavant, comme commis surnuméraire,—Théodore, qui s'était contenté du nom de son père, rassuré sur l'avenir et cédant lui aussi au besoin inné dans l'homme de se créer un foyer domestique, s'était marié à son tour et était devenu papa et un heureux papa.

Par un bonheur qui n'écheoit pas à tout le monde, il avait épousé une jeune fille, sans fortune il est vrai—mais qui était la piété et l'industrie même—qualités infiniment plus rares qu'on ne pense, de nos jours,—qui ne vont pas toujours de pair, et qui valent,—à mon avis ou je me trompe fort—beaucoup mieux dans le ménage qu'une très-grosse dot unie à de malheureuses dispositions pour la gaspiller, car il n'y a point de fortune, si colossale qu'elle soit, qui ne puisse à la longue, s'amoindrir, s'écorner et finalement fondre tout à coup au moyen du luxe et du gaspillage; tandis que le moindre petit magot soigné avec une économie bien entendue,—sous la direction d'une femme sage et industrieuse,—finit toujours par grossir quelque peu à la façon des avalanches, et quelquefois par donner des rentes à ceux-là même qui au début de leur carrière étaient loin d'en avoir ou d'en attendre, et n'y songeaient certes pas plus qu'à voir tomber sur leur tête quelqu'une de ces aërolythes dont Mr. l'abbé Moyen nous parle si bien et si savamment. Ainsi donc, chers lecteurs, quoique Théodore soit loin de rouler gros train, il est heureux, parfaitement heureux dans son ménage, où règnent l'ordre, l'économie et l'amour du travail. Il a des enfants qui lui font honneur, car ces chers petits

n'ont pas été confiés a des soins mercenaires, et leur bonne mère n'a pas cru qu'il lui suffisait d'être mère par le sang, elle a voulu aussi l'être par l'esprit et le cœur en façonnant de bonne heure leurs jeunes intel ligences à l'amour du bien et de la vertu. C'est elle qui—tout en vaquant aux soins du ménage,—leur sert de maîtresse et de répétiteur complaisant au retour de l'école, et dans l'accomplissement de cette douce corvée, elle éprouve des jouissances autrement pures, autrement profondes, que ces pauvres mères oublieuses de leurs devoirs et de leurs familles—dont le pied furtif n'aime point leur propre foyer, et qui se préparent de longue main—dans le tourbillon et l'enivrement des bals et des soirées—une abondante moisson de remords et de stériles regrets.

Théodore, de son côté, malgré son petit revenu, fait partie de toutes les bonnes œuvres dont il est l'un des membres les plus actifs et les plus utiles. Il a trouvé le secret de venir en aide à tous ceux qui sont dans la peine, et dans plus d'une mansarde son nom et celui de sa femme ne sont prononcés qu'avec respect et bénédiction. C'est un cœur d'or, en un mot, que ce bon Théodore qui sait compâtir au malheur et à la souffrance d'autrui, parce que lui-même a eu à souffrir et à lutter contre la mauvaise fortune, tandis que son frère Alfred à qui tout a réussi comme à souhait, qui occupe un hôtel magnifique, qui a des équipages et des laquais—n'est devenu qu'un égoïste fieffé. Mais ainsi va le monde. La plupart des gens qui arrivent à une position inespérée, finissent par ne plus se reconnaître et perdent la tête. La Fortune vient à peine de les avoir comblés de ses faveurs, qu'on les voit tout-à-coup changer d'airs, d'humeur et de ton. On dirait même qu'elle leur a fait perdre la mémoire du passé ; car on observe très-souvent que l'homme heureux oublie

aujourd'hui celui qui l'assista hier, et pousse parfois l'ingratitude jusqu'à feindre d'ignorer le nom même de celui qui l'aida au commencement de sa carrière.

Il devait en être ainsi pour les deux frères. Très unis au commencement, parce que le plus pauvre avait rendu service au plus riche, ils en étaient venus à ne plus se voir qu'à de rares intervalles. La grande dame d'ailleurs, ou plutôt la dame riche n'avait jamaie voulu se montrer aimable avec sa belle-sœur, et les cousins riches se modelant sur leurs parents, ne saluaient que très froidement leurs cousins pauvres, et prenaient même à leur égard de petits airs d'une supériorité insultante parfaitement ridicules.

*
* *

Vingt ans se sont écoulés et les choses en étaient à ce point, lorsque les deux familles reçurent, le même jour, une lettre de l'oncle Jules dont on n'avait plus entendu parler et que depuis très longtemps on croyait mort et enterré.

*
* *

Par cette lettre, assez laconique, l'oncle Jules annonçait, sans autres détails, que dans sept ou huit semaines, il serait de retour à Paris, et se félicitait du bonheur de revoir ses frères bien aimés. Il les priait, en outre, de lui envoyer une réponse à Marseilles, bureau restant, afin qu'il pût, lors de son arrivée, savoir où les retrouver, après une aussi longue absence.

*
* *

A cette lettre qui semblait plutôt venir d'outre-tombe que d'outre-mer, Alfred répondit avec des compliments dictés par le sentiment des convenances ; Théodore au contraire, tout entier à la joie de presser dans ses bras ce cher absent dont il portait le deuil depuis longues années, mit dans sa réponse tout ce que peut inspirer l'affection fraternelle la plus vive, et toute l'effusion possible d'un bon cœur.

*
* *

Il avait bien raison, chers lecteurs, le poëte qui a dit :

L'argent, chez les mortels est le souverain bien,
C'est par lui qu'on arrive au but qu'on se propose ;
Avec un peu d'argent un homme est quelque chose,
Un homme sans argent est un peu moins que rien.

L'or en effet, a une singulière puissance ici-bas. Il éblouit, il fascine. Un richard fut-il trois fois sot, et mal bâti par dessus le marché, on lui trouvera beaucoup d'esprit, et la plus agréable tournure du monde.

Un homme sans argent, au contraire, aurait beau avoir de l'esprit, du génie même, on ne daignera pas s'en apercevoir, et on le considérera volontiers comme le bipède le plus affreux, le plus monstrueux que la nature ait pu produire dans un moment de mauvaise humeur. Tout le monde le fuit, même ses proches, comme un pestiféré, car chacun craint qu'il veut emprunter de l'argent, et je crois même que sans la sensibilité si connue des tailleurs, il serait réduit le plus souvent à s'habiller de feuilles de figuier, à l'instar de nos premiers parents.

Mais nous voila loin de l'oncle Jules. Revenons-y lecteurs, c'est bien le moins que nous lui devions après

une absence de vingt ans. Or donc, nous allons, en un trait de plume, le faire embarquer à Calcutta, traverser deux océans, débarquer sans encombre à Marseilles, y prendre le convoi du soir, et descendre le lendemain à Paris, sain et sauf, sur les dix heures du matin, à l'Hôtel de son frère Alfred, où depuis tantôt deux mois Madame se livrait à une foule de conjectures sur son compte : est-il riche ?..... est-il pauvre ?..... va-t il se loger ici ?..... quelle mine a-t-il ?..... etc., etc., et finalement ne se souciait guères de son arrivée.

*
* *

Figurez-vous, lecteurs, un homme à figure énergique, au teint basané, accusant quarante-cinq environ, une longue-vue sous le bras qui lui donne l'air d'un capitaine au long cours, costume créole, un foulard des Indes roulé autour des tempes, sous son chapeau à larges bords, un foulard au cou, un foulard à la main gauche où brille un diamant qui peut valoir trente sous ou une fortune ; joignez à cela un accent méridional très prononcé, mêlé d'espagnol, de portugais, d'allemand et d'anglais ; entourez-le maintenant d'une cage contenant un perroquet, d'une autre contenant un singe et de plusieurs boîtes de cigares de la Havane, enfin, supposez cet homme qui de prîme abord, vous semble très ordinaire et presque ridicule, aussi bien doué du côté du cœur que de l'esprit, et vous pourrez vous représenter parfaitement l'oncle Jules apparaissant pour la première fois dans le salon de sa fière et hautaine belle-sœur Madame Martin de la Martinière.

*
* *

L'impression première que fit l'oncle Jules ne lui fut guère favorable. Son extérieur, à vrai dire, n'avait rien qui annonçât le luxe et le superflu, aussi sa belle-sœur se promit-elle d'avance, dès la première entrevue, que jamais, au grand jamais, ce beau frère tombé des Indes ne ferait l'ornement de son salon. Toutefois comme la parole a été donnée à l'homme, sans excepter la femme, pour déguiser sa pensée, la première journée fut consacrée presque toute entière au plaisir de se revoir et à cet échange de politesses banales auxquelles le savoir-vivre a bien plus de part que le cœur.

Le second jour, l'oncle Jules avait encore baissé d'un cran dans l'estime de sa belle-sœur. Cette fois l'on avait découvert que non-seulement le cher parent était pauvre, mais qu'il joignait à ce crime beaucoup de bon sens et trop de franchise. Aussi le troisième jour le prit-on sur un ton cérémonieux, et le quatrième sur un ton encore plus cérémonieux. Le jour suivant, les enfants lui tournaient les talons dès qu'ils avaient fini de dîner, et Madame envoyait à tout hasard, en guise d'essai, à l'adresse de son beau-frère, des épigrammes plus ou moins réussies sur les inconvénients de la pauvreté, qu'il ne daigna pas même relever.

Le sixième jour, guerre ouverte. Bref, au bout de la semaine, Mr. Martin de la Martinière déclarait à son frère qu'il devait au repos de la maison et à l'affection de sa femme, de le prier d'aller ailleurs.

— C'est-à-dire qu'on me chasse. Fort bien, Monsieur mon frère, fit l'oncle Jules, vous présenterez mes saluts à Madame, et vous pouvez l'assurer qu'à l'avenir je me dispenserai de la revoir.

*
* *

Une heure après, l'oncle Jules était rendu chez le frère Théodore, avec armes et bagages.

Vous le connaissez déjà, chers lecteurs, ce bon, cet excellent frère Théodore, vous connaissez aussi sa digne compagne et leur chère et excellente petite famille, aussi n'ai-je pas besoin de vous dire si l'oncle Jules fut reçu à bras ouverts et avec une effusion toute fraternelle, sous leur modeste toit. Habituée d'ailleurs à un travail régulier et au strict accomplissement de tous ses devoirs, la présence d'un bon frère ne pouvait que réjouir et consoler cette bonne famille d'honnêtes gens, et aucun d'eux ne se fut avisé de lui demander s'il avait des rentes ou des châteaux en Amérique.

*
* *

Il y avait un mois environ que l'oncle Jules avait quitté l'hôtel de La Martinière de la manière que vous savez, lorsqu'un matin le frère Alfred parcourant ses journaux fût étonné, presque foudroyé d'y rencontrer le fait divers qui suit :

« Nous apprenons qu'un riche créole a quitté les Indes pour se rendre à son pays natal en France, à Paris. En vingt années de travail, il a acquis un million de piastres qu'il se propose de partager avec sa famille. Rien n'égale son entente des affaires, ses riches qualités et la générosité de son cœur. Les plus pauvres, à Calcutta, regrettent le départ de leur bienfaiteur qui n'a pas voulu partir sans leur laisser des souvenirs de son affection et de son intérêt. Il se nomme Jules Martin et doit, suivant toute probabilité, être déjà arrivé à Marseilles ou au Hâvre. »

Mr. de la Martinière eût besoin de relire trois fois l'article en question pour en croire ses yeux. Jules Martin !..... Jules Martin !..... repétait-il, Jules Martin cinq fois millionnaire..... se proposant de partager ses millions avec sa famille..... C'était bien l'oncle Jules,—son frère à lui,—qu'il avait sottement éconduit, pour condescendre au caprice de sa femme. Que faire ?..... Comment réparer une bourde aussi énorme ?.....

*
* *

Sous le coup de cette stupéfiante information, Mr. de la Martinière alla trouver Madame de la Martinière. Chose étonnante, Madame se trouvait au logis.

Elle n'était ni chez la marchande de modes,

Ni chez les marchands de nouveautés,

Ni chez le bijoutier,

Ni chez le joaillier,

Ni chez le coiffeur de Madame, entrepreneur de chignons cosmopolites et fabricant de teints frais au blanc de céruse, première qualité,

Ni à la promenade,

Ni chez le pâtissier à la mode,

Ni chez Madame la comtesse de Carabas,

Ni chez la marquise de Pimbêche,

Ni chez la duchesse de Prétintaille,

Par un hasard tout-à-fait merveilleux, Madame comme nous venons de le dire, se trouvait chez elle.

On lui montre le journal.—On tient consultation, et il en résulte que Monsieur de la Martinière ira, sur le champ, chez le frère Théodore pour épuiser tous les moyens possibles d'un raccommodement.

*
* *

Mr. de la Martinière alla donc tout droit chez Théodore, où il n'avait pas mis les pieds depuis dix ans.

Mais si sa venue causa de l'étonnement, la scène qui suivit en causa bien davantage.

— Comment, fit Alfred en s'adressant à l'oncle Jules, comment, tu reviens des Indes, riche à millions et tu te présentes à Paris déguisé en marchand de bric à brac?.....

Eh qu'importe, repartit l'oncle Jules, crois-tu que l'habit fait le moine, et mon costume me donne-t-il une piastre de plus ou de moins? Va, je remercie le Ciel de n'en avoir jamais porté d'autre, car il m'a permis d'apprécier, à leur juste valeur, les sentiments qu'on nourrissait à mon égard. Monsieur de la Martinière, dès aujourd'hui, je vous prie de ne plus me considérer comme votre frère, car moi je m'appelle Martin tout court, je ne rougis pas du nom de mon père, et je saurai toujours le porter honorablement et le faire respecter. Dès demain, je m'associe Théodore, et si comme on le dit, j'ai des millions à partager, le partage sera vite fait, car ils ne sortiront point de cette famille modèle ou j'ai rencontré, dans une noble et sainte effusion, les qualités qui honorent le plus: l'amour filial et fraternel et un dévoûment désintéressé et à toute épreuve. Je n'en dirai pas autant de chez vous, Monsieur mon frère, et pour cause, quoique vous ayez jugé à propos de vous anoblir, pour plaire sans doute à la sotte vanité de Madame. Mais vous saurez que la noblesse aujourd'hui ne consiste plus dans de vains titres achetés d'ordinaire par l'intrigue ou à poids d'argent, quelquefois même aux dépens de l'honneur; non, Monsieur de la Martinière, mille fois

non, la vraie noblesse,—la seule possible aujourd'hui—est la noblesse du cœur et du talent.....

.....

*
* *

Je me vois bien à regret, chers lecteurs, obligé d'interrompre ici cette très véridique narration, parce que mes acteurs vivent encore, qu'ils n'ont probablement pas envie de mourir, et que je n'éprouve nullement la tentation de les faire périr violemment. Nous reprendrons donc cette histoire plus tard, si le bon Dieu nous prête vie, bien entendu. Mais en attendant, ne pourrions-nous pas toujours déduire de ce récit les deux axiomes qui suivent, et en faire notre profit :

Il ne faut pas juger sur l'apparence,
et cet autre :

La vertu est récompensée tôt ou tard.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PAGE.

DÉDICACE V

PRÉFACE DE L'AUTEUR VII

I PIERRE CARDON 3

II JOSÉ LE BROCANTEUR 41

III LES TROIS DIABLES 51

IV LES DEUX VOISINS 69

V PIERRICHE 85

VI JACQUOT LE BUCHEUX 101

VII PIERRE SOUCI..... 111

VIII LE PÈRE MATHURIN 147

IX LES TROIS VÉRITÉS 157

X IL NE FAUT JAMAIS REMETTRE AU LENDEMAIN, CE QU'ON PEUT FAIRE LE JOUR MÊME 175

XI CRINOLINE 185

XII LES TROIS SOUHAITS 193

XIII FORTUNÉ BELLE-HUMEUR 201

XIV LA FORTUNE ET SYLVAIN 219

XV TÉLESPHORE LE BOSTONNAIS 223

XVI LES TROIS FRÈRES 239